

PERSPECTIVE ÉCOSSAISE



BULLETIN DU
SUPRÊME CONSEIL
GRAND COLLÈGE
R :: É :: A :: A ::
G :: O :: D :: F ::

151

A M H G

BULLETIN DU
SUPRÊME CONSEIL
GRAND COLLÈGE
R :: É :: A :: A ::
G :: O :: D :: F ::

151

AUTOMNE 2011



SOMMAIRE

| | |
|--|----|
| Avant-propos | 7 |
| État des Officiers du Suprême Conseil pour l'année 6011-6012 | 9 |
| Site du Suprême Conseil, Grand Collège du Rite Écossais Ancien Accepté Grand Orient de France | 11 |
| Questions mises à l'étude des Ateliers pour l'année 6011 | 12 |
| Grand Chapitre de Printemps 2010 E.:V.: | |
| • Discours d'ouverture du T.:P.:S.:G.:C.: Jean-Robert Ragache, 33 ^e | 15 |
| • Synthèse des rapports de la question posée à l'étude des Chapitres : « <i>Si vous fermez la porte à toutes les erreurs, la Vérité restera dehors</i> » (Tagore). Cette pensée peut-elle s'inscrire dans la démarche d'amour du Chevalier Rose+Croix ? Rapporteur le T.:Ill.:F.: Pierre Auréjac, 33 ^e | 21 |
| • Discours du Grand Orateur le T.:Ill.:F.: Yves Hivert-Messeca, 33 ^e | 33 |
| Grand Chapitre d'Automne 2010 E.:V.: | |
| • Colonne d'harmonie..... | 41 |
| • Discours d'ouverture du T.:P.:S.:G.:C.: Jean-Robert Ragache, 33 ^e | 43 |
| • Synthèse des rapports de la question posée à l'étude des Chapitres : Il est dit au cours de la cérémonie d'élévation au 18 ^e degré : « <i>Le Grade que nous allons vous conférer n'a pas pour objectif la seule personne du Franc-maçon, mais l'effort collectif de tous les FF.: vers le progrès et le bonheur de l'Humanité tout entière</i> ». Comment le Chev.: R.+C.: peut-il concilier recherche individuelle et construction d'une Fraternité Universelle ? Rapporteur le T.:Ill.:F.: Jean-Pierre Martin..... | 51 |

| | |
|---|-----|
| • Discours du Grand Orateur le T.: Ill.: F.: Yves Hivert-Messeca, 33° | 61 |
| Grand Conseil d'Automne 2010 E.:V.: | |
| • Colonne d'harmonie..... | 69 |
| • Discours d'ouverture du T.: P.: S.: G.: C.: Jean-Robert Ragache, 33° | 71 |
| • Synthèse des rapports de la question posée à l'étude des Chapitres : « <i>Nous n'avons pas besoin de beaucoup de monde et il y a du monde dont nous n'avons pas besoin</i> ». Pensez-vous que ce que dit Lacan à propos de l'École Freudienne puisse également s'appliquer à la Franc-maçonnerie en général et aux Chevaliers Kadosh en particulier? Rapporteur le T.: Ill.: F.: Jacques Brémont..... | 79 |
| • Discours du Grand Orateur le T.: Ill.: F.: Yves Le Bonniec, 33° | 91 |
| Grande Loge de Printemps 2011 E.:V.: | |
| • Colonne d'harmonie..... | 99 |
| • Discours d'ouverture du T.: P.: S.: G.: C.: Jean-Robert Ragache, 33° | 101 |
| • Synthèse des rapports de la question posée à l'étude des Chapitres : Le grade de M.:S.: est « <i>le symbole d'une ascèse intérieure...</i> ». Comment comprenez-vous cette expression et n'y a-t-il pas dans cette forme de vie maç.: un risque de contradiction avec les enseignements « <i>constructivistes</i> » des trois premiers grades? Rapporteur le T.: Ill.: F.: Gérard Bouquignaud..... | 107 |
| • Discours du Grand Orateur le T.: Ill.: F.: Yves Hivert-Messeca, 33° | 117 |
| Dialogues | |
| • L'enseignement initiatique de Stanislas de Guaita Par le F.: Roland Clément | 125 |
| Fenêtre ouverte : un regard sur le monde | |
| • XXI ^e Rencontres Internationales des Hauts Écossais, Barcelone du 5 au 8 mai 2011 : Le Rite Écossais Ancien Accepté apporte-t-il une réponse au changement? Par le T.: Ill.: F.: Roger Southon, 33° | 147 |

**La vie du Suprême Conseil, Grand Collège du Rite
Écossais Ancien Accepté - Grand Orient de France**

| | |
|---|-----|
| • Médailles du Suprême Conseil | 157 |
| • Rapport d'activité de l'année 6009-6010 du Grand Chancelier le T.:Ill.:F.: Christian Daniou, 33 ^e | 159 |
| • Rapport financier de l'année 6009-6010 du Grand Trésorier le T.:Ill.:F.: Gérard Filippi, 33 ^e | 167 |
| • Rapport financier de l'année 6010-6011 du Grand Trésorier le T.:Ill.:F.: Gérard Filippi, 33 ^e | 171 |
| • Commissions pour l'année 6011-6012..... | 175 |
| • Calendrier 6011-6012..... | 181 |
| • Tenues et réunions du S.:C.: 6011-6012 | 183 |

Nécrologie

| | |
|--|-----|
| • T.:Ill.:F.: Paul Bachelard, M.:A.:S.:C.: | 186 |
| • T.:Ill.:F.: Georges Benchimol, M.:E.:S.:C.: | 188 |
| • Colonne funèbre des Frères du Rite Écossais Ancien Accepté passés à l'Orient Éternel..... | 189 |

| | |
|--|-----|
| Liste des publications du Grand Collège du Rite Écossais Ancien Accepté Grand Orient de France..... | 194 |
|--|-----|



ABBAYE NOTRE-DAME DE SÉNANQUE
LE CLOÎTRE VU DE LA SALLE DU CAPITULAIRE

AVANT-PROPOS

Mes BB.:AA.:FF.:,

Comme vous pouvez le constater, ce numéro 151 de *Perspective Écossaise* est « copieux » puisqu'il réunit les propos des différents intervenants – Très Puissant Souverain Grand Commandeur, Grand Orateur – en même temps que les synthèses des travaux présentées au cours des grandes tenues de printemps et automne 2010 et celle de printemps 2011. On y trouve également les rapports concernant la vie de la Juridiction à l'interne comme à l'externe.

Une seule contribution, car d'importance, a été retenue dans le cadre de *Dialogues*. Il va de soi que des planches pouvant trouver place dans le n° 152 seront les bienvenues afin que cette rubrique « Dialogues » soit l'image même des échanges et des contributions entre tous les FF.:. N'hésitez donc pas, mes FF.: à nous faire parvenir vos travaux.

Avec ce numéro 151, après l'important travail de « rattrapage » réalisé par la Commission des Publications et son président Jean Guglielmi, nous souhaitons nous tenir à un rythme de parution régulier, à savoir un numéro annuel, en septembre.

Nous savons l'intérêt porté par tous les FF.: à *Perspective Écossaise*. En effet, avec cette revue, avec d'autres publications du R.:E.:A.:A.: – *L'Écossais*, *Les Cahiers* – c'est la connaissance et la diversité des actions de notre Juridiction et de notre rite qui sont présentées. Par ailleurs, le site Internet vous est indiqué en page et en quatrième de couverture.

ALAIN LEFEBVRE
Président de la Commission Bibliothèque et Publications

OFFICIERS DU SUPRÊME CONSEIL 6011-6012

Dans sa tenue solennelle du 28 mai 6011,
le Suprême Conseil Grand Collège du R.:E.:A.:A.:.-G.:O.:D.:F.:
a procédé à l'installation des Grands Officiers suivants :

Très Puissant Souverain Grand Commandeur
Jean-Robert RAGACHE

| | |
|---|---------------------|
| <i>Premier Lieutenant Commandeur</i> | Pierre PIOVESAN |
| <i>Deuxième Lieutenant Commandeur</i> | Jean-Pierre CORDIER |
| <i>Grand Orateur</i> | Yves HIVERT-MESSECA |
| <i>Grand Chancelier – Garde des Sceaux</i> | Christian BIESSY |
| <i>Grand Trésorier</i> | Gérard FILIPPI |
| <i>Grand Hospitalier</i> | Jean-Paul FARDET |
| <i>Grand Capitaine des Gardes</i> | Pierre AUREJAC |
| <i>Premier Grand Maître des Cérémonies</i> | Alain NATALI |
| <i>Deuxième Grand Maître des Cérémonies</i> | Alain LEFEBVRE |
| <i>Grand Orateur Adjoint</i> | Yves LE BONNIEC |
| <i>Grand Chancelier Adjoint</i> | Etienne COMBET |
| <i>Grand Trésorier Adjoint</i> | Hervé NORA |
| <i>Grand Capitaine des Gardes Adjoint</i> | Gérard BOUQUIGNAUD |

Si, sur Internet, vous tapez sur un moteur de recherche l'adresse :

www.sog1.free.fr

vous découvrirez la page ci-contre qui est le site du Suprême Conseil,
Grand Collège du Rite Écossais Ancien Accepté – Grand Orient de France.

Très fréquenté, ce site est la base d'une information constamment actualisée,
à la disposition de tous ceux qui apportent une attention soutenue
au Rite Écossais Ancien Accepté et à ses activités.

Suprême Conseil

Grand Collège

du

Rite Écossais Ancien Accepté

Grand Orient de France



[Accueil](#)

*

*

**REAA:
Historique**

[Déclaration Genève 2005](#)

[Déclaration Rome 2007](#)

**

Articles en ligne :
[Index](#)

*

*

Publications

[Le Bi-centenaire](#)

[L'Écossais](#)

[Perspective Écossaise](#)

[Catalogue Metz](#)

[Chaine d'union](#)

[Lettre Idem](#)

[L'Hyver](#)

Recherche

[Sources](#)

[Sfère](#)

**

Colloques

2004 : bi-centenaire

[Lyon](#)

[Toulouse](#)

[Bordeaux](#)

[Marseille](#)

[Paris](#)

[Arras](#)

[Metz](#)

[Rouen](#)

[Clermont Ferrand](#)

[Antilles Guyane](#)

2005 : laïcité

[Paris](#)

[Montpellier](#)

**

Internet

[Répertoire de Sites](#)

[Site Bessel](#)

**

International :

[Langue anglaise](#)

[Langue espagnole](#)

[Langue italienne](#)

**

Frans-Maçons célèbres.

Musée du GODF

Fondation GODF

**

Pages Internes

QUESTIONS MISES À L'ÉTUDE DES ATELIERS POUR L'ANNÉE 6011

GRANDE LOGE DE PRINTEMPS :
SAMEDI 19 MARS 2011

« Le grade de M.:S.: est « *le symbole d'une ascèse intérieure* ».
Comment comprenez-vous cette expression et n'y a-t-il pas dans cette forme
de vie maçonnique un risque de contradiction avec les enseignements
« constructivistes » des trois premiers grades ? »

Envoi des travaux à la Chancellerie pour le 31 décembre 2010.

GRAND CHAPITRE D'AUTOMNE :
MARDI 6 SEPTEMBRE 2011

« *L'égalité sans amour est platitude, la justice sans amour
est une injure à la vie, l'égalité de l'amour est la seule justice.*
Le Chevalier Rose-Croix peut-il faire sienne
et comment, cette pensée ? »

Envoi des travaux à la Chancellerie pour le 31 mai 2011.

GRAND CONSEIL D'AUTOMNE
MARDI 6 SEPTEMBRE 2011

« S'il existe une spiritualité laïque, comment ce qu'on appelle
« *l'Écossisme* » s'inscrit-il dans ce courant ? »

Envoi des travaux à la Chancellerie pour le 31 mai 2011.



GRAND CHAPITRE DE PRINTEMPS
SALONS DE L'AVEYRON • 2010

Le Pélican
EMBLÈME DE JACOB BOSCHIUS, *Symbolographia*, 1702.

DISCOURS D'OUVERTURE
DU T.:P.:S.:G.:C.:
GRAND CHAPITRE DE PRINTEMPS 2010

Le 20 septembre 1925, à l'ouverture du Grand Chapitre d'Automne, le Grand Commandeur, Camille Savoie, évoquant la réforme qui vient d'être votée, disait : « *Cette réforme, consacrant notre autonomie, régularisant notre situation en conformité des usages, traditions et statuts de la Maçonnerie universelle, tout en maintenant le respect des principes philosophiques qui sont la gloire et l'honneur du Grand Orient de France, permettait enfin au Grand Collège Suprême Conseil et à ses ateliers, d'entrevoir un avenir sans nuages et de poursuivre en toute tranquillité leur utile mission.* » Quelle prémonition ! Prédire ainsi l'intangibilité d'un avenir radieux, ceci est la marque de cette croyance naïve que l'on bâtit avec et sur du marbre, alors que nous tentons toujours d'éviter que notre matériau ait la consistance du sable. La pérennité dont se targue la maçonnerie est toute relative, même si nous nous plaignons à refuser les assauts du temps et à saluer la constance des principes qui nous régissent. Nous refusons tous les vieillissements, celui du corps comme celui des esprits. L'hétéronomie nous tente, qui ferait de nos institutions une structure intemporelle et donc intangible.

Et, de fait, voici que naît, en cette année 1925, le Grand Collège des Rites, Suprême Conseil du Grand Orient de France, avec sa gestion des grades et des Ateliers au-delà du 3^e degré, son autonomie financière, son droit de délivrer des patentes contresignées par le Président du Conseil de l'Ordre, tout ceci déterminé par une volonté d'autonomie c'est-à-dire d'établissement de nos propres règles. Voilà pourquoi nous sommes rassemblés aujourd'hui puisque deux Grands Chapitres et un Grand Conseil par an sont également adoptés en ces jours d'automne, voici quatre-vingt-cinq ans.

Tout ceci traduit bien sûr les problèmes de coexistence, voire de cohabitation, qui peuvent exister entre deux structures, deux institutions. Reprenons ici ce dernier terme défini par le philosophe Paul Ricœur : « *Par institution, on entendra ici la structure du vivre ensemble d'une communauté historique [...] c'est par des mœurs communes et non par des règles contraignantes que l'idée d'institution se caractérise*

fondamentalement [...] Il y a une primauté éthique du vivre ensemble sur les contraintes liées aux systèmes juridiques et à l'organisation politique [...] Plus fondamentale que la relation de domination est celle de pouvoir en commun. » Il y a bien sûr entre deux institutions des problèmes de vieux couples qui pourtant devraient être marqués par la sagesse, la sérénité et la quiétude, qui devraient abandonner les vieilles rancunes, les anciens ressentiments. Mais les hommes sont ainsi faits, eux qui, comme le disait Paul Valéry, *« montrent davantage ce qui les sépare que ce qui les unit »*. Mais l'union n'est pas la fusion et chaque élément du binôme doit garder son originalité, sa spécificité, ses traits distinctifs sans devenir la caricature de lui-même. La richesse de la diversité maçonnique trouve ici son plein épanouissement. La pluralité des rites ne peut qu'enrichir le corpus maçonnique.

Il faut pour cela accepter l'identité de l'autre dans toute son étendue et dans toute sa profondeur car sa construction progressive est garante d'un équilibre toujours fragile certes, mais indispensable à la conduite des idées.

Notre Rite écossais occupe cette difficile position qui consiste à être à contre-courant du court terme et du présent et sur la voie laborieuse du long terme et de l'avenir en une téléologie qui nous impose de réfléchir à notre finalité.

Pourquoi à contre-courant du court terme ? Face aux déchirures actuelles du monde, reprenons les trois interrogations de Kant : Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? Voici résumés les principes de la condition humaine : la connaissance, l'action et la conviction.

Mais la connaissance n'est-elle pas aujourd'hui plus malaisée à atteindre que par le passé ? D'abord par la masse des savoirs accumulés depuis un siècle, qui nous impose cette béquille du cerveau et de la mémoire qu'est l'ordinateur. Ensuite par cette dictature de l'opinion dont Gaston Bachelard disait qu'elle pensait mal ou même qu'elle ne pensait pas du tout. Elle se contente de traduire les besoins en connaissances et elle est donc l'obstacle à surmonter pour un esprit scientifique qui doit rompre avec les représentations immédiates.

Et le même Bachelard continue en l'accusant d'être un facteur d'inertie pour l'esprit, cet esprit qui préfère ce qui confirme son savoir que ce qui le contredit, qui aime mieux les réponses que les questions.

À cela s'ajoute cette médiatisation de l'opinion publique qui s'érige en savoir absolu et en arrogante expertise sans la vérification nécessaire avec cette volonté générale d'accessibilité immédiate à l'information, et qui risque de transformer la connaissance en croyance avec toutes les dérives que cela peut entraîner.

La connaissance, qui doit être adéquation de l'esprit et de la chose, se voit opposer aujourd'hui l'écran technologique avec une nature qui devient écologie, une nourriture qui s'abrite derrière la diététique et il n'est question ici ni de sexologie, ni de pédagogie.

Mais là ne s'épuise pas le drame du savoir, d'un savoir menacé sans cesse d'obsolescence et qui est mesuré à l'aune de son utilité économique. Que puis-je savoir qui soit nécessaire à la bonne marche d'une société de plus en plus dominée par un imaginaire marchand qui fonde l'identité de chacun de ses membres ?

Voilà pourquoi la question de Kant semble être devenue un défi insurmontable pour l'homme d'aujourd'hui.

Les deux autres interrogations n'appellent pas de réponses plus simples, d'autant que les discours idéologiques ou religieux ont perdu de leur pertinence et que l'homme se retrouve confronté à lui-même en une immanence qui devrait le rendre responsable de ses actes. Mais le système qui a exclu la verticalité patriarcale avec le principe hiérarchique d'autorité pour la remplacer par une emprise matriarcale qui rend affectifs mais pas forcément affectueux, les rapports de pouvoir, a déterminé la sécurisation, la victimisation, l'infantilisation et donc l'irresponsabilité dont souffre notre société.

Agir mais dans quel but, avec quel objectif ? La focalisation sur le présent peut être un confort face à un avenir imprévisible et donc inquiétant, voire apocalyptique au sens commun du terme. Nietzsche parlait de « *l'innocence du devenir* ». Cela est d'autant plus vrai actuellement qu'on ne l'envisage plus sauf en des termes négatifs et chargés d'angoisse, et que la projection dans le futur relève davantage de « 1984 » que du « Meilleur des mondes ». Dans son ouvrage *Malaise dans la Culture*, Freud parle de « *la pulsion humaine d'agression et d'auto-anéantissement* » et il ajoute : « *Les hommes ont porté si loin leur domination des forces de la nature qu'avec leur aide, il leur est facile de s'anéantir mutuellement jusqu'au dernier. Ils le savent, d'où leur inquiétude actuelle, leur malheur, leur angoisse* ». Et cela a été écrit en 1929. Alors que nous est-il permis d'espérer maintenant que le ciel est vide et que Dieu est mort même si son cadavre bouge encore ? Rien si ce n'est cet espoir en l'homme qui a toujours été le moteur de la franc-maçonnerie. Mais dans la situation actuelle, n'est-il pas nécessaire de redéfinir cette notion d'humanité alors que l'être humain est de plus en plus représenté sous forme statistique et opprimé par un totalitarisme feutré ?

Ce totalitarisme en quoi consiste-t-il ? D'abord dans la réduction de toute chose à l'unité, ce qu'Auguste Comte appelait « *reductio ad unum* ». Il faut éliminer les différences, homogénéiser les comportements. Cette prétention à la totalité c'est la négation de la spécificité et donc de l'altérité. Ce totalitarisme, c'est la recherche d'une unité indifférenciée. C'est sans doute l'aspect le plus négatif de ce qu'on appelle la mondialisation mais dont le terme anglo-saxon de « *globalisation* » rend sans doute mieux compte. Car, revenons-y, c'est encore le marché qui domine l'ensemble, qui tend à l'uniformisation du monde, à la

standardisation des hommes quels que soient leur mode et leur niveau de vie. Hannah Arendt a déjà dénoncé ce totalitarisme qui, à l'inverse de ce à quoi on assistait jadis, détermine un nouveau mode de domination caractérisé par l'absence de tout principe d'autorité et de hiérarchie clairement identifiable, par la destruction du sens des responsabilités en un pouvoir informe et indéfinissable et au discours insaisissable. Bien sûr cette recherche d'une unité indifférenciée, cette tendance à l'uniformisation, détermine l'émergence de particularismes, de spécificités en ce qu'on appelle les identités-résistance.

La lutte semble inégale. Pour autant, doit-on cesser le combat ?

Que va-t-il sortir de cet univers confus et chaotique ? Quelle peut être la signification de notre devise « ordo ab chao » et quel peut être le rôle de la maçonnerie dans la tentative d'une remise en ordre intellectuelle ?

Il est nécessaire tout d'abord de reprendre ses esprits. Reprendre ses esprits c'est sortir d'une léthargie nuisible à une compréhension des choses, c'est retrouver une lucidité qui combat le confort et le conformisme de la pensée, c'est manifester une clairvoyance tranquille face aux simulacres d'évolution du monde. Reprendre ses esprits, c'est tenir tête.

Une lente progression initiatique est nécessaire pour cela, lente parce qu'elle ne peut pas se satisfaire du besoin d'urgence de notre époque. C'est ainsi que l'on retrouve le rythme de l'entendement humain. Saint-Exupéry disait d'ailleurs : « *Vivre, c'est naître lentement* ».

Cette progression n'est pas affaire de chiffres et de nombres. Elle n'est pas calculable en 4, 18 ou 33. Il serait dérisoire de comptabiliser ainsi son développement personnel, de même qu'il serait futile de le mesurer à la couleur de son sautoir. Nous sommes des êtres humains et non des chiffres ou des ornements, même si certains s'en glorifient.

Au I^{er} siècle de notre ère, Varron écrivait : « *Dans un voyage, le plus long est de franchir le seuil* ». Alors surmontons cet obstacle symbolique.

Nous devons être des pèlerins, ces voyageurs infatigables, allant de place en place, déterminés en une recherche interminable, préférant les questions ouvertes aux réponses closes. Nous devons être présents et ailleurs à la fois.

Présents car en prise avec les problèmes de notre temps, ailleurs pour en avoir une vision élargie.

Nous devons enfin lutter contre ce solipsisme, ce repli découragé sur nous-mêmes, cette résignation qui est abdication devant les obstacles dressés sur notre route.

Nous ne sommes d'ailleurs pas seuls dans cette lutte. Le rituel du 4^e nous dit « *La Franc-maçonnerie vous aide à sortir du pays d'ignorance, de préjugés et de superstition et vous éloigne ainsi de la servitude et de l'erreur* ».

Alors, efforçons de rendre le monde plus vaste et plus clair. Efforçons-nous de le comprendre avant de le juger. C'est notre tâche et nous nous devons de la rendre exaltante.

JEAN-ROBERT RAGACHE, 33^e
T.:P.:S.:G.:C.:

GRAND CHAPITRE DE PRINTEMPS 2010 RAPPORT DE SYNTHÈSE

« *Si vous fermez la porte à toutes les erreurs, la Vérité restera dehors.* (Tagore). Cette pensée peut-elle s'inscrire dans la démarche d'amour du Chevalier Rose+Croix? »

T.:P.:S.:G.:C.:,

TT.:ILL.:SS.:et FF.:, dignitaires des Obédiences et Juridictions amies,
et vous tous, BB.:AA.:FF.: Chevaliers Rose+Croix,

La question posée est en forme d'entonnoir. Partant d'un sujet illimité – l'ouverture de Râbindranâth Thâkur, dit Tagore, sur la Vérité et les erreurs – elle appelle une réponse par oui ou non quant à son inscription dans une volonté spécifique : « *la démarche d'amour du Chevalier Rose+Croix* ». Près de cent chapitres ont répondu. Tous, sauf un, ont répondu oui : l'ouverture à l'erreur fait partie de notre « *démarche d'amour* ». Que le seul qui en ait douté ne se soit pas montré convaincant, simplifie-t-il la tâche du synthétiseur? Pas vraiment : c'est la façon de dire oui qui importe. Les officiers de l'état civil, lors des mariages où c'est toujours le oui qui est par principe attendu, ne diront pas le contraire. Nous sommes sous le symbole de la Rose+Croix. Celui-ci va inspirer le plan de cette synthèse. Je vais tracer d'abord la ligne horizontale recueillant les perspectives ouvertes par les Chapitres. Cette première branche de la croix va établir « *l'état de l'union* » des Ateliers sur la question posée. Puis, je tenterai de construire une réponse, réellement au fond de la question posée, en essayant d'aller vers le haut comme vers le bas. « *Bien – direz-vous – Où sera ensuite la rose?* ». La rose sera « *au centre de l'union* » si ce rapport y parvient à sa mesure. À chacun, chacune, d'en juger.

I. L'ÉVENTAIL OUVERT PAR LES CHAPITRES

Deux principaux champs d'investigation ont été parcourus dans les rapports, l'un reprenant la sentence de Râbindranâth Tagore ; l'autre, la question sur la sentence. À partir d'eux, trois perspectives essentielles me semblent avoir été ouvertes. Ces perspectives s'ouvrent comme des implications :

- 1 - Qu'implique de se tenir à une porte ?
- 2 - Qu'implique la parole ?
- 3 - Qu'implique la production de soi-même par la parole ?

I. LES DEUX GRANDS THÈMES

Les deux principaux champs parcourus par les rapports, souvent jusqu'à les retenir totalement, ont été : le premier, la problématique du vrai et du faux que pose la citation de Tagore ; le second, la « *démarche d'amour du Chev. : R+C* ». La grande majorité commence par la discussion sur la vérité et sur l'erreur, mais quelques-uns partent plutôt sur la démarche d'amour en étudiant le rituel. Cela ne les empêche pas de souvent montrer, comme les autres, que la question les a surpris.

– Pour commencer, c'est la surprise et parfois l'embarras. Au moins dix rapports ont avoué avoir été déstabilisés par la béance à l'erreur que semble ouvrir la sentence de Tagore. L'un d'entre eux, prenant au pied de la lettre l'invitation à laisser entrer « toutes » les erreurs, y a vu la logique des Shadocks imposant de rater 999999 essais de la fusée qui n'a qu'une chance sur un million de bien partir. Beaucoup d'autres, plus Gibis que Shadocks, ont aussitôt cherché à neutraliser la perspective redoutable qui serait, en gros, de devoir tolérer outre mesure la présence de l'erreur dans *le Temple*. Ils ont craint, en effet, que la porte dont parle Tagore soit aussi celle qui sépare le monde profane – alors considéré comme lieu de l'erreur – et le Temple maçonnique consacré à la recherche de la vérité et à la fraternité. Les rapporteurs ont alors voulu se rassurer par la distinction entre ce qui est tolérable et ce qui doit rester dehors. Retour à une idée simple et relativement efficace : ce qui est intolérable, c'est l'intolérance. Pensée nécessaire. Mais les rapports ont peiné à établir que cette piste nécessaire est suffisante. Car le débat entre le vrai et le faux leur est simultanément apparu, en fait, insoluble.

– Comment distinguer le vrai et le faux ? Dans ce premier champ de leur réflexion, presque tous les rapports s'accordent sur deux axes convergents.

D'abord, ils disent qu'il n'y a pas de Vérité avec un grand V, mais des vérités relatives. C'est le seul point où ils ne suivent pas volontiers Râbindranâth Tagore, le jugeant plus mystique que philosophe. La nature plurielle de la vérité étant retenue, l'étude de ce qu'est l'erreur dissipe les craintes initiales. D'une part, l'erreur se révèle distincte de la faute : elle est involontaire, alors que la faute est volontaire. D'autre part, l'erreur est le chemin de la vérité. Beaucoup de rapports précisent : erreur, c'est *errare* en latin. L'errance, l'erreur, leur semble alors tellement liée à la vérité qu'ils retiennent l'image de deux faces d'une même réalité. Plusieurs rapports invoquent le Yin et le Yang, mais sans dire – oh, les prudents ! – si le Yin est l'erreur et le Yang, la vérité : les épouses des Chevaliers ne semblent jamais loin. Si bien que se dégage une conclusion presque unanime : la question du vrai et du faux est « dialectique », c'est-à-dire mouvement cherchant en permanence le dépassement des oppositions. Quelques rapports apportent alors l'idée passionnante que, dans cette dialectique, il faut sortir soi-même de la logique du « *tiers exclu* », accepter les contradictions, laisser la porte ouverte au « *tiers inclus* », selon une logique nouvelle. Par exemple, celle d'un Lupasco. S'approche-t-on alors, mine de rien, de l'amour ?

– Parlons donc maintenant du second champ abordé par les Chapitres : « *la démarche d'amour du Chevalier Rose+Croix* ». Dans la plupart des rapports, ce sujet est traité en balance de la dialectique de l'erreur et de la vérité. On y lit, en gros, que la « *démarche d'amour* » est une exigence morale permettant d'éviter le débordement d'un scepticisme devenant envahissant et pouvant conduire au cynisme. Si l'on affirme en effet : « *à chacun sa vérité* », comment ensuite construire ensemble ? Nous devons donc nous aimer, c'est-à-dire nous tolérer. Pour dire ce qu'est l'amour, presque tous les rapports se sont appuyés sur les trois composantes platoniciennes : *Eros*, qu'il n'est pas besoin de traduire ; *philia*, qui est l'amour des proches ; *agapè*, qui se veut partage et amour universel. C'est au niveau d'*agapè* que les rapporteurs ont voulu placer le Chev. : R+C. Mais les seuls qui ont pu justifier ce choix sont ceux qui ont osé en faire une question de logique rigoureuse et non plus seulement de morale. A ceux-là, la réduction de l'amour à la simple tolérance des erreurs se montre une réponse trop courte, et ils vont tourner autour de l'idée qu'au niveau d'*agapè*, l'amour redevient rationnel parce que lucide. Encore faut-il, pour le voir, passer par la porte de toutes les erreurs, faire les « pas de côté » qui symbolisent, dès le grade de Compagnon, le voyage de l'esprit. Encore faut-il donc *sortir soi-même* par la Porte citée par Tagore. La Porte, premier des espaces de passage, ouvrant à la logique de l'amour.

– Le symbolisme de la *Porte* n’a-t-il interpellé que les rapporteurs familiers de ce que les ethnologues nomment les *rites du seuil*? Ceux qui se sont intéressés à cette Porte disent que son symbolisme éclaire à la fois au-dehors et au-dedans de soi : au-dehors, dans les domaines où ne joue que l’intellect, par exemple la connaissance scientifique ; au-dedans, dans les champs de pensée où l’intellect doit s’unir au « cœur » pour être *lucidité* sur ce que l’on est ; et sur ce qu’est *l’autre* que soi. Domaines qui sont ceux de « l’être » et dont la connaissance s’appelle « ontologie ». Disons les choses simplement : si l’on ajoute l’adjectif « lucide » au mot amour, que devient au-dedans comme au-dehors l’amour ? Meurt-il, ou renaît-il d’une vie encore plus intense, en *vérité*, comme le *Phénix*, autre symbole du Rose+Croix ? Poser cette question, ici, selon la porte ouverte par Tagore, n’est pas sans intérêt, peut-être vital, pour quiconque. Car, aller « au-dehors » trouver une vérité implique forcément, si l’on y réfléchit assez, de laisser la vérité – autrement dit *l’autre* – entrer « dedans ». Merci aux Chapitres qui ont vu que *l’intelligence du cœur* trouve par les « *rites du seuil* » la lumière distinguant le vrai et le faux, au-dehors et au-dedans.

– L’autre champ mis en perspective est celui de la *Parole*. C’est normal, direz-vous. En fait, l’incidence du champ de la Parole n’est pas si évidente que cela : elle ne l’a été que pour les quelques rapports qui ont vu son lien avec l’idée de *fidélité*. Idée dont la pertinence s’éclaire vivement dès que l’on comprend à quel point elle se lie, d’une part, à la dialectique du vrai/faux et, d’autre part, se lie aussi avec l’amour. Par rapport au vrai/faux, la fidélité à la parole éclaire les catégories du *mensonge*, thème abordé par beaucoup en rapport avec la faute et avec le mal. Par rapport à l’amour, les rapports font remarquer qu’il y a tout de même des moments cruciaux dans l’existence où l’on se demande s’il ne faut pas mentir par amour. Et d’autres moments où il faut absolument dire la vérité, quoi qu’il en coûte ! Inutile d’aller ici plus loin. Mais on conviendra que la question du vrai/faux liée à l’amour prend maintenant une autre tournure. Elle reste une question, mais différente : *à quelle vérité doit-on rester fidèle ?* On commence à comprendre pourquoi la foi est pour le postulant au grade de Rose+Croix la première étape de la recherche de la Parole perdue.

– Le troisième espace en perspective, un rapport l’appelle savamment « l’auto-poïèse », c’est-à-dire la « production de soi ». C’est une ouverture immense. En science, « l’auto-poïèse » désigne la propriété d’un système physique à se produire et reproduire au-delà de la durée de ses composants. La même propriété désigne en matière spirituelle les conditions de la « persévérance dans l’être ». On pense, ici, au « *conatus* » de Spinoza. C’est ce qui justifie l’Espérance. Ce que nous

espérons, c'est que survive le *mouvement* de soi au-delà de soi. Ici, le mouvement d'accueil et de reconstruction du Rose+Croix. Cela concerne non seulement le soi individuel, mais aussi l'être collectif où il s'inscrit. À commencer par la Loge, la Juridiction, l'Obéissance. C'est le critère permettant de distinguer enfin les erreurs tolérables de celles qui ne le sont pas. En effet, faisant passer de l'affirmation morale au constat logique, l'idée de « *l'autopièse* » montre que, quelles soient les formes *passantes* ou *instituées* de la Parole en cause, s'il y a mauvaise foi et trahison de cette parole, c'est aussitôt un processus d'arrêt mortel qui s'enclenche. Si la trahison se prolonge, c'est la mort assurée de ce que l'on est, « *soi-même étant sa parole* ». D'où la destruction du Temple. Parler de crédibilité ne dit pas assez ce qui est en cause : ce qui est en cause, c'est soi, et l'Institution où l'on s'inscrit selon la foi en l'autre et en soi. Le Chev. : R+C accomplit logiquement ce que l'Apprenti et le Compagnon qu'il demeure se sont déjà laissé dire par les rituels des premiers degrés, et que le Maître a pour mission de rétablir, après la mort d'Hiram, selon une parole à la fois *substituée* et *fidèle*, car « *au centre du cercle* ». Agir fidèlement à sa parole selon foi, espérance et amour, est la seule source de reconnaissance initiatique en tant que franc-maçon : « *Mes frères me reconnaissent comme tel* ».

Maintenant, il nous faut passer à ce qui se dessine symétriquement, au-dehors du Temple, en nouvel espace à parcourir logiquement, selon la logique de l'amour-agapè qui résout la dialectique du vrai et du faux. Ce champ : celui de la République. Pas seulement notre République Française, mais celle à construire à l'échelle mondiale. C'est parce que la « *Res Publica* » nous est commune qu'elle offre aussi, paradoxalement, une clef décisive vers toute intériorité. Les rapports qui se sont approchés de ce constat, ont été ceux qui ont retenu l'exceptionnelle *cohérence* personnelle de Tagore entre sa mystique et son engagement civique et politique. Que la clef de l'initiation soit dans l'engagement au-dehors du Temple, ce paradoxe ne devrait surprendre aucun Chev. : R+C au G. : O. : D. : F. : . La franc-maçonnerie libérale commence à découvrir en quoi son absence de « *landmarks* » – laquelle n'est pas sans rapport essentiel avec la dialectique du vrai/faux – et sa devise *Liberté, Égalité, Fraternité* – laquelle ne semble pas *in fine* indifférente à l'amour-agapè – sont justement ce qui lui ouvre les portes de la plus haute et plus profonde spiritualité. C'est donc le lien entre la « *Chose Publique* » et l'intériorité de nos vies – lien affecté de toute évidence par la mondialisation – qui va servir d'axe vertical pour la synthèse, au fond, de tous les rapports.

II. VÉRITÉ ET AMOUR DANS LE LIEN ENTRE SOI ET LA « RES PUBLICA »

I. LE R+C FACE À LA « MISE SUR LE MARCHÉ » DE L'ERREUR ET DE LA VÉRITÉ

Dans la dialectique du vrai et du faux, il y a la clef qui montre que « *ce qui est en haut est comme ce qui est bas* ». Selon la plupart des rapports, c'est la clef du chemin dialectique de la vérité. Quelques autres ont complété la réflexion en soulignant qu'il y a aussi la clef montrant que ce qui est au-dedans est comme ce qui est dehors. Or, au-dehors comme au-dedans, il y a des choses qui ne sont pas destinées à être des marchandises, et donc c'est en toute *fiction* qu'elles peuvent être échangées en contrepartie d'autre chose. « *In God, we trust* », dit le dollar. Celui qui ne croit pas en Dieu, doit-il alors croire au dollar ? Ou à tout autre monnaie d'échange ? La monnaie est une fiction nécessaire, et tout peut faire monnaie. Selon les circonstances, toute monnaie vaut beaucoup de choses, ou ne vaut rien. Il en va de la parole comme de la monnaie, et il arrive que l'on se paye avec des mots. Rappel, ici, du rituel de *Maître Secret*. La vérité fait-elle partie de ces fictions qui s'échangent ? Avec ce qu'ont dit les rapports, la question n'est plus de savoir si la vérité est ou non fictive – elle l'est nécessairement – mais selon quelle foi – autrement dit, quelle fidélité à qui ou à quoi – on entretient cette fiction nécessaire et utile. Voilà ce qui peut satisfaire les sceptiques sans verser dans le cynisme. C'est également ainsi que l'on tient compte des « *théorèmes de l'incomplétude* » (Gödel, Church et autres) que citent plusieurs rapports ; que l'on accepte la nature purement probabiliste, statistique, des connaissances dans la physique des particules. Ce dont les rapports parlent peu. Et c'est aussi ainsi que l'on s'accommode des règles du Droit : elles sont nécessaires à condition d'être, elles aussi, réfutables : il restera toujours à en trouver de meilleures. Là, nous sommes tous d'accord.

Mais comment réfuter les fictions quand elles sont nécessaires à tout échange ? Allons voir au-dehors : l'idée de « *marchandises fictives* » qui s'échangent, et la problématique de l'échange de ces soi-disant marchandises a été abordée par un génie discret, Karl Polanyi, dans les années 1940, et ce qu'il a dit peut aider tout franc-maçon cherchant fidélité à ses valeurs. Ce d'autant plus que, longtemps négligée, la pensée de Polanyi se révèle expliquer avec une rare pertinence pourquoi, suite au « *baiser mortel* » de la finance aux activités de l'économie, c'est une effrayante puissance de dissolution des liens entre les personnes et des solidarités collectives, qui atteint et ruine les vies, les espaces de vie, et quantité de savoirs et d'institutions utiles.

Que voulons-nous en tant que francs-maçons ? Faire « *circuler la parole* ». Notre propre parole. Cela n'est pas sans risque. S'exprimer en s'impliquant soi-même expose notre foi et nos croyances comme sur un « marché ». Ce faisant, nous ne faisons que confirmer, sans forcément le savoir, que ce disent Polanyi et tous les observateurs lucides de la réalité du « *vivre ensemble* » : que la « *mise sur le marché* », toutes portes ouvertes, de ce qui est fiction et croyance, se révèle effectivement nécessaire à toute « *autopoïèse* » : constitution de soi, d'une collectivité humaine, d'une société. Mais que cela entraîne, si l'on n'y prend pas garde par des règles strictes, des souffrances vite intolérables. Que nous sommes donc inévitablement dans le tragique. *Ignis Natura Renovatur Integra*. Dans le feu de l'amour lucide, joie et souffrance sont aussi indémêlables que l'erreur et la vérité. Ce qui permet alors la reconstruction, et de soi et du Temple, la *réintégration* de soi et de toute communauté, c'est uniquement ce qui va limiter, réduire, rendre acceptable, maîtriser la souffrance provoquée par l'inévitable mise sur le marché de ce qui ne devrait pas, par principe, se vendre : soi-même, qui n'a pas de prix, mais une dignité. Allusion à Kant, que citent quelques rapports.

Les rapports qui ont parlé de la souffrance disent tous, en effet, que sa limitation, sa maîtrise, passe par la *bonne foi*, la *bonne volonté*, la *volonté d'aimer*, l'*agapè*. Toutes les catégories de souffrance sont concernées : leur maîtrise passe par l'institution de *règles de partage* – tant au niveau des remèdes matériels que des remèdes de l'esprit – et ces règles doivent être communément, *universellement*, acceptables, n'excluant rien, ni personne. Ce que ne fait surtout pas l'actuelle mondialisation qui prétend tout régler par l'individualisme, la mise en concurrence, le « marché » présumé, encore plus fictivement, libre. Le marché libre, dit Polanyi, ne peut que susciter l'apparition du fascisme sous de multiples formes. Les tensions répressives et sécuritaires qui affectent nos « démocraties » s'analysent fort bien selon cette idée. Question : pourquoi n'avons-nous pas encore vu que ces analyses s'inscrivent dans la même ligne que le « Solidarisme » de Léon Bourgeois qui fut l'un des nôtres, lui apportant des pierres décisives ? L'individualisme, disons-nous *a minima*, est la source des erreurs qui font le plus souffrir. C'est déjà çà, et fait au moins douter que les stratégies politiques purement répressives et sécuritaires soient réellement exemplaires quant aux valeurs que nous avons le plus à faire valoir.

Restons lucides : l'erreur et la vérité sont de nécessaires « *marchandises fictives* » qui font souffrir. A moins que l'on soit fou, selon l'histoire de la différence entre le fou et le névrosé : « *le fou croit que 2 et 2 font cinq, et çà le fait bien rigoler; le névrosé sait pertinemment que 2 et 2 font 4, et çà le rend malade...* ». Pourquoi la vérité peut-elle nous névroser ? À nous rendre répressifs et sécuritaires ? La vérité d'une vie commençant par *Eros* et s'achevant par *Thanatos* fait raisonnablement peur.

Cette vérité nécessite un apprentissage. En tout. Ce qui appelle solidarité et amour. Nombreux sont les rapports qui ont signalé le caractère fondamental de l'apprentissage, et reconnu l'évidence du lien entre apprentissage et amour, l'apprentissage étant « *philia* » préparant « *agapè* ». Certains sont allés plus loin, et vu que tout apprentissage est déjà *agapè* construction de l'échange selon un but d'égalité, par transmission et don de soi à travers le savoir, le savoir-faire, le savoir-être. Allant de *philia* vers *agapè*, l'amour cherche vraiment l'égalité. Plus généralement, la « *marchandise fictive* » de la vérité – dans les progrès de la science comme dans les progrès de l'amour – lutte efficacement contre la souffrance avec la recherche d'égalité entre les pôles de l'échange. Non pas la *fiction* de l'égalité, mais bien sa *réalité*. Voilà qui éclaire quantité d'impostures présumées démocratiques. La « *démarche d'amour* » est égalitaire par principe. Mais c'est alors une démarche de combat. En cela seulement se légitime le titre de « Chevalier ». Non, l'attachement à un passéisme nobiliaire.

2. L'AMOUR COMME DÉMARCHE DE COMBAT

Pourquoi combattre ? L'amour commence par *eros*, le désir, puis se construit en *philia*. Autour de nous, il y a les jeunes. Question : ceux-ci peuvent-ils construire à leur tour une *philia* familiale – et républicaine – s'ils ne disposent que d'un emploi précaire, susceptible d'être à tout instant délocalisé ? À la précarité des emplois correspondent la précarité des couples, des liens, l'isolement des individus, la bascule des mentalités dans l'égoïsme. Que devient la foi en l'amour ? Ne serait-ce pas l'amour qui devient une marchandise, celle des corps ? Une marchandise encore plus fictive en ce qu'elle prétend être, comme en toute prostitution ? Alors, de quoi parlons-nous ici ? D'amour, ou de prostitution généralisée sous l'empire de la concurrence entre individus ? En fait, de « qui » devons-nous maintenant parler si l'on aspire à la logique créative du « tiers inclus » ? Ne faut-il pas d'abord lutter contre ce qui nous sépare de notre propre puissance créative ? Et dont rendrait compte le symbole, en soi-même, d'une porte fermée ?

Le soufisme, dans l'Islam, raconte une histoire parfaite quant à la logique de l'amour. Elle ne met en cause que trois éléments : l'amante, l'amant et une porte entre les deux. Une porte selon Tagore, fonctionnant par vrai/faux. Une porte fermée qui ne s'ouvre qu'avec la réponse appropriée à la question posée de l'intérieur. C'est *elle* qui est à l'intérieur. N'est-elle pas pour lui, la désirant nue, la *vérité* ? Lui, au-dehors, frappe à la porte. Elle demande : « Qui est là ? ». Il répond : « c'est moi ». La porte reste close. Il reffrappe. Même question : « Qui est là ? ». Il répond encore : « c'est moi ». Que répondre d'autre en effet selon la

logique binaire du « tiers exclu » ? Mais la porte ne s'ouvre pas. Tout à son désir, l'amant va s'énerver de plus en plus, et passer la nuit à frapper, à cogner, à hurler « c'est moi » – en retour de la demande, puis des larmes devant tant d'inutile obstination. Dans le silence de l'aube, il trouvera enfin, à la question « qui est là ? », le seul *mot de passe* ouvrant et donnant lieu à l'amour : « c'est toi ! ».

On peut maintenant dire crûment une vérité qui n'est pas fictive : l'absence d'amour rend stupide. Dans la Parole, c'est l'incapacité de trouver le mot juste. Elargissons la pensée vers, soi-disant, « le bas » : que peut-on dire à l'épargnant spolié de toute une vie de labeur par la spéculation financière ? Au salarié que le système récompense de vingt ans de « modération salariale » par un licenciement ? Au jeune dont les conditions d'emploi le privent de pouvoir aimer ? Aux sans-papiers venus ici au péril de leur vie et renvoyés là où la liberté, le travail et la nourriture leur sont tout autant refusés ? Ou à ceux et celles spoliés de leurs terres ou de leur habitat coutumier par le jeu cynique des plus forts, en Afrique, en Asie, ou en Palestine ? C'est à propos d'espaces de vie, de travail et de monnaie que les Chev.:R+C peuvent aussi parler de « *marchandises fictives* » *appelant nécessairement au partage*. Et c'est bien à ce propos que nos sociétés pratiquent la mauvaise foi la plus éhontée. C'est donc là aussi que s'impose le combat ouvrant la porte fermée en soi.

Mais comment combattre au degré de R+C ? Plusieurs rapports ont fait allusion à l'Aïkido, aux arts martiaux de l'Orient. C'est parfaitement à propos. En voici la preuve tirée d'un enseignement du maître Morihei Ueshiba, fondateur de l'Aïkido. Le dépassement de la dialectique du vrai/faux s'y exprime intensément dans le « centre de l'union » dont se réclament aussi bien le Maître franc-maçon et le Chev.:R+C, et c'est bien dans le prolongement paradoxal d'*agapè* dans un combat amoureux saisissant la totalité du monde et de soi :

« Il n'existe pas d'ennemi pour le vrai Budo (art martial). Le vrai Budo est un avec l'univers, ce qui signifie être uni avec le centre de l'univers. Le vrai Budo est un travail d'amour. Il consiste à donner vie à tout ce qui existe, et non à tuer ou à opposer les uns aux autres... »

Aïkido est la réalisation de l'amour. L'esprit est celui d'une attaque amoureuse et celui d'une réconciliation pacifique... Dans l'Aïkido, nous contrôlons l'esprit de l'adversaire avant de lui faire face. Nous l'attirons en quelque sorte à l'intérieur de nous-mêmes. Ne défiez pas par votre regard les yeux de votre adversaire, ou votre esprit sera attiré dans ses yeux. Ne regardez pas son épée, ou vous serez tué par son épée. Ne le défiez pas par le regard, ou votre esprit sera détruit. Par la force de notre esprit, ayons une vision globale de notre adversaire et du monde.»

CONCLUSION

FF.: Chev.:R+C, vous avez décidé de suivre Râbindranâth Tagore en passant et repassant le seuil où se distingue le début du chemin de la vérité, sachant que c'est à l'amour le plus universel, amour et partage, d'en créer le prolongement. La « *démarche d'amour du Chevalier Rose+Croix* » s'accomplit sur ce chemin, dans le combat, non dans l'enfermement entre gens cultivant leur bonne compagnie. Ce combat qui implique l'égalité va donc exiger – pourquoi ne pas le dire maintenant – la résistance à toutes les oppressions. De là, l'ouverture logique vers l'accomplissement initiatique du Chevalier Kadosh.

Pour peu que l'on y réfléchisse, au fond, sans passéisme, le R.:E.:A.:A.: est un rite vraiment logique. Sans doute pas le seul. Mais lui, sûrement. A partir de la Maîtrise, il ne fait qu'approfondir l'enseignement reçu dans les deux premiers degrés, les seuls dont on peut dire réellement, et non fictivement, qu'on les possède. Retour encore à la porte de toute lucidité : à partir de quel grade, les degrés maçonniques pourraient-ils n'être que des « *marchandises fictives* » ? De fait, qui peut, sans outrance, se prétendre « Maître » ? Reste la volonté d'y parvenir. Car, l'amour au niveau d'*agapè* ne résulte plus du seul sentiment, mais de la volonté.

Ma conclusion est celle du rapport dont l'esprit me semble avoir été le plus sensible, le plus profond et le plus clair : « *Décidément – dit ce rapport des Enfants d'Hiram – il mériterait d'être creusé cet autre aphorisme de Tagore qui dit que : l'amour est l'ultime signification de tout ce qui nous entoure* ».

J'ai dit.

PIERRE AUREJAC, 33°

T.:.III.:F.:

Quelques références bibliographiques demandées à l'issue du Grand Chapitre :

– Sur l'*autopoïèse*

Ce concept est principalement l'œuvre de deux biologistes et philosophes chiliens, Humberto Maturana et Francisco Varela (ce dernier mort prématurément en 2001). Parmi leurs publications, on retiendra leur livre en commun : *L'arbre de la connaissance ; racines biologiques de la compréhension humaine*, chez Addison-Wesley France, 1994. Ouvrage malheureusement difficile à trouver.

Cependant, il existe sur Internet beaucoup de sources disponibles et fiables sur le contenu de cet ouvrage.

À retenir également de Francisco Varela : *Quel savoir pour l'éthique ? Action, Sagesse, Cognition*, publié en 1996, chez La Découverte. Ouvrage dont le titre même correspond à la question posée aux Chapitres, mais hélas, également difficile à trouver.

– Sur *Karl Polanyi*

L'ouvrage principal du hongrois Karl Polanyi est *La Grande Transformation*, écrit en 1944, mais traduit et publié en France seulement en 1983, presque vingt ans après la mort de l'auteur (1964). Ouvrage toujours disponible chez Gallimard, dans la « Bibliothèque des Sciences humaines ».

La pensée de Polanyi a suscité la création d'un institut à la Concordia University de Montréal (Canada). Il existe également un Institut Polanyi en France, au Kremlin-Bicêtre, soutenu par plusieurs institutions mutualistes. Informations disponibles sur Internet.

Cette pensée inspire régulièrement des publications dans diverses revues, dont on citera la *Revue du M.A.U.S.S.* (revue scientifique interdisciplinaire dont le titre est en hommage à Marcel Mauss), la *Revue Économique*, ainsi que la revue *L'économie politique*, publiée par *Alternatives Économiques*. On citera dans cette dernière un article de Jérôme Maucourant « Quelle lecture de Karl Polanyi ? » paru dans le N° 12 de 2001 (accessible sur Internet), et le tout récent article de N. Postel, S. Rousseau et R. Sobel sur « la Responsabilité Sociale de l'Entreprise : une nouvelle forme de démarchandisation », publié dans le N° 45 de janvier 2010.

GRAND CHAPITRE DE PRINTEMPS 2010
DISCOURS DE CLÔTURE
DU T.:ILL.:F.: GRAND ORATEUR

T.:P.:S.:G.:C.:,
TT.:PP.:GG.:CC.: et dignitaires des Juridictions écossaises amies,
Représentants des Juridictions des Hauts Grades amies,
Illustres Sœurs et Frères,
Et vous tous mes BB.: AA.: FF.: Chevaliers Rose-Croix,

Et si Homère et ses vaticinants successeurs grecs et latins nous avaient raconté des histoires.

Et si ce n'était pas le mont Ida, mais l'Altiplane bolivien, les Hautes Terres du pays Massai, du Qinghai tibétain ou les rondes et verdoyantes Highlands.

Et si ce n'était pas un berger de pacotille mais un vrai pâtre de moutons, de buffles, de lamas ou de yacks.

Et si ce n'était pas trois déesses en mal de concours de Miss Olympe, mais des Vertus, certes un peu froides et austères, comme Foi, Espérance et Charité?

Le concept de vertu n'a pas bonne presse chez les bergers. On y voit à la fois un reste de puritanisme vieillot et le masque d'une religiosité sournoise. La Vertu (*au singulier*) est potentiellement totalitaire et moralisatrice et ce n'est point la Terreur Maximilienne qui l'infirmera. En revanche, les vertus (*au pluriel*) dans leur relativité, leur dialectique et leur rationalité constitutives semblent plus aimables. C'est du moins ce que prétend André Comte-Sponville dans son *Petit traité des grandes vertus*: mieux vaut donc enseigner les vertus que condamner les vices.

En Majesté, les trois Vertus dites *théologiques* (*mais le berger connaissait-il le sens de cet adjectif?*) semblaient pourtant un tantinet hautaines, inaccessibles et dominatrices, ou pire encore la caution de tant de forfaitures:

Ô Foi, ô Espérance, ô Charité que de crimes on commet en vos noms!

Lorsque Caïn assassina Abel, lorsque Seth dépeça Osiris, lorsque Etéode et Polynice s'entretuèrent, lorsque Romulus décida d'occire Remus, où était le frère? Lorsque les Justes furent arrêtés, condamnés et exécutés, où étaient Espérance, Foi et Charité?

Et dans la longue et terrifiante danse macabre des charniers d'hier et d'aujourd'hui, de la traite des corps de toutes couleurs pour l'esclavage et la prostitution, corps martyrisés, calcinés, privés de vie, corps des crématoires noirs et des goulags rouges, des rizières du Cambodge au pays des Mille Collines rwandaises, des cieux de toute exploitation sordide aux coins obscurs de nos rues: Où était le doigt de Dieu qui pourtant ordonne au couteau d'Abraham (*Ibrahim*) de s'arrêter sur la nuque d'Isaac (*IsHāq*) pour les uns ou d'Ismaël (*ismā'Il*) pour les autres? Où étaient les mains des hommes qui pourtant peuvent créer de si belles choses? Encore que le premier a peut-être une excuse: certains prétendent qu'il n'existe pas.

Et, seul dans le soleil couchant, parmi son troupeau indifférent, le berger hurlait de douleur face à trois femmes qui étaient peut-être de simples apparitions. Mais crier, c'est d'abord affronter le réel.

Foi, la première, lui dit avec autorité:

« La Foi est le centre névralgique de tout humanisme. Elle est la confrontation inamissible (qui ne peut se perdre) de l'être humain avec Dieu, le Fatum, l'Éternel Retour ou le hasard et la nécessité, selon les choix de chacun.

La Foi n'est pas le croire, ni le tenir pour vrai.

La Foi n'est pas qu'un simple acquiescement intellectuel donné à un ensemble de propositions ayant valeur épistémique (relatif à la connaissance en général).

La Foi est auto-appropriation en une confiance inébranlable dans les promesses de l'(A)venir que chacun définira comme il veut.

Malgré le génocide des Amérindiens, Auschwitz et la Kolyma, Homme crois aux progrès collectifs et individuels de l'humanité. La chose n'est pas scientifiquement démontrable. Les faits semblent l'infirmier mille et une fois, mais c'est une vérité spécifique de la Foi. »

Avec conviction, Espérance prit ensuite la parole:

« L'Espérance n'est pas l'espoir, le sentiment qui fait entrevoir comme probable la réalisation de ce qu'on désire, non moins le fait d'espérer un objet déterminé.

Loin de se limiter à l'attente béate d'un avenir meilleur dans un ailleurs illusoire ou à la préparation fébrile d'un futur terrestre qui devrait obligatoirement chanter, l'Espérance est la mise à l'épreuve, ici et maintenant, de la radicalité du mal, du tragique et du non-sens dans l'histoire.

L'Espérance est l'espace d'action possible de la vie. Que la mort soit néant ou pas, la vie terrestre induit l'Espérance comme affirmation de la tension vers le bonheur. »

Presque à voix basse la Charité parla la dernière :

« La Charité est la bienveillance, la générosité, la miséricorde et l'amour. C'est un mot polysémique que certains me dénigrent sous plusieurs noms, tout en ne supprimant pas l'ambiguïté fondamentale entre la pulsion sexualisée, le désir de fraternité et la sublimation religieuse ou culturelle. Mais la charité s'exprime également dans l'engagement pour un monde plus juste :

- *Sans la charité/amour, la justice et l'égalité sont illusions ;*
- *Sans justice et égalité, la charité/amour est imposture.*

Aussi semble-t-elle la plus aimable des vertus.

Fort comme la Mort dit le Cantique des Cantiques (shir hu-shirim) tandis que le malien Massa Makan Diabaté chante :

« L'Amour est la seule chose que le partage grandit... »

Et les trois de l'apostropher :

*« Alors Homme, poussière d'étoiles sous la voûte étoilée,
à qui remettre ta fidélité ?*

Que t'est-il permis d'espérer ?

Qui dois-tu aimer ? »

Le berger regarda les vertus. Homme du silence, il ne se payait pas de mots. Son regard balaya l'horizon, son troupeau et le ciel. Il ne savait point si le ciel était vide, silencieux ou accueillant, mais qu'importe le Ciel pour suivre la voie droite, ici et maintenant. Il savait que deux fois l'an, par une sorte d'harmonie astrale, le jour égale la nuit et qu'à l'équinoxe de printemps, il faut sacrifier l'agneau et rompre avec son prochain le pain : cum panis – compagnon – compain – copain – companion – companero.

Quand le pain est cuit, à quoi sert-il si on ne le rompt pas avec d'autres ? Notre pâte avait beaucoup marché, écouté, observé, réfléchi. Avec l'âge, il avait fait la part des choses, et même admis que le loup et l'ours lui prissent quelques brebis. Il était prêt à aimer son prochain... presque autant que son troupeau, à pardonner les offenses et à ignorer les mesquineries comme il était devenu indifférent aux mouches. Mais jamais il n'avait courbé la tête face à l'ennemi. Il était encore moins prêt à courber l'échine face aux grands chefs aux petits pieds, aux apprentis califes et aux mauvais bergers. L'orgueil, c'est se prendre pour ce que l'on n'est pas et rabaisser les autres. La fierté, c'est savoir ce que l'on est, ne pas abaisser et ne pas se laisser abaisser.

Il se voulait libre même s'il savait que ce n'est qu'illusion. Entre les risques de l'autorité aboutissant à la tyrannie et ceux de la liberté, au cœur de l'ethos humaniste comme une potentialité d'espérance, une promesse de la foi et une tâche (*accent circonflexe*) de l'amour.

Il n'eut pas à donner la pomme de la discorde. Il la prit et la jeta à la plus bancale de ses brebis.

Les Vertus ne sont pas les déesses frivoles de l'Olympe. Elles savaient qu'il était sur le chemin dans l'éternel présent, humain parmi l'humanité, humain trop humain, rien qu'humain, réconcilié avec l'aujourd'hui du temps et de l'espace. Dans l'espérance, non dans l'esprit hasardeux.

Dans la foi, non dans la croyance dogmatique.

Dans l'amour, non dans la *charity business*.

Entre Apollon-Jésus-Martin Luther King, d'une part et Dionysos-Socrate-Jean Moulin, d'autre part, entre celui qui s'embrace dans la surabondance de vie faisant de la douleur une victime et celui qui endure l'appauvrissement de la vie faisant de l'agonie une ivresse libératrice, entre la lacération dionysiaque et la crucifixion de l'Agneau, toutes deux victorieuses de la mort, il demeure l'espérance, la foi et l'amour comme nécessité libératrice, comme dialectique infinie des possibles que ne cesse d'annuler toute certitude, comme seule vraie promesse.

Le règne universel de l'ironique raison socratique,

Le « *vrai [qui] ne peut contredire le vrai* » d'Ibn Rushd Averroès,

Le « *fais ce que voudras* » de l'Abbaye de Thélème,

Le « *Que sais-je* » de Montaigne,

L'*amor fati* nietzschéen,

Les mythes amérindiens ou négro-africains qui pensent l'action et le temps comme un éternel présent où le passé est toujours vivant et le futur déjà advenu, loin de l'approche utilitariste, autiste et hystérique de l'ultra-modernité occidentale des Rolex, comme le chante le héros de l'écrivain nigérian Ben Okri :

« *Avec nous les choses doivent avoir un commencement,*

Le théâtre est né du rituel,

Et le rituel a jailli du silence,

Ici et maintenant, est une origine,

Nous sommes toujours en équilibre sur le seuil

De l'acte non connu, non écrit, non vu

Reprenons-nous,

Clarifions notre esprit,

*Soyons présents à nous-mêmes
Et à notre époque. »*

Cette « éternisation » de chaque instant, au-delà des regrets et des remords, est la source de foi, d'espérance et d'amour qui transcende le mal, le nihilisme et les malédictions.

Le vrai tombeau des morts est le cœur de vivants.

La vraie pierre d'angle est le cœur des vivants.

Le vrai Temple de l'humanité est le cœur des vivants.

L'éternel présent de la foi, de l'espérance et de la charité est le cœur des vivants.

Et le cœur du Berger était assez grand pour tous les contenir.

YVES HIVERT-MESSECA, 33^e
Grand Orateur



GRAND CHAPITRE D'AUTOMNE
SALONS DE L'AVEYRON • MARDI 31 AOÛT 2010

Le Pélican
EMBLÈME DE JACOB BOSCHIUS, *Symbolographia*, 1702.

COLONNE D'HARMONIE

PRÉLUDE À LA CÉRÉMONIE ET MUSIQUE D'ATTENTE :

- Johannes Brahms (1833-1897) : Variations sur un thème de Haydn

ENTRÉE DU T.:P.:S.:G.:C.: ET DU S.:C.: :

- Carl-Maria Von Weber (1786-1826) :
Concerto pour clarinette et orchestre n° 1 (Adagio)

PENDANT LA REPRISE DES TRAVAUX (DÉAMBULATION DES DEUX GG.: GG.): :

- Ennio Morricone : *Mission* (Le hautbois de Gabriel)
- Arrangement : Yo Yo Ma

MUSIQUE D'ATTENTE :

- Johannes Brahms : *Danse hongroise n° 12*

ENTRÉES DES DÉLÉGATIONS :

- Johannes Brahms : *Symphonie n° 3* (Andante)
- Felix Mendelssohn (1809-1847) : *Concerto pour piano et orch. n° 2* (Adagio)
- Claude Debussy (1862-1918) : *Marche écossaise*

ENTRÉE DU PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'ORDRE

ET DE LA DÉLÉGATION DU G.:O.:D.:F.: :

- Ludwig van Beethoven (1770-1827) : *Symphonie n° 2 en ré majeur* (Larghetto)

APRÈS L'ALLOCUTION DU T.:P.:S.:G.:C.: :

- Richard Strauss (1864-1949) : *Im Abendrot* (Into orchestrale)

APRÈS LE RAPPORT SUR LA QUESTION D'AUTOMNE :

- W.-A. Mozart (1756-1791) : *Concerto pour cor et orchestre n° 4 KV 495* (Rondo)

APRÈS LES RAPPORTS DU GRAND CHANCELIER ET DU GRAND TRÉSORIER :

- William Byrd (1543-1623) : *6^e Pavane et Gaillarde*

PENDANT LA REMISE DES MÉDAILLES :

- W.-A. Mozart : *Quintette en la majeur pour clarinette et cordes* (Larghetto)

APRÈS L'ALLOCUTION DU PRÉSIDENT DU CONSEIL

DE L'ORDRE DU G.:O.:D.:F.: :

- Camille Saint-Saëns (1835-1921) : *Concerto pour piano et orchestre n° 4* (Finale)

APRÈS L'ALLOCUTION DU PORTE-PAROLE DES DÉLÉGATIONS AMIES :

- Claude Debussy : *L'Enfant Prodigue* (Prélude)

SORTIE DU PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'ORDRE ET DE LA DÉLÉGATION DU

G.:O.:D.:F.: :

- Max Bruch (1838-1920) : *Fantaisie écossaise pour violon et orchestre*

SORTIE DES DÉLÉGATIONS AMIES :

- W.-A. Mozart : *Concerto pour basson et orchestre* (Andante)

SORTIE DU T.:F.:P.:G.:M.: DU S.:C.: , PUIS, SORTIE GÉNÉRALE :

- Piotr Tchaïkovski (1840-1893) : *Symphonie n° 5 en mi mineur* (Finale)

Pour tout renseignement concernant l'œuvre, le compositeur ou les références d'enregistrement, s'adresser au F.: Jean-Claude JACQUET 33°,
Bibliothèque André Doré, 16, rue Cadet, 75009 Paris ou à : jcja@orange.fr

DISCOURS DU T.:P.:S.:G.:C.:
POUR L'OUVERTURE DE LA TENUE
DU GRAND CHAPITRE D'AUTOMNE 2010

«*Je ne voudrais pas qu'il entre dans cette salle le terrible bourdon de l'ennui qui enfle toutes les têtes sur un délicat brin de sommeil et met sur les yeux de l'auditoire de tout petits paquets de pointes d'épingles*». Ainsi s'exprimait Federico Garcia Lorca en 1933 en ouverture d'une Conférence. Il lui reste trois ans à vivre avant d'être fusillé par les troupes franquistes.

L'année dernière à la même époque, je commençais mon propos de tenue de Grand Chapitre par cette interrogation : «*Pourquoi sommes-nous réunis ici ?*» Je ne crois pas bien sûr avoir totalement répondu à la question mais je pense que l'important est la question et non l'élucidation, l'éclaircissement, bref, la réponse. J'ai l'intention, cette année de réitérer avec un espoir encore plus restreint de parvenir à une conclusion satisfaisante. La question est : «*Qui sommes-nous ?*» ou «*Que sommes-nous ?*» Qui sommes-nous individus, êtres humains et de surcroît francs-maçons ? La question n'est pas anodine car elle est d'ordre biologique, sexuel, culturel, etc. Et au fond, elle agite en ce moment tant l'Obédience que la Juridiction.

Mieux que par le passé nous pouvons néanmoins répondre de façon approfondie car aucun des aspects physiologiques, psychologiques, anthropologiques, sociologiques, n'échappe aux différentes sciences qu'elles soient exactes, expérimentales ou humaines.

L'évolution de nos connaissances mais aussi de notre société nous impose d'avoir une nouvelle vision de nous-mêmes, vision qui nous est trop souvent étrangère. Commençons donc par la nature corporelle de l'être humain et par ce qui le distingue des autres espèces vivantes. Aristote distinguait déjà «*l'âme végétative*» des plantes, «*l'âme sensitive des animaux*», qui caractérisent aussi les humains, et il y ajoutait pour ceux-ci «*l'âme intellectuelle*». Il faut donc ajouter comme spécificités le langage et le travail, nécessaire pour produire ses moyens d'existence.

Issus d'une poussière d'étoiles donc aussi âgés que le big-bang avec ses 13 milliards 700 millions d'années, nous avons commencé par subir une évolution biologique avant de connaître une histoire sociale qui nous a amenés à ce que nous sommes, êtres de nature et de culture. Le préhistorien Leroi-Gourhan avait une formule choc lorsqu'il disait : « *L'homínisation a commencé par les pieds* », commentant ainsi notre verticalité.

L'être humain a une individualité biologique qui lui est propre et comme l'ensemble des propriétés objectives ne le détermine pas, il est libre et cette liberté même le rend responsable de ses actes.

Or, cette liberté nous amène à avoir une conception nouvelle de ce corps jadis critiqué comme un fardeau encombrant, un obstacle à une claire compréhension du monde des Idées. Le corps est une prison et seule la mort permet d'en être délivré. Sombre programme...! Platon ne disait-il pas « *Le corps, ce tombeau de l'âme* ». Le déterminisme était le plus souvent envisagé sous l'angle du corps qui semblait imposé par la nature avec toutes ses imperfections. Or voici que l'homme pense que la science peut réparer ce que la nature avait fixé. Ceci n'est pas nouveau : déjà en 1627, Francis Bacon écrivait dans *la Nouvelle Atlantide* ce que l'on était en droit d'attendre de l'augmentation du savoir et de la maîtrise des techniques : « *Prolonger la vie, rendre à quelque degré la jeunesse, retarder le vieillissement. Guérir des maladies réputées incurables [...]. Augmenter la force et l'activité [...]. Transformer la stature, transformer les traits. Augmenter et élever le cérébral. Métamorphose d'un corps dans un autre. Fabriquer des espèces nouvelles. Transplanter une espèce dans une autre [...]. Rendre les esprits joyeux et les mettre dans une bonne disposition.* » Tout un programme ! Et le XVIII^e siècle n'est pas en reste puisque l'une des grandes préoccupations des Lumières est l'amélioration volontaire et systématique de l'espèce humaine, Condorcet allant jusqu'à proposer pour cela une sélection des procréateurs ce qui peut-être inspirera le cousin de Darwin, un certain Galton dans sa théorisation de l'eugénisme à la fin du XIX^e siècle.

Oui mais voilà... C'est qu'on est passé de l'utopie à la théorie et de la théorie à la pratique. La techno-science autorise aujourd'hui une transformation de l'espèce humaine et la révolution n'est plus seulement thérapeutique mais biologique, ne regarde plus seulement l'individu mais l'espèce humaine tout entière puisque nous maîtrisons la reproduction, ou l'hérédité. L'espérance biologisée remplace la croyance religieuse ou idéologique. L'homme devient maître d'œuvre de son existence, dans le cadre d'un individualisme narcissique et d'une centration sur soi et d'un consumérisme effervescent. Alors que Freud disait « *L'anatomie est un destin* », le corps devient une construction personnelle, une matière première à modeler. Et ceci passe par l'intermédiaire d'une industrie

aujourd'hui florissante. Bouvard et Pécuchet, les héros de Flaubert seraient bien surpris aujourd'hui eux qui, comme le disait l'auteur, « *éprouvaient une sorte d'humiliation à l'idée que leur individu contenait du phosphore comme les allumettes, de l'albumine comme les blancs d'œufs, du gaz hydrogène comme les réverbères* ». Leur étonnement serait encore plus grand en apprenant ce que contiennent aujourd'hui les corps humains comme implants et prothèses. Sans compter les modifications par la chirurgie esthétique ou seulement les régimes alimentaires. Ajoutons à cela les prothèses chimiques pour dormir, se réveiller, être en forme, énergique, pour améliorer sa mémoire, supprimer son anxiété. Nous avons aujourd'hui la perspective de créer une nouvelle humanité qui incarnerait les ambitions du Docteur Faust de santé parfaite, de jeunesse éternelle voire d'immortalité. Ceci au prix d'une réification de l'homme c'est-à-dire une réduction à l'état de chose, d'objet. Ce spectacle qui confine à l'exhibitionnisme, concerne bien sûr uniquement les pays les plus riches. Dans la majorité du monde actuel, où l'essentiel est de survivre, le corps n'existe que pour être la victime d'un travail harassant, le réceptacle de nourritures insuffisantes ou de maladies endémiques.

Heureusement il nous reste l'esprit, mais lui-même est-il intact dans ce monde de compétition, de vitesse et de communication, dans un monde où la singularité c'est l'imitation, la modélisation et même le simulacre? Le clonage est déjà parmi nous. Comme le disait mon compatriote Arthur Rimbaud « *Je est un autre* » mais un autre moi. En bref, le vent de la pensée continue-t-il à souffler sur l'espèce humaine? Ne vivons-nous pas dans un totalitarisme à apparence démocratique? Nous avons, nous maçons, l'obligation de répondre à ces interrogations. En cette période de fatigue des idées, ne doit-on pas faire accomplir une sorte de révolution copernicienne à la compréhension du présent? À quoi se raccrocher alors qu'il y a plus de mots à la mode que de thèmes fédérateurs, citoyenneté, humanisme, révolution? Où sont les maîtres à penser: les Sartre, Aron, Lacan, Derrida, Foucault et autres Deleuze, ceux que l'on suivait avec la béatitude de l'admiration?

Où est la pensée qui prétendait à l'universel et trouve encore des défenseurs mais aussi beaucoup plus de détracteurs? Comment interpréter le monde, comment former une nouvelle conscience collective? Certes peut-on rétorquer, la liberté y trouve son compte mais quelle liberté au moment où s'effondrent les questionnements, où la peur de penser domine. Mais surtout où la culture de l'écran invite le lecteur à une quête centrifuge et fragmentaire, sans ordre préétabli. L'attention se disperse. On a ici l'un des aspects les plus marquants de la post modernité qui exalte la différence, le discontinu. Pierre Nora regrette

d'ailleurs cette « *dispersion, atomisation de la réflexion* ». L'ordinateur est une prothèse qui ne remplacera jamais le cerveau. Le considérer comme organe de réflexion c'est aller un peu plus loin dans la déshumanisation et la déterritorialisation. C'est ce dernier aspect qui est encore une caractéristique actuelle. Certes la pensée est une aventure, un voyage. Penser, c'est s'arracher et non résider. Le refus de stationner est le garant de son autonomie. Mais elle relève aujourd'hui du tourisme, de la visite nostalgique de certains hauts lieux du passé. On salue donc le Parthénon, Delphes et Epidaure, mais plus encore Platon, Aristote et Epicure. Le nomadisme de la pensée peut être un avantage mais il lui faut quelques points d'ancrage alors que l'on assiste à une fuite en avant qui est la caractéristique de populations désarrimées, d'une désorientation générale. Certes Michel Foucault disait : « *On ne juge pas les hommes sur leur position mais sur leur trajectoire* ». Mais ce mouvement brownien de la pensée a remplacé l'itinéraire préétabli qui n'interdisait pas néanmoins, les chemins de traverse, les détours, les méandres. En panne d'identifiants, où en est notre identité ?

Le sentiment de l'identité humaine n'est pas nouveau. Le poète Térence, esclave affranchi par ailleurs, ne disait-il pas : « *Je suis homme, et je considère rien de ce qui est humain comme m'étant étranger* ». Mais la réelle conscience de l'identité est plus tardive car liée à la modernité, à la bureaucratie étatique qui va recenser des individus déracinés, non reliés. L'identification administrative va permettre de les contrôler d'où la naissance des papiers d'identité. Un « sans-papiers » est un individu sans identité. C'est donc une identité fabriquée et octroyée par la machine étatique. Mais depuis les années 60, a été impulsé le questionnement identitaire individuel, accompagnant le développement d'un individualisme narcissique. Chacun pose des questions sur lui-même, s'ingénie à dépasser le « *cercle extérieur* », celui des apparences et des rôles, pour atteindre le « *cercle intérieur* », le vrai moi. En même temps s'est développée une exigence de reconnaissance adressée au collectif mais, contradictoirement, liée à un refus des contraintes. Les aspirations à l'accomplissement personnel se sont imposées au détriment du collectif. Ce repli sur soi-même a plusieurs conséquences négatives car sont nécessaires l'étrangeté à soi-même, un regard lucide sur soi. C'est une expérience essentielle car elle permet de s'ouvrir à l'Autre. Or, le problème de l'altérité est important pour qui veut aller à la rencontre de ce qui lui est étranger.

Depuis l'habitude de classification et de catégorisation de la seconde moitié du XVII^e siècle on ordonne et on range les hommes en fonction de leur couleur de peau, de la dimension du crâne et des os, de la densité de leur pilosité ce qui a entraîné une hiérarchisation des groupes humains avec légitimation scientifique. Nous sommes ainsi doucement arrivés au racisme d'un Gobineau, en passant par les déclarations de Jules Ferry ou d'Ernest Renan voulant justifier le

colonialisme. Mais nous sommes encore victimes ou coupables de ces théories qui pratiquent une discrimination au sein des sociétés. Celui qui connaît d'autres usages et pratique d'autres rites, est-il aussi humain que moi ? La Fontaine déjà, disait dans sa fable *La Besace* :

*« Nous nous pardonnons tout et rien aux autres hommes »
« On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son voisin ».*

L'ethnocide, c'est l'idée que les autres sont mauvais mais qu'on peut les améliorer en les obligeant à se transformer jusqu'à se rendre identique au modèle qu'on leur propose. C'est la vision occidentale qui prévaut d'ailleurs encore aujourd'hui et la France, sous couvert d'un universalisme abstrait, a longtemps nié la possibilité d'existence d'autres cultures sur son sol.

Les francs-maçons eux-mêmes, il ne faut pas le nier, ont de longue date contribué à cet état de fait de non-reconnaissance, au nom de l'universalisme européen et masculin. En est-il encore ainsi aujourd'hui ? Quelle est la relation du franc-maçon à l'autre, c'est-à-dire au profane ? Parfois rempli de son importance, imbu de son appartenance car la maçonnerie lui a forgé une forte identité collective encore accentuée par la méfiance et l'opposition qu'elle a suscitées, a longtemps suivi au pied de la lettre les *Constitutions* d'Anderson qui récusent les domestiques, les femmes et les hommes de mauvaises mœurs. Elles semblent d'ailleurs avoir inspiré la législation française puisque dans notre pays les domestiques n'ont eu droit de vote qu'en 1930 et les femmes en 1945. Tiens ! Et si justement on parlait des femmes qui, dans l'esprit de graves frères et des mâles en général, sont passées de la fonction d'objets de plaisir à celui de sujets de conversation. Je parle bien sûr des femmes en général et non précisément des sœurs. Pour montrer que la question n'est pas nouvelle, il est nécessaire de ressortir le vieux Platon qui, dans *La République* écrit : « ...il n'est aucun emploi concernant l'administration de la cité qui appartienne à la femme en tant que femme, ou à l'homme en tant qu'homme ; au contraire, les aptitudes naturelles sont également réparties entre les deux sexes, et il est conforme à la nature que la femme, aussi bien que l'homme, participe à tous les emplois, encore qu'en tous elle soit plus faible que l'homme... ». Et plus loin, il ajoute : « Donc la femme et l'homme ont même nature sous le rapport de leur aptitude à garder la cité, réserve faite que la femme est plus faible et l'homme plus fort. » De nos jours, elles ont contribué dans le cadre d'un féminisme actif, à élargir le cadre de la politique à la vie de famille, la sexualité et la reproduction qui étaient souvent le siège d'inégalités de genre. Bien sûr, la féminisation, et notamment la parité, rencontrent des obstacles de la part des républicains que l'on pourrait qualifier de fondamentalistes ou, pour ne pas créer de confusion, d'orthodoxes.

Pour eux, la nation française, celle de tous les citoyens, est une entité abstraite qui transcende tous les groupes, classes sociales, sexes, chapelles religieuses. Chez les groupes féministes même il y avait opposition entre les « égalitaristes » qui craignaient une « naturalisation » de la politique qui renverrait les femmes à leur nature, à leur essence, et les « paritaristes » qui estimaient que les femmes n'étaient pas une catégorie particulière mais représentaient la moitié de l'humanité. Une sociologue, Françoise Colin note « *L'indécision qui traverse les concepts de féminité, de féminin ou même de femme, à la fois revendiqués et désavoués.* » Il n'est donc pas étonnant que pareil clivage se retrouve dans notre milieu avec des positions souvent tranchées et sans nuances mais aussi des hésitations compréhensibles. Et puis il y a la crainte de la perte d'une identité collective forgée par un Grand Orient mono sexué depuis toujours, une identité faite de souvenirs et de projets.

Le rapport à l'autre, l'altérité n'est donc pas un problème simple et il ne se simplifie pas en pénétrant dans le sein de l'Obéissance et par là dans les Juridictions de hauts grades. L'intrusion de cette question chez nous indique seulement la prégnance de plus en plus forte du monde profane sur une Maçonnerie qui, sans doute, se cherche aussi des repères, des points d'appui pour une réflexion sur notre monde actuel mais du fait de cette recherche se retrouve fragilisée comme le sont nombre d'institutions.

L'emphase de nos rituels ne nous donne-t-elle pas une fausse idée de nous-mêmes et de nos moyens d'action ? Ne sommes-nous pas semblables à ces milieux du management, de la communication et de la formation qui ont leur propre langage qu'ils considèrent comme « moderne » avec des mots tels que « motivation », « autonomie », « compétence », « évaluation » et qui les enferment dans un univers clos à l'abri de l'épreuve du réel et coupé du sens commun. animateurs, médiateurs, personnes ressources vous incitent à être « acteur » et « responsable » avec comme maître mot, communication. Mais communication n'est pas transmission et comme le dit Régis Debray : « *La communication excelle en abrégant, la transmission, en prolongeant* », et ajoutant « *Si la communication est un transport dans l'espace, la transmission est un transport dans le temps* ». Gardons-nous de tomber dans le piège du tout-communiquant. L'un de nos rôles essentiels est celui de la dévolution de nos principes en un moment où le monde connaît une crise de la famille et de l'école à qui était jusque-là attribué le rôle de passeurs transgénérationnels. Mais en Maçonnerie, le maître doit transmettre à l'apprenti la certitude qu'il aurait pu découvrir lui-même l'objet de sa recherche, il doit se faire reconnaître comme le dépositaire contingent de la vérité. Le maître doit enseigner qu'ils sont tous égaux dans une quête sans fin. Ce qui est contraire de la transmission dans une religion ou dans une idéologie totalitaire où la parole

est un absolu sans discussion. Représentons-nous encore un îlot sanctuarisé dans un monde chaotique? Sommes-nous un élément de stabilité au milieu de ce tourbillon temporel qui nous assaille? Ce XXI^e siècle qui commence, avons-nous les moyens de l'inventer? Avons-nous les armes pour nous confronter à un réel de plus en plus complexe?

La franc-maçonnerie est un questionnement constant et penser qu'elle peut apporter des réponses à tous les problèmes est un leurre. Le R.:E.:A.:A.: avec son encyclopédisme qui lui fait appréhender tous les aspects de la pensée humaine, lui fait également refuser un seul modèle et nous invite à comprendre et agir. L'universalisme que nous prôtons veut éviter la confusion entre l'universel et l'uniformité qui est la caractéristique de notre époque. L'uniforme qui nous est imposé aujourd'hui relève non pas d'une nécessité mais d'une commodité. Il repose sur l'imitation, la ressemblance et s'efforce d'assoupir toute résistance en un totalitarisme feutré, une dictature discrète. L'intérêt d'une pensée de l'universel est qu'il maintient un dépassement, une transcendance qui n'est pas religieuse et nous dispense désormais du religieux. Mais la revendication d'une humanité indifférenciée, imposée par un Occident victorieux, peut signifier une tyrannie de l'universel. N'oublions pas que la franc-maçonnerie s'est développée dans les fourgons de la pensée occidentale en faisant fi des autres cultures. Peut-on dès lors se prétendre universels alors que nous ne nous sommes pas frottés aux réalités extérieures? Que signifient pour nous les cultures africaine, chinoise et indienne? Notre réflexion ne devrait-elle pas s'élargir par une réelle confrontation à l'autre?

Quant à notre identité de franc-maçon elle est toujours plurielle car nous ne pensons jamais seuls. Jadis, il était nécessaire de libérer les individus du joug des contraintes sociales, morales, politiques imposées par une stricte hiérarchie d'une société cloisonnée, par un pouvoir absolu de la religion et de l'État. Aujourd'hui, il semble s'imposer de rassembler des individus atomisés et désemparés et qui ont soif de reconnaissance. Le respect de l'altérité est une urgence. Il nous revient de créer un réseau conceptuel, une grille de lecture pour comprendre le monde. En 1932, Albert Einstein écrivait à Sigmund Freud: « *L'homme porte en lui un besoin de haine et de destruction ; il est d'ordinaire à l'état latent, mais il peut être utilisé avec une certaine facilité et dégénérer en psychose collective* ». En cette période où sont légalisés l'exclusion, le rejet et la stigmatisation, il faut privilégier l'Amour, et sa traduction Agapè. Il n'y a plus de temps à perdre. Il y a un défi à relever. Il faut s'y tenir prêts.

Je finirai en citant Omar Khayam qui, dans son dixième quatrain écrivait :

*« Le jour que tu passes sans amour
Ne mérite pas que le soleil l'éclaire et que la lune le console. »*

JEAN-ROBERT RAGACHE, 33^e
T.:P.:S.:G.:C.:

GRAND CHAPITRE D'AUTOMNE 2010 RAPPORT DE SYNTHÈSE

T.:P.:S.:G.:C.:,

Mes TT.:Ill.:FF.:,

T.:R.:G.:M.:,

vous tous TT.:CC.:FF.: Conseillers de l'Ordre, Dignitaires qui siégez à l'Est,
et vous tous, mes BB.:AA.:FF.:Chev.: R+C,

La question proposée à l'étude des Souverains Chapitres du Grand Collège du Rite Écossais Ancien Accepté – Grand Orient de France était :

« Il est dit au cours de la cérémonie d'élévation au 18^e degré : « *Le Grade que nous allons vous conférer n'a pas pour objectif la seule personne du Franc-maçon, mais l'effort collectif de tous les FF.: vers le progrès et le bonheur de l'Humanité tout entière* ». Comment le Chev.: R+C peut-il concilier recherche individuelle et construction d'une Fraternité Universelle ? »

Ce qui est présenté lors de l'accession au 18^e degré ressemble étrangement à ce qui est proposé au profane le jour de son initiation à la Maçonnerie. Néanmoins, le Chevalier R+C s'améliore de façon harmonieuse au contact de ses FF.: , et cet échange se déroule également avec la société dont il fait partie. Notre but est de préciser si cette démarche initiatique présente des aspects discordants ou bien complémentaires.

A. L'ÉNONCÉ DU TEXTE PROPOSÉ APPELLE QUELQUES REMARQUES :

Si les deux termes de la question étaient rassemblés en un seul, le libellé prendrait la forme suivante :

– comment le Chev.: R+C peut-il concilier sa liberté individuelle liée à son parcours initiatique, avec l'effort collectif nécessaire au progrès et au bonheur de l'humanité tout entière ?

De manière très raccourcie, la formule serait :

– la recherche individuelle est de l'ordre de la pensée, et l'effort collectif de celui des actes, donc vouloir concilier recherche individuelle et construction universelle, c'est croire que la pensée et l'action sont complémentaires et inséparables chez le franc-maçon. L'analyse de l'intitulé complet révèle que l'on peut séparer :

– le thème, c'est-à-dire la nouvelle orientation donnée par le rituel qui est l'effort collectif vers le progrès et le bonheur de l'humanité, et

– la question, qui est la recherche individuelle et la construction d'une fraternité universelle. La proposition faite depuis le premier moment de notre initiation jusqu'à notre accès au 18^e degré, c'est l'obligation de poursuivre notre mission, et d'appliquer dans la vie profane les enseignements de la maçonnerie, la notion de fraternité étant dynamisée par ce grade d'amour.

Pour simplifier, il serait possible de limiter la réflexion à la dernière phrase, et de ne pas tenir compte du thème mais seulement de la question, à savoir :

– la recherche individuelle et la construction d'une fraternité universelle. Notre naïveté ne nous permet pas de croire que le jour arrivera où les peuples du monde entier se donneront la main pour faire une ronde autour de la terre. C'est donc au plan symbolique qu'il faut étudier cette proposition.

– la question résumée pourrait être la suivante : que cherchons-nous en maçonnerie, contribuons-nous à rapprocher les êtres humains les uns des autres ? Que peut apporter l'éclairage du Chev. : R+C ?

Les Chapitres ont souligné la pertinence de cette question et nous proposons l'analyse suivante :

– l'apparente opposition entre démarche individuelle et construction d'une fraternité universelle ;

– la contradiction perçue dans cette proposition, à savoir l'effort collectif vers le progrès et le bonheur de l'humanité tout entière, au détriment de la recherche individuelle.

B. LE THÈME DÉVELOPPÉ CONCERNE LE BONHEUR ET LE PROGRÈS

C'est pourquoi, il est nécessaire de ne pas dénaturer la question en la simplifiant, et de revenir au sujet initial. La problématique philosophique classique introduit l'idée : le progrès et le bonheur de l'humanité sont-ils liés ?

Le Chev. : R+C est sensibilisé au concept de bonheur qui apparaît dans la première phrase du rituel d'ouverture : « *Êtes-vous Chev. : R+C ? - T. : S. : , j'ai ce bonheur.* » Ceci est la transposition du rituel d'ouverture au premier degré :

« Êtes-vous Franc-maçon ? – Mes Frères me reconnaissent comme tel ». Il en de même pour l'âge qui est amplifié de 3 à 33 ans. Partant de la reconnaissance par les autres au grade d'apprenti, le Chev.·. parvient au bonheur au 18^e degré, et évolue vers un autre régime affectif, le Très Cher Frère dialoguant désormais avec ses Bien Aimés Frères. Il ne touche plus son salaire mais l'amour lui revient en retour.

Ce concept de bonheur du Chev.·. R+C n'est pas aisé à comprendre car le bonheur n'est pas quantifiable, et il est lié au contexte socioculturel. Une grande majorité de l'humanité vit dans des conditions difficiles, laissant peu de place au bonheur, et ces mêmes personnes sont souvent soumises à des régimes dictatoriaux, ou bien vivent dans des régions ravagées par la guerre. Le bonheur requiert un minimum de justice et de respect des droits fondamentaux pour tous. Rien n'est jamais acquis et tel Sisyphe, nous nous attelons seuls à rouler, vers le sommet, le rocher des droits de l'homme, qui subit généralement une chute spectaculaire.

L'action du Chev.·. R+C, avec la foi, l'espérance, la charité et l'amour de ses semblables, est orientée vers une recherche plus collective, voire universelle. L'idée de bonheur individuel n'est pas une fin en soi, mais elle peut prendre son véritable sens dans l'universalité. Lorsqu'il veut concilier recherche individuelle et participation à l'effort collectif pour le progrès et le bonheur de l'humanité tout entière, le Chev.·. R+C fait la synthèse entre toutes les conceptions philosophiques. Il travaille sur lui-même, mais participe à la réflexion et à l'élaboration des lois, pour la justice, la liberté, pour le droit de tous les hommes à une vie personnelle familiale et sociale épanouie dans un cadre harmonieux et respectueux de l'environnement. Contribuer à cet effort est une réponse personnelle et collective, celle d'un humanisme moderne.

Quant au progrès qui serait généralisé à l'humanité tout entière, de nombreuses réserves sont émises à son sujet par les plus pessimistes. L'idée de progrès a émergé avec la Renaissance, tout comme la franc-maçonnerie, et s'est développée au cours des siècles. Une série de grandes découvertes avaient permis à l'homme de modifier sa conception de l'univers et de sa création, jusqu'alors basée sur la volonté d'une puissance supérieure. L'homme a alors réalisé qu'il pouvait prendre en main son destin et améliorer ses conditions d'existence. L'illusion du progrès technique allait nécessairement avec le bonheur de l'humanité. L'époque des Lumières avec la naissance de la franc-maçonnerie spéculative et les textes maçonniques fondateurs, Constitution et Rituels, gardent une trace de ces illusions du passé.

La franc-maçonnerie, institution progressive, ne définit pas ce qu'est l'idée de progrès. Le GODF est attentif aux considérations éthiques : droits de l'homme, de la femme, de l'enfant, de l'animal, laïcité... Si la démocratie a progressé, les régressions sont toujours possibles.

Le 18^e degré a bien pour objectif l'effort collectif des FF. : vers le bonheur de l'humanité tout entière. Il est emblématique de la dualité de la démarche maçonnique qui cultive l'individuel en pratiquant le collectif. Le progrès de l'humanité tout entière ne peut pas se résumer aux divers adjectifs sociaux, techniques, scientifiques, etc., mais à l'ensemble des notions recouvertes par la progressivité. Le franc-maçon, comme le profane, doit toujours garder présent à l'esprit que l'équilibre et l'harmonie sont nécessaires : « *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme* ».

C. LA CONCILIATION ENTRE INDIVIDUEL ET UNIVERSEL PAR LE CHEV. : R+C

La question proposée vise à chercher une conciliation entre recherche individuelle et construction d'une fraternité universelle. Cette citation du rituel d'initiation impose une nouvelle tâche : « *Le grade que nous allons vous conférer n'a pas (ou n'a plus, selon la nuance apportée par l'ancien rituel), pour objectif la seule personne du franc-maçon, mais l'effort collectif de tous les frères...* ». La recherche personnelle n'est-elle pas plutôt une condition nécessaire à la concorde universelle. Il serait sans doute illusoire de prétendre aider les autres, si l'on n'a pas fait soi-même un effort pour s'améliorer.

La fraternité, troisième élément de notre devise, est une métaphore, une relation idéale qu'il ne faut pas prendre dans sa valeur absolue. C'est un leurre qui est choisi comme modèle pour désigner la meilleure possibilité de relations interpersonnelles. Évoquons ici l'une des sentences du quatrième degré : « *Les meilleurs de la maçonnerie sont ceux qui le mieux travaillent et le mieux s'entendent avec les hommes.* »

Depuis le début de notre parcours maçonnique, nous sommes habitués à une double action dans le Temple intérieur et dans le Temple extérieur. L'association entre le travail sur soi et l'activité avec les autres, a semblé naturelle. Les deux propositions sont « siamoises », car ce sont deux objectifs vers lesquels nous devons tendre en permanence et qui se confondent en un seul. La déclaration de Lausanne de 1875, et surtout celle plus récente, de Genève de 2005, précise que le Rite Écossais Ancien Accepté : « *ajoute à sa dimension internationale, l'universalisme de ses principes fondés sur [l'] humanisme [...] et qu'il ambitionne un travail de recherche sur soi-même, [et] la volonté d'œuvrer au bonheur de l'humanité et de réaliser son émancipation intellectuelle et morale* ». Ici, tout est dit.

Le franc-maçon ne peut pas agir comme un individu isolé alors qu'il doit avoir l'appui de tous les autres. Au grade de Compagnon déjà, la démarche personnelle se tourne vers les autres et vers l'humanité. Lorsque nous devenons Maîtres, nous comprenons que notre véritable obligation, c'est de servir et de satisfaire aux devoirs que nous nous sommes imposés. La franc-maçonnerie dans l'esprit de ses créateurs ne se limitait pas à l'amélioration individuelle, mais recouvrait également le dessein de faire progresser l'humanité. La quête du Chevalier est balisée par la foi et l'espérance. Ce Chevalier est avant tout un franc-maçon qui assume ses engagements librement souscrits lors de son initiation et que son parcours n'a cessé de lui rappeler. Au-delà du grade de Maître, le Chev.: R+C a choisi de parfaire son imprégnation maçonnique avec un esprit plus ouvert et en utilisant des outils nouveaux, entouré de frères plus expérimentés et plus réceptifs à des valeurs inexplorées. Il poursuit un travail d'approfondissement qui enrichira sa réflexion et renforcera ses capacités. Pour ce faire, le Chev.: R+C s'appuie sur les références qui précèdent le 18^e degré.

Au 3^e degré, le Très Resp.: qui relève Hiram affirme déjà : « *tout seul vous ne pouvez rien, ensemble nous pouvons tout* ». L'étude approfondie du 3^e degré se poursuit jusqu'au 18^e degré, apportant des réponses partielles à cette recherche incessante et féconde. Au 10^e degré, avec l'Élu des Quinze, l'ordre et l'équité sont assurés. La construction du temple, c'est-à-dire l'organisation de la société humaine se poursuit dans la sérénité. La construction du Temple de Salomon s'achève au 12^e degré, avec le Grand Maître Architecte. Une nouvelle histoire commence au 13^e avec une autre construction, un autre Temple. Après être ressortis de la caverne, les FF.: sont amenés à travailler ensemble avec amour, en utilisant tous les degrés précédents. Ainsi, aux 13^e et 14^e degrés, trois FF.: sous la conduite d'un Sage ont une démarche collective lorsqu'ils sortent de la caverne. Les premiers grades capitulaires marquent cette lente progression de l'univers matériel vers le monde spirituel ; le Chev.: d'Orient, au 15^e degré, reconstruit le Temple, l'épée d'une main, la truelle de l'autre ; au 16^e degré, le Prince de Jérusalem est Bâtitseur, Chevalier et Juge. Selon le rituel, rebâtir le temple, c'est construire et se reconstruire sur des bases nouvelles. Le 17^e degré marque l'alliance des Chev.: d'Orient et d'Occident, et la maçonnerie s'universalise. Elle s'affirme comme un ordre initiatique, symbolique, rituel, humaniste et fraternel.

L'avènement du nouveau temple, mystique celui-là, est fondé sur une nouvelle loi. L'autorité et la justice y seront tempérées par l'amour. Le Chev.: R+C dispose d'un nouveau bagage constitué de deux éléments majeurs : la Chevalerie et un nouveau plan pour sauver l'humanité. Le concept d'amour est l'expression aboutie de la fraternité humaine. C'est le passage de l'individuel vers le collectif.

Lorsque le récipiendaire devient Chevalier, il est envoyé à la recherche de la parole perdue et le terme collectif est employé pour la première fois.

D. LA CONTRADICTION ENTRE L'INDIVIDUEL ET LE COLLECTIF

La contradiction contenue dans le libellé de cette question est interne. La recherche individuelle est opposée à la construction d'une fraternité universelle, ce qui est traduit par le premier terme : l'effort collectif opposé à la seule personne du franc-maçon.

En effet, le Chev. : R+C est mis en difficulté pour concilier sa propre recherche avec la construction du Temple, car l'exemple donné par Hiram montre l'incapacité du Maître à mener à bien son travail. Le rituel d'ouverture des Trav. : au 18^e degré précise que : *« l'étoile flamboyante ayant disparu, les outils de la Maçonnerie furent dispersés et la parole fut perdue... »*. Pourquoi ce chaos dont les effets furent dévastateurs, à tel point que la chaîne d'union fut rompue ? Et le rituel d'initiation poursuivra : *« le soleil s'obscurcit, ... nous sommes privés des moyens de nous reconnaître. »*

À toutes les époques, des civilisations disparaissent, et au 13^e degré déjà, les Chev. : de Royal Arche pensaient retrouver des vérités oubliées, car leur temple était le symbole de l'universel. La nécessité d'une concorde universelle suppose que tous les hommes sont concernés et qu'ils doivent coopérer. Cette affirmation est également contradictoire, car comment chacun défendra-t-il ses propres convictions, tout en prenant en compte celles des autres, en vue d'une construction universelle ?

La recherche individuelle relève d'une contradiction patente car elle appartient à la théorie et la construction à la pratique ; elle est fragmentaire en regard de la totalité que représente la fraternité ; enfin, elle crée de la particularité.

La réflexion individuelle constructive n'est pas propre à la maçonnerie, puisque Socrate expliquait qu'il fallait se connaître soi-même ; il en de même du maçon qui utilise le soufre alchimique sous forme de VITRIOL pour connaître sa place dans la société et approcher du contrôle de soi.

Descartes, avec son *cogito*, introduisit une nouvelle méthode en se soumettant à la critique de ses pairs. L'objet des Travaux maçonniques est l'éducation mutuelle, où chacun reçoit et donne à tour de rôle, chacun rassemble et répand les vérités qu'il a pu découvrir. Arrivé au 18^e degré, le franc-maçon est déconcerté, car le déroulement du rituel n'aboutit à rien de durable puisque les deux temples sont détruits. La méthode maçonnique ne serait qu'un simulacre d'éducation mutuelle. L'échange et la coopération ne sont plus possibles et cette situation annoncée est comparable à celle de la tour de Babel.

La parole qui unissait autrefois tous les humains sur la terre, a été transformée en de nombreux mots qui ont engendré la confusion. Les signes et les mots ont été confondus, mélangés. Le maçon ne comprend plus rien au symbolisme. Lorsque les humains perdent le moyen de se parler, toute recherche qu'elle soit individuelle ou collective est inutile.

Nous sommes amenés à nous situer à l'horizon des ruptures, afin de mieux connaître l'autre, celui qui apparaît du XXI^e siècle et qui se situe bien au-delà des Lumières du XVIII^e siècle. Cet autre homme n'adhère peut-être pas à nos principes, son objectif est la *non universalité*. L'étude de la *non universalité* va à l'encontre du consensus, de l'uniformité et mériterait de la part du Chev.: R+C, un approfondissement de nos limites et un éclaircissement des zones d'ombre.

Les deux moyens proposés (recherche individuelle et construction collective) possèdent en eux-mêmes des antinomies qui les rendent inconciliables.

Ainsi, pour le Chev.: R+C, il existe des mots clés : progrès, bonheur, universalisme, et des mots usuels plus récents : décroissance, équité... certains termes menacent les acquis sociaux et sous-tendent une régression, une moindre profitabilité.

La recherche individuelle exige la liberté absolue de conscience qui protège tout individu dans ses décisions et ses opinions. L'article I de notre Constitution affirme que l'un de nos principes est la liberté absolue de conscience. Cet absolu conduirait à l'égalité et tendrait à fondre différentes cultures, ce qui éliminerait les ressources de chacune et ferait perdre les qualités qui font leurs richesses. En cela, il y a également différence entre l'individuel et le collectif.

E. IL Y A COMPLÉMENTARITÉ ENTRE INDIVIDUEL ET UNIVERSEL, ET LA CONTRADICTION N'EST QU'APPARENTE

Une véritable révolution s'opère dans le parcours initiatique et il est précisé : « *le grade que nous allons vous conférer n'a pas pour objectif la seule personne du franc-maçon, mais l'effort collectif de tout les FF.:...* ». La perception de cette phrase du rituel, thème de la question, met en œuvre non seulement la totalité du Chapitre mais l'Humanité, travaillant ensemble et progressant vers un concept universel qui est appelé amour et qui selon la coutume prend différentes formes. Cette annonce du Très Sage informe que le F.: va entrer dans un autre monde, qu'il a traversé le miroir du premier degré pour contribuer à la construction d'un temple virtuel tourné vers les autres. Le nouveau Chev.: change de statut et d'intraverti tourné vers sa construction intérieure, devient un extraverti généreux.

Le rapport entre la recherche et la construction s'établit alors entre les FF.: du Chapitre et le monde profane. Cela oblige le Chev.: R+C à agrandir son univers symbolique, à apprendre à percevoir de nouveaux signes, et à chercher une loi nouvelle qui abordera des cultures totalement étrangères à la sienne. Il s'agit alors de fraterniser avec l'universel.

Cette humanité fraternelle correspond à la formule : « *mes FF.: me reconnaissent comme tel* », ce qui complète l'article II de la Constitution du GODF : « *La franc-maçonnerie a pour devoir d'étendre à toute l'humanité les liens fraternels qui unissent les francs-maçons sur toute la surface du globe* ».

Il faut interpréter cet article II de notre Constitution, car cela ne signifie pas que tous les êtres humains doivent devenir francs-maçons, mais que la fraternité maçonnique entre dans un univers, où elle rencontrera d'autres fraternités. C'est l'expression *fraternité universelle* qui pose problème, car il existe de nombreuses fraternités : fraternités maçonniques, religieuses, des armes, de secours, de clans, de mafias, de tribus, d'écoles, de métiers, de politique... Ce sont de véritables constructions et aucune n'a véritablement l'aptitude à étendre à tous les hommes sa propre conception. Au contact du monde profane, le Chev R+C retrouve ce qu'il n'aurait jamais dû perdre : l'art de saisir les signes et de les interpréter. Au cours de cette nouvelle quête, le Chev.: R+C va à la rencontre du Phénix qui lui apprendra que tout comme les hommes, les civilisations meurent également. Le 18^e degré insiste sur l'amour de ses semblables, car c'est cela qui a été perdu. Quatre philosophes sont souvent cités dans les rapports pour préciser ce que serait cette fraternité universelle :

- Paul Ricœur : « *soi-même comme un autre* », c'est-à-dire se mettre à la place d'autrui, comme l'image dans le miroir que tend l'autre.
- Emmanuel Levinas, pour lequel la différence entre moi et l'autre est la responsabilité qui commande tout.
- Emmanuel Kant : l'amour entre les hommes est possible, c'est celui que l'on pratique avec ses devoirs ; l'amour n'est pas un commandement, c'est un idéal ; c'est celui qui nous guide et nous éclaire.
- André Comte-Sponville : « *agis comme si tu aimais* ».

Les francs-maçons, particulièrement au 18^e degré, apprécieront pleinement ces citations.

Reprenons la loi ancienne, celle de la fraternité maçonnique, définie à l'article III de notre Constitution : « *le franc-maçon a pour devoir, en toutes circonstances, d'aider, d'éclairer de protéger son frère même au péril de sa vie et de le défendre contre l'injustice* ». Le Chev.: R+C accomplit son devoir en l'étendant à tous les humains sur toute la surface de la terre. Au 18^e degré, la fraternité n'est pas remise en cause, mais

pour conserver la notion de centre de l'union, il faut faire appel à un autre concept, qui est cette loi nouvelle de l'Amour et son cortège de substitutions [Éros qui est désir et rêve de fusion, Philia qui est amitié et joie, Agapè qui est l'amour de son prochain, et d'autres termes également, tels Altruisme et Caritas]. Certains requalifient cet amour qui devient le Respect de tous les hommes dans leurs cultures et leurs différences. C'est clairement l'amour du prochain qui correspond au sentiment d'amour du 18^e degré.

La fraternité n'est qu'un substitut parmi beaucoup d'autres, qui font partie de l'amour. Par opposition, l'ego reste la source la plus importante de ruptures entre les hommes. La relation entre les francs-maçons et le monde est essentielle, car plus les francs-maçons auront de lien avec les hommes, plus ils progresseront ensemble vers l'universel, et l'amour. C'est la mission du Chev. : R+C. Cette notion historique nous projette vers le Centre de l'Union, que nous ne devons pas assimiler au centre de notre monde, comme l'avait fait l'Église catholique qui se voulait universelle, puisque catholicos signifie universel.

F. CONCLUSION

Le Temple sera détruit sous les coups de l'ennemi extérieur, mais aussi par l'effet de l'ennemi du dedans, lorsque seront apparus dérèglements, abus et iniquités. Au cours de sa progression, l'homme peut faire des erreurs conduisant au chaos. Au nom du bien, les pires crimes peuvent être commis. On peut devenir totalitaire par la volonté inconsciente ou délibérée d'apporter le bonheur à l'humanité tout entière. Si la parole n'a été retrouvée que symboliquement sous une forme substituée, sa recherche, comme celle de la vérité, demeure la tâche du Chev. : R+C, car c'est l'amour du prochain qui est le but principal de ce grade.

T. : Ill. : F. : JEAN-PIERRE MARTIN

GRAND CHAPITRE AUTOMNE 2010 DISCOURS DE CLÔTURE DU GRAND ORATEUR

Papageno avait beaucoup voyagé. Le but de sa quête était de cesser d'être comme l'ombre chinoise du chevalier Tamino. Mais lorsque le Grand Commandeur Zarastro l'avait envoyé au Pays de Nulle Part, le Lieu d'aucun lieu (en grec Utopia), chercher la Parole perdue, beaucoup de ses confrères à plumes multicolores avaient ri sous cape, en toute fraternité bien sûr. Dans ses pérégrinations, l'oiseleur avait rencontré toutes sortes d'oiseaux, volatiles et volailles ; des oiseaux de bon augure ou de malheur, des coquecigrues chères à Rabelais, des phénix toujours différents et pourtant les mêmes, nés de l'œuf rouge d'Arabie, des rocks bleus et noirs décrits par Marco Polo, des aigles bicéphales psychorigides, sans doute à cause de leurs deux cous, des canaris qui voulaient se faire aussi gros que le bœuf du mardi-gras, des petits oiseaux qui voulaient sortir, des papageais kadosch noctambules, noctiluques et nyctalopes, des farlouses des prés, des uccellacci e uccellini, imaginés par Pier Paolo Pasolini, des « coquards cocardés de coquilles, coquardeaux, coquebins, coquelets, cocodrilles » à qui l'homme vert aurait pu dire :

« ...*Au lieu d'être coquets de vos cocoricos, vous rêviez d'être, ô Coqs, de drôles de cocos !* »¹

Mais là, dans la Sylva Silentia, la Forêt sans parole, où les torrents courent sans bruit, Papageno avait déniché, si j'ose dire, trois frères oiseaux rares : l'un était rouge et muet, l'autre noir et sourd, le troisième blanc et aveugle.

Le premier oiseau rouge était muet : pourtant il ne s'était jamais posé la question de savoir ce que parler veut dire.

Il ne pouvait produire du langage, c'est-à-dire des sons et des paroles (to speak, sprechen) mais il pouvait dire (to say, sagen), bref si sa parole comme voix (voce, vox, voice) était perdue, il pouvait néanmoins exprimer et s'exprimer.

1. Edmond Rostand, *Chantecler* (1910), III, 4.

L'aphasie, l'aphonie, l'atonie, le silence sont presque toujours pensés négativement, mais cette absence est fréquemment considérée comme supérieure en sagesse. C'est la vertu de la parole muette, de l'absence de bruit intérieur, du silence assourdissant. Dans de nombreuses cultures, cette conception positive du silence entraîne les plus grandes réserves envers l'acte de parler. L'écrivain algérien francophone Mohammed Did (1920-2003) cite dans la nouvelle *Simorgh*² le proverbe arabe : « *Si ton chant n'est pas plus beau que le silence, alors tais-toi* ».

Papageno demeura muet. On ne sut jamais si c'était d'étonnement, d'admiration ou de stupeur. Pourtant, on n'est pas forcément silencieux parce qu'on reste lèvres cousues. Sortant de certaines bouches avariées, la vérité elle-même a une haleine pestilentielle. À celui à qui on a coupé la langue, lui a-t-on pour autant imposé le mutisme ? L'homme silencieux est celui, qui ayant la possibilité de parler, ne dit jamais un mot de trop. Le philosophe et poète catalan Ramon Llull (c. 1232-1316) ne dit-il pas dans le *Livre des mille proverbes* : « *Comme ton ignorance est plus vaste que ton savoir, ne parle pas beaucoup !* »

La parole perdue n'est pas la parole éperdue. Au demeurant, elle n'est jamais perdue pour tout le monde. Rien n'est plus stérile que la lettre morte sur l'esprit du verbe. Rien n'est plus dangereux que la parole pédante et démagogue. Seule compte la Parole vive, la Parole de vie, les pulsions de la vie :

« *Or, du fond de la nuit, nous témoignons encore
De la splendeur du jour et de tous ses présents.
Si nous ne dormons pas c'est pour guetter l'aurore
Qui prouvera qu'enfin nous vivons au présent.* »³

Au demeurant, dans de nombreuses mythologies, la parole, loin d'être le simple mode de parler, de papoter, de soliloquer, de brailler, de marmonner, d'invectiver, de radoter, est assimilée au souffle (*Spiritus*), au Verbe, au Logos. Ordo ab Chao. La Parole perdue entre le silence du saint des saints et les bruits du forum. La Parole perdue entre Au commencement et il était une fois. Mais le Ciel, aujourd'hui, était désespérément muet.

Lorsque l'affaire devenait trop ardue intellectuellement, Papageno n'insistait pas. Il demanda simplement :

— As-tu la Parole perdue ?

Mais l'oiseau rouge et muet ne répondit pas.

2. Paris, A. Michel, 2003.

3. Robert Desnos, *Demain*, 1942, in *État de veille*, Paris, R. Godet, 1943.

Le deuxième oiseau noir était sourd : pourtant il ne s'était jamais posé la question de savoir ce qu'entendre veut dire. Il pensait simplement que le monde était silencieux puisqu'il n'en percevait aucun son. Le silence des espaces infinis ne l'effrayait pas puisqu'il croyait que l'absence de bruits, de chuchotements, de clameurs, de tumultes était la seule réalité. Au demeurant, tous ces mots n'avaient aucun sens pour lui. Ils ne faisaient pas partie de son langage. Il ne pouvait entendre ni les silences honteux devant les trains de la mort, ni les cris des désespérés du Goulag, ni les gémissements des victimes, ni les crépitements des fusils, ni les promesses de vie non tenues, ni les ventres vides qui crient famine, ni les rots des indifférents hypercholestéroliques au sortir des restaurants. La parole n'est pas seulement une manifestation sonore signifiante comme diraient les apprentis linguistes, mais un instrument et un pouvoir, et souvent un instrument du pouvoir. Elle représente pour chaque individu la possibilité d'expression même fruste. La liberté ne saurait être complète si dans la société globale, pour le faible, le pauvre, le vieillard délaissé, l'enfant meurtri, la femme humiliée, l'handicapé, le migrant, le clandestin expulsé, bref tous les autres, le droit à la parole n'est pas assuré. Dans *Le Libertinage*, Louis Aragon ne dit-il pas : « *La parole n'a pas été donnée à l'homme : il l'a prise.* »

Alors se demandait l'oiseleur voyageur : La Parole perdue est-elle condamnée ? Incurable ? Ou bien est-elle simplement abîmée ? Endommagée ? Corrompue ? Perdue comme une folle jeunesse ?

Le monde de l'oiseau noir et sourd était désespérément béat.

Lorsque l'affaire devenait trop pénible pour sa morale, Papageno n'insistait pas. Il demanda simplement :

— As-tu la Parole perdue ?

Mais l'oiseau noir et sourd n'entendit point.

Le troisième oiseau blanc était aveugle : pourtant il ne s'était jamais posé la question de savoir ce que voir veut dire. Quand il fait si noir, on ne voit pas la nuit. D'ailleurs, avec les renards et les petits princes, il savait qu'on ne voit bien qu'avec le cœur. Comme Tobie ou Tirésias, il avait payé de ses yeux son art de double vue, ou plutôt son don d'une autre vue. Accroché sur la branche d'un robinier, ou faux acacia centenaire, il se tenait au point de passage du bas et du haut, de l'infiniment petit et de l'infiniment grand, du visible et de l'invisible, des ténèbres et de la lumière. D'un seul regard mort, il embrassait le présent de ses contemporains, leurs faiblesses, leurs rêves et leurs espérances, ce qui est oublié dans le lointain passé, ce qui se prépare en secret pour l'avenir qui peine à naître, mais qui adviendra inéluctablement. De surcroît, il parlait, ou du moins il pouvait le faire. Papageno croyait enfin avoir trouvé l'oiseau rare.

— As-tu la Parole perdue ?, s'enquit-il.
 — Tu veux dire le discours de celui qui sait, répondit l'oiseau.
 — La parole vivante et pensante, la parole féconde, la parole poétique comme la nomme le poète de la négritude !
 — Celle-là, je ne sais.
 — Je te parlerai simplement de mes paroles. Car il ne faut jamais payer avec des mots, ni se payer de mots
 — Sais-tu qu'est-ce qui rend belle la Parole ? Et laide ?
 Le poète malien Massa Makan Diabaté prétend que « *c'est la façon de [la] dire* »⁴
 En la forme accoutumée, Parce qu'il est temps.
 Mais Papageno n'avait cure de ce discours.
 Parola. Parola, se disait-il in petto et en italien.
 L'homme au glockenspiel, qui avait fini par avoir des lettres, se souvint que la paraula latine, la parole, avait aussi donné la palabre et la parabole.
 — As-tu la Parole perdue ? reprit-il.
 Est-elle historique ? D'honneur ? En l'air ? Gauche ?
 Lorsque la musique de Mozart se tait, beaucoup oublient que le silence qui suit est encore du Mozart. Lorsque le sage parle de la Parole perdue, l'imbécile n'écoute que les sons des paroles. D'aucuns croient que la chose dite est une chose faite. Le maçon ne se juge qu'au pied du mur, pas à la logorrhée des mauvais ouvriers sur le pseudo-art de bâtir. Le ministère de la parole a souvent l'efficacité de l'inspection des travaux finis, c'est-à-dire du vent.
 La Parole n'est pas le Paradis perdu. Ce ne sont pas les regrets qui bâtiront le monde. La Parole perdue ne chante ni les lendemains, ni les grands soirs qui trop souvent finirent sur des matins blêmes ou rouges de sang. La Parole perdue est ici et maintenant. Parler pour exister. Parler pour se construire. Parler pour être. Être pour parler parce qu'il est l'heure et selon la forme requise. Tant que le cherchant n'est pas passé de l'avoir à l'être, la Parole sera perdue. Se constituer, croître et demeurer, tel est le triptyque de la Parole perdue, comme un poème au clair de la vie :

*Je deviens horizon quand je dis « horizon ».
 Je deviens l'aigle en feu dès que je dis « colombe ».
 Vocabulaire, en toi je trouve ma raison.
 Je suis le mot sacré : mon berceau et ma tombe. »*⁵

4. *Le boucher de Kouta*, 2003.

5. Alain Bosquet, *Un jour après la vie*, Paris, Gallimard, 1984.

Il se fit un silence d'éternité, long surtout vers la fin pour parodier Woody Allen.
Puis on entendit comme un chuchotement.

— Il y a trois paroles, lui dirent en chœur les trois oiseaux rouge, noir et blanc
redevenus multicolores, voyants, entendants et loquaces.

— Il y a trois paroles.

— L'une est sourde, l'autre est aveugle, la troisième est muette. Il y a trois paroles,
redirent les oiseaux.

— Trois

— Ta parole,

— Ta parole, dit-il le premier en tendant son aile gauche vers lui.

— Ma parole,

— Ma parole, continua le second en portant son aile droite sur son cœur.

— La Parole,

— La Parole, dit le troisième en ouvrant ses ailes vers l'Azur.

YVES HIVERT-MESSECA, 33^e



GRAND CONSEIL D'AUTOMNE
SALONS DE L'AVEYRON • 2010

AIGLE BICÉPHALE

COLONNE D'HARMONIE

PRÉLUDE À LA CÉRÉMONIE ET MUSIQUE D'ATTENTE :

- Luigi Boccherini (1743-1805) : *Concerto à grand orchestre pour guitare et divers instruments*

ENTRÉE DU T.:P.:S.:G.:C.: ET DU S.:C.: :

- Roland de Lassus (1532-1594) : *Beatus Vir*

OUVERTURE DES TRAVAUX (DÉAMBULATION DES GG.:JJ.): :

- Maurice Ravel (1875-1934) : *Ma Mère l'Oye* (Petit Poucet)

MUSIQUE D'ATTENTE :

- Johannes Brahms (1833-1897) : *Sérénade n° 2* (Rondo)

ENTRÉES DIVERSES (S'IL Y A LIEU) :

- Ludwig van Beethoven (1770-1827) :
La Consécration de la Maison (Ouverture)

APRÈS L'ALLOCUTION DU T.:P.:S.:G.:C.: :

- Antonin Dvořák (1841-1904) : *Concerto pour violon et orchestre* (Finale)

APRÈS LE RAPPORT SUR LA QUESTION D'AUTOMNE

- Emmanuel Chabrier (1841-1894) : *Scherzo-Valse de la « Suite pastorale »*

APRÈS LES CONCLUSIONS DU GRAND ORATEUR :

- George Gershwin (1898-1937) : *Concerto en fa majeur pour piano et orchestre* (Allegro agitato)

SORTIE DES INVITÉS :

- Ludwig van Beethoven : *Quintette pour hautbois, trois cors et basson* (Adagio)

SORTIE DU T.:F.:P.:G.:M.: DU S.:C.:, PUIS, SORTIE GÉNÉRALE :

- Claude Debussy (1862-1918) : *Fanfare du « Roi Lear »*

Pour tout renseignement concernant l'œuvre, le compositeur ou les références d'enregistrement, s'adresser au F.: Jean-Claude JACQUET 33°,
Bibliothèque André Doré, 16, rue Cadet, 75009 Paris ou à : jcja@orange.fr

DISCOURS DU T.:P.:S.:G.:C.:
POUR L'OUVERTURE DE LA TENUE
DU GRAND CONSEIL D'AUTOMNE 2010

Le 30 juillet 1903, au Lycée d'Albi où il avait été élève puis enseignant, Jean Jaurès, prononçait un discours à la jeunesse qui allait faire date. Il disait notamment :

« ... lorsque l'on revient à de longs intervalles, on mesure soudain ce que l'insensible fuite des jours a ôté de nous pour le donner au passé [...] mais qu'importe que le temps nous retire notre force peu à peu, s'il l'utilise obscurément pour des œuvres vastes en qui survit quelque chose de nous [...] il faut faire un large crédit à la nature humaine [...]. Cette confiance n'est ni sottise, ni aveugle, ni frivole. Elle n'ignore pas les vices, les crimes, les erreurs, les préjugés, les égoïsmes de tout ordre, égoïsme des individus, égoïsme des castes, égoïsme des partis, égoïsme des classes, qui appesantissent la marche de l'homme, et absorbent souvent le cours du fleuve en un tourbillon trouble et sanglant. Elle sait que les forces bonnes, les forces de sagesse, de lumière, de justice, ne peuvent se passer du secours du temps, et que la nuit de la servitude et de l'ignorance n'est pas dissipée par une illumination soudaine, mais atténuée seulement par une lente série d'aurores incertaines. Oui, les hommes qui ont confiance en l'homme savent cela. Ils sont résignés d'avance à ne voir qu'une réalisation incomplète de leur vaste idéal... ».

Près de cent dix ans plus tard, nous ne pouvons, nous maçons, que souscrire à ces paroles qui gardent toute leur actualité. Nous pourrions rajouter : hélas ! car les tares et les carences de notre société sont toujours aussi présentes et visibles qu'en ce début d'un XX^e siècle qui a vu s'envoler bien des espoirs. À ceux qui répètent inlassablement que les temps ont changé, nous pouvons leur opposer la réalité historique d'un passé trop souvent magnifié face à un présent trop souvent réprouvé. Les contemporains d'une époque n'ont-ils pas la nostalgie d'un autre âge figé dans une immobilité rassurante et dont l'horizon est connu, alors qu'ils subissent un présent dont l'avenir est incertain ? Edgar Morin ne leur donne-t-il pas raison lorsqu'il affirme : *« Le vaisseau-terre navigue à travers nuit et brouillard dans une aventure inconnue »* ?

Comment interpréter le monde? Comment retrouver cette aptitude à contextualiser et à globaliser qui manque tant aujourd'hui? Comment mesurer les changements voire les métamorphoses qu'a subis notre planète depuis les dernières décennies?

Trente ans c'est une durée minime. Nous sommes en 1980: l'Inde, le Brésil et la Chine sont encore considérés comme des pays sous-développés, on dit pudiquement en voie de développement; l'écologie est marginale et le Club de Rome qui prône la croissance zéro ne rencontre que peu d'échos; le mur de Berlin est toujours debout et le monde est idéologiquement partagé en deux, on ne parle pas d'Internet, ni de Web, ni de téléphone mobile, les Twin Towers se dressent dans le ciel de New York et Al Qaida ne représente aucune menace. Les grandes religions et les grandes idéologies attirent encore des adeptes, la mythologie révolutionnaire est encore crédible, l'hymne à la nation continue de retentir, la foi dans l'émancipation de l'homme, par les idées, est encore vive. Roger Leray est Grand Maître du Grand Orient de France, Ernest-Ferdinand Chabanne est Grand Commandeur de notre Juridiction.

Il a suffi de trente ans pour modifier le paysage mondial, pour brouiller les repères, pour faire émerger, pour modifier ou pour détruire des groupes, des idées, des tendances, des valeurs. Valéry parlait déjà de la « *baisse de la valeur esprit* » remplacée aujourd'hui par la montée de la valeur de l'argent, du sport, du divertissement, du tourisme, du luxe, car la valeur est une fille de petite vertu d'une frivolité sans pareil.

Aujourd'hui, comme le dit l'anthropologue Georges Balandier, le temps des structures cède la place au temps des événements donnant au présent cet aspect saccadé et chaotique et Régis Debray de renchérir en affirmant que l'événementialisation du temps est une déhistoricisation du temps. Tout ceci aboutit à une tyrannie de l'actualité au moment où les institutions s'affaiblissent, or que sont les institutions sinon, comme le dit Paul Ricœur:

« C'est par des mœurs communes et non par des règles contraignantes que l'idée d'institution se caractérise fondamentalement... c'est la primauté éthique du vivre ensemble sur les contraintes liées aux systèmes juridiques et à l'organisation politique... Plus fondamentale que la relation de domination est celle de pouvoir en commun ». Nous vivons dans l'éphémère, l'instantané, le temporaire en ces temps où s'effondrent ces échafaudages dogmatiques que sont la Religion, l'Etat, les notions de Révolution ou de Progrès.

Face à ces bouleversements, que valent nos analyses, nos principes, les injonctions contenues dans nos rituels? Que signifient nos exhortations: « *COMBATTONS L'OPPRESSION, COMBATTONS L'INJUSTICE, CHERCHONS LA LUMIÈRE DE LA VÉRITÉ* »?

Que représentent aujourd'hui les trois couronnes, royale, pontificale et de laurier, désignant le pouvoir politique, religieux et militaire? La question oblige à repenser les notions d'asservissement, de légitimité, de véracité à moins d'être frappés d'une obsolescence préjudiciable à notre démarche réflexive. Devons-nous recourir à un *aggiornamento*, à un genre de concile Aveyron II? Oui, car si on ne relie pas le symbole à la réalité et à l'environnement, on encourt un risque de religiosité qui se caractérise par une pensée du vide, par un remplissage de l'absence.

Néanmoins, le discernement nous interdit l'aventurisme de la pensée. L'empereur stoïcien Marc-Aurèle nous indique le chemin: « *Que la force me soit donnée de supporter ce qui ne peut être changé, que le courage me soit donné de changer ce qui peut l'être, que la sagesse me soit donnée de distinguer l'un de l'autre* ». C'est toujours avec circonspection qu'il faut avancer dans l'intelligence et la compréhension des choses.

Mais les temps nous imposent ce retour sur nous-mêmes en relation étroite avec une réalité qui nous échappe trop souvent ce qui nous permet d'échapper à une schizophrénie qui désigne individuellement une rupture du sujet avec le monde environnant et au-delà, pour le groupe, le respect d'une idéologie dérèstique c'est-à-dire à l'écart de la réalité qui peut entraîner fantasmes et illusions à l'intérieur d'un confort intellectuel factice. Comment combattre l'oppression aujourd'hui? D'abord en définissant ses origines, en découvrant ses méthodes, en évaluant ses effets.

Pour ses origines, ne peut-on revenir à La Boétie, connu pour son amitié avec Montaigne, et sans doute moins pour son écrit de jeunesse, le *Discours de la servitude volontaire* écrit en 1574. Moins cynique qu'un Machiavel, il dénonce la toute puissance d'un maître mais celui-ci, écrit-il, « *n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps et n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du grand et infini nombre de nos villes, sinon l'avantage que vous lui faites pour vous détruire. D'où a-t-il pris tant d'yeux dont il vous épie, si vous ne les lui donnez? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous?* » et ne sera pas en reste lorsqu'il écrira que « *l'homme est né libre et partout il est dans les fers.* » Kant ne dit pas autre chose. Pour lui, le temps de gestation de la femme d'une durée de neuf mois, n'est pas suffisante pour faire un être viable indépendant de son environnement. Il aura donc besoin de sa famille, de ses maîtres, bref d'une formation qui sera conformation et dont il devra se défaire sinon il sera condamné à une reproduction de pensées, d'actions, de gestes, contraire à une autonomie souhaitable pour lui et pour tous. La liberté est à ce prix. Elle est libération. L'oppression a longtemps été assimilée au totalitarisme sur le plan collectif et de fait, pendant tout le XX^e siècle, il a été, sous sa forme nazie ou communiste, un

élément important de la vie internationale. Mais comment le définir? Et qui mieux qu'Hannah Arendt peut le faire. Pour elle, le pouvoir du totalitarisme est caractérisé par l'absence de tout principe d'autorité et de hiérarchie clairement identifiable, par la destruction de toute médiation, compétence et sens des responsabilités. Il entraîne une confusion entre autorité, pouvoir et domination et l'absence reconnue de la hiérarchie ne peut que générer de multiples remaniements: destitutions et promotions se multiplient sans que l'on en perçoive la rationalité. De plus, dans un Etat totalitaire, plus les organes du gouvernement sont visibles, moins le pouvoir dont ils sont investis est grand. Le caractère informe du pouvoir permet ainsi l'absolue domination du chef.

Le caractère général de ce totalitarisme c'est le refus de la pluralité et la recherche d'unité. On dénie l'altérité, la division, le conflit. Ainsi Hannah Arendt écrit: « *Un tel pouvoir ne peut être assuré que si tous les hommes, littéralement, sans exception aucune, sont dominés de façon sûre dans tous les aspects de leur vie* » et plus encore: « *Le totalitarisme ne tend pas vers un règne despotique sur les hommes, mais vers un système dans lequel les hommes sont de trop* »; d'ailleurs le système transforme les classes en masses dans lesquelles les hommes sont indifférenciés. Les secteurs spécifiques d'activités, que ce soit politique, juridique, culturel, qui ont leur finalité propre, sont niés. Le pouvoir totalitaire mêle la fiction et la réalité. Le discours totalitaire, et c'est pourquoi il dure des heures et est prononcé devant des foules énormes, représente la seule réalité. Il y a entière confusion entre l'irréel et le factuel. Et c'est le XX^e siècle achevé qui a donné la plus parfaite image de ce type de régime. En même temps, il a donné un visage, ou plutôt des visages, à ce système: Hitler, Mussolini, Staline, Mao, entre autres, ont incarné cette déshumanisation mais, de ce fait, a occulté ce que pouvaient être les formes nouvelles du totalitarisme, dans lesquelles on peut retrouver les ingrédients de ce régime.

Michel Foucault définit très bien la notion de pouvoir qui ne procède pas seulement par répression directe et n'est pas seulement lié à l'idéologie mais qui peut tout envahir, le social comme la culture, le corps comme le mental. Il impose des normes et un modèle. Le discours idéologique affirme une transcendance des idées avec des mots-clés comme Humanisme ou Progrès, mais ces idées doivent sans cesse fournir des preuves de leur bien-fondé, il y a un processus continu de légitimation des principes avancés. Mais s'il n'y a pas d'idéologie ou bien si on baigne dans une « *idéologie molle* »? Le discours devient autoréférentiel, sans but ni sens, le message peut être contradictoire, les injonctions peuvent être paradoxales, il peut entretenir la confusion dans les esprits dans un louvoiement constant. On ne parle plus de propagande mais de communication or, comme le dit Régis Debray, « *la communication, excelle en*

abrégéant » et ceci, contrairement à la transmission qui prolonge et il continue en écrivant « *L'évanescence du message compromet une transmission sans disqualifier une communication* ». De plus le discours peut être lénifiant et les méthodes autoritaires. Il peut au contraire maintenir la société dans un état de mobilisation permanente autour de thèmes qui entretiennent une hyperémotivité ou un voyeurisme malsain. L'exhibitionnisme est constant. Et ceci est bien sûr encouragé, relayé et parfois dénoncé, par les medias. La société actuelle ne fonde plus le pouvoir sur la production de biens matériels mais sur la production d'images et d'informations. Or selon la formule célèbre « *le medium c'est le message* » chaque medium réinterprète la réalité du monde selon son propre code qui est à la fois une structure idéologique et une structure technique et ce code modèle les perceptions, les comportements et les relations humaines. Dans ce cas, l'homme n'est-il pas programmé, manipulé ? Information, propagande, publicité, divertissement, sont mis sur le même plan. Écrits voici de nombreuses années, *Le Viol des Foules* de Tchakotine et *La Persuasion Clandestine* de Vance Packard retrouvent une actualité aujourd'hui. Et ceci est d'autant mieux accepté que nous sommes passés de formes de pouvoir autoritaires, hiérarchiques, verticales à des formes négociées, réticulaires, horizontales plus consensuelles et donc plus complexes.

Autre signe de totalitarisme : la volonté de transparence qui traverse notre société et dont nous maçons sommes victimes puisque nous nous trouvons en face de cette exigence de dévoilement de toutes les appartenances privées. Cet impératif n'est pas démocratique comme on le dit souvent, mais empreint de volonté oppressive. Un journaliste canadien parlait récemment de génération « parents », la nôtre, et de génération « transparents », les jeunes s'exhibant volontiers sur Internet sans imaginer les conséquences fâcheuses que cela peut avoir plus tard justifiant l'aphorisme d'Oscar Wilde « *On ne sait pas ce que le passé nous réserve* ». Enfin, pour couronner le tout, le totalitarisme a pour vecteur une économie globalisée, planétaire, régulée par le marché et de nouvelles formes de gouvernance qui rendent caduques l'ancien cadre de nations gérées par des instances élues ou paritaires et qui a fait passer le pouvoir économique du long terme de la prévision techno-industrielle au court terme du marché financier. La démocratie s'est donc vidée de sa substance, n'est plus qu'une enveloppe vide, et par là, le politique perd crédibilité et consistance.

Pouvons-nous combattre cette oppression diffuse, généralisée avec les moyens mis à notre disposition ? Les recommandations de nos rituels sont-elles suffisantes pour nous donner une position de résistance efficace ?

Il en est de même avec la deuxième injonction : « *Combattons l'injustice* ». On se trouve là devant deux formes d'injustice : celle qui est supposée car le sentiment

d'injustice est beaucoup plus fort que celui de justice et cela est encore renforcé chez tous ceux qui ont eu affaire à l'institution judiciaire. Mais il y a aussi la réalité.

Notre frère Léon Bourgeois avait pour principe affirmé de « *faire une société de semblables* » c'est-à-dire une société dont tous les membres disposent de ressources et de droits nécessaires pour s'inscrire à parité dans des systèmes d'échanges, et disposer d'une certaine indépendance sociale. Cette justice sociale, – mais toute justice n'est-elle pas sociale ? – seules les institutions étatiques en sont responsables et non les individus pour lesquels on peut parler d'actes de solidarité. Mais peut-il y avoir partage des tâches entre l'État et les entreprises ? Aujourd'hui, sans doute pas. Les entreprises, en raison de la nature concurrentielle du marché, ne peuvent viser qu'à une maximisation des profits. Et les États de même, qui notamment sur un plan fiscal, se retrouvent sans un contexte de plus en plus compétitif, ne peuvent qu'imparfaitement jouer leur rôle dans cette harmonisation et cette répartition plus égalitaire du bien-être, que doit jouer la justice distributive. Mais à cette justice distributive, il faut ajouter la justice rectificative qui pose pénalement le problème de la violation des règles. Au-delà de ses aspects factuels, dans les sociétés développées, le système judiciaire a une puissance symbolique considérable. Comme le dit René Girard dans son ouvrage *La Violence et le sacré*, la fonction judiciaire doit dissimuler la violence sous un aspect rationnel et impartial. Dans son *Léviathan* écrit en 1651, Thomas Hobbes indique que c'est l'autorité souveraine qui est chargée de garantir le respect de la règle et la violence ne peut être contenue que par une autre violence, légale celle-là.

Reconnaissons ici que justice distributive et justice rectificative sont étroitement liées, l'approfondissement des inégalités, si criant en période de crise, ne peut que déclencher une tension sociale et développer une criminalité répandue dans tous les milieux, sous diverses formes, et fondée sur la violence et sur l'argent.

Troisième injonction : « *Cherchons la Lumière de la vérité* ». Une petite remarque d'abord. Si les penseurs du XVIII^e siècle avaient choisi le pluriel LES Lumières, c'était pour se démarquer d'un singulier qui semblait trop proche de la révélation divine. Passons, le péché est véniel... Revenons sur le concept de vérité si variable au cours des siècles : Platon, dans son *Cratyle* émet que seul l'énoncé déclaratif affirmant quelque chose sur quelque chose, est vrai ou faux. La vérité n'est pas seulement dans les mots, contredit Aristote : elle est dans les choses elles-mêmes. Avec le christianisme, toute vérité a sa source en Dieu, saint Augustin distinguant deux aspects de la vérité : celle qui éclaire et illumine et celle qui vient nous interpeller et nous mettre en question et, de ce fait est une épreuve. Pour Descartes, « *les choses que nous concevons fort clairement et fort distinctement sont*

toutes vraies ». C'est la règle de l'évidence. Plus près de nous, Karl Popper pense qu'on peut parler de vérité dès que l'on peut indiquer les conditions de sa falsifiabilité : la vérité est donc interrogation constante. Mais où est la vérité en cette époque décrite par Jean Baudrillard comme l'ère des simulacres et de l'hyper réalité où n'existent plus que des signes ou des images sans référent. Une époque où les medias sont la voie de consécration de la vérité. Une époque où la science a recours à la technique pour administrer la preuve et entre de ce fait dans la dépendance de la richesse. L'enjeu est désormais, non plus la vérité, mais la performativité. Le savoir est produit pour être vendu et consommé. La Question n'est plus : « est-ce vrai ? » mais « à quoi ça sert ? » ou bien « est-ce vendable ? »

Alors, face à ce monde nouveau, méconnaissable pour beaucoup, incompréhensible pour tous, quelle peut être l'action d'un Chevalier Kadosh dont le programme, si l'on en juge par le rituel, est d'une étendue et d'une portée considérable ? Je cite : « *En ami de la Liberté et de la Vérité, je promets de consacrer mes forces à combattre l'injustice, la superstition et le fanatisme... de combattre l'orgueil et l'ambition... de progresser sur le chemin de la Connaissance...* ». La tâche semble considérable, le résultat inaccessible. Chacun d'entre nous s'apparente à Sisyphe roulant son rocher jusqu'au haut de la montagne avant de le voir retomber au creux de la vallée et de reprendre sans cesse son ouvrage. Certes, il y a de quoi se décourager à la vision du monde chaotique qui nous entoure. Le temps et l'espace sont devenus inhabitables pour beaucoup. Doit-on pour autant renoncer au combat ? Sans doute pas, car que serait le monde sans des hommes et des femmes de bonne volonté, sans des lieux de conscience bien arrimés aux réalités de l'instant en ces temps d'errance matérielle et morale ? Nous devons tenir notre rôle pour les autres et pour nous-mêmes.

Jamais plus qu'aujourd'hui, notre devise « *Fais ce que dois advienne que pourra* » n'aura représenté un tel impératif, un tel devoir moral, une telle responsabilité.

JEAN-ROBERT RAGACHE, 33°

T.:P.:S.:G.:C.:

GRAND CONSEIL D'AUTOMNE 2010 RAPPORT DE SYNTHÈSE

T.P.S.G.C.,
TT.Ill.FF., Dignitaires à l'Est,
et vous tous Illustres et Parfaits FF.CC.KK.SS.,

Dans un 1^{er} temps, j'avais élaboré un rapport qui reprenait la totalité des idées émises dans les contributions de nos Aréopages. Il en est bien entendu ressorti un pavé dont la lecture aurait duré un peu plus d'une heure, ce qui m'est apparu fortement déraisonnable. J'ai donc choisi de shunter certains arguments de façon à présenter une synthèse plus digeste, en gardant le souci de ne pas écarter les idées originales, même si elles se sont trouvées parfois très marginales. J'espère que nos Ateliers retrouveront quand même leur petit.

Je rappelle la question :

« Nous n'avons pas besoin de beaucoup de monde et il y a du monde dont nous n'avons pas besoin ».

Pensez-vous que ce que dit Lacan à propos de l'École Freudienne puisse également s'appliquer à la franc-maçonnerie en général et aux Chevaliers Kadosh en particulier ? »

Sans avoir suscité un enthousiasme échevelé, la question a quand même entraîné des réponses de la part de près de 90% des Aréopages, ce qui dénote un intérêt non négligeable.

Elle n'a pas non plus provoqué de réaction fortement critique, ni de rejet affirmé, mais, par contre, beaucoup d'étonnement, ce qui a conduit les Ateliers à l'aborder avec, pour le moins, de la circonspection, quand il ne s'est pas agi de méfiance, certains allant même jusqu'à se demander si cette question n'aurait pas été justifiée par l'ambiguïté qui présidait aux rapports entre notre Juridiction et l'Obéissance au moment où ladite question a été proposée.

En premier lieu, la référence à Lacan n'a pas été retenue comme constituant le corpus principal de la question, l'essentiel se situant évidemment dans la phrase elle-même.

Quelques, rares, Ateliers ont tenté une (brève) analyse comparative de la méthode maçonnique et de la méthode psychanalytique, tentative débouchant très rapidement sur le constat que, même si elle est d'essence individuelle, la méthode maçonnique nécessite un vécu collectif, ce qui n'est évidemment pas le cas de la méthode psychanalytique qui, elle, suppose un échange entre deux individus. Initiation maçonnique et psychanalyse sont deux réalités différentes qu'il est impossible de concilier : la psychanalyse tente de relier l'homme à lui-même (entrée en soi-même) ; l'initiation maçonnique a pour projet de relier l'homme à l'universel (ouverture aux autres hommes).

Certains autres, désireux de replacer la phrase dans son contexte, ont retrouvé la déclaration originelle de Lacan, qui était à la 1^{re} personne du singulier (*Je n'ai pas besoin de beaucoup de monde et il y a du monde dont je n'ai pas besoin*), remarquant aussitôt que le choix de passer au "nous" donnait à la phrase un aspect nettement moins péremptoire et, en tout cas, beaucoup plus digeste par son aspect collectif. La phrase originelle a été ressentie comme pleine d'amertume et correspondant à un constat d'échec, constat insupportable pour un personnage que beaucoup de nos Ateliers ont trouvé plein de suffisance. Disons simplement que, pour ceux de nos Aréopages qui se sont, brièvement, intéressés à l'auteur de la phrase, Lacan est loin de sortir indemne de sa confrontation avec nos CC. : KK. : SS. : , l'un de nos Aréopages le décrivant comme « *psychanalyste orgueilleux, égocentrique et paranoïaque* », et ce ne sont pas les qualificatifs les plus virulents utilisés par nos FF. : qui, manifestement, ne placent pas Lacan au Panthéon de leurs références. Un Conseil philosophique va même jusqu'à le soupçonner d'être partisan d'eugénisme, d'ailleurs au même titre que Freud, voyant dans cette déclaration rien moins qu'un plaidoyer pour une limitation des individus sur terre, allant jusqu'à l'assimiler à une récente tentative d'utilisation pernicieuse de tests ADN à propos de regroupement familial. J'ai déjà dit que cette question avait suscité de la circonspection, voire même de la méfiance. En voilà un exemple plus que significatif, émanant d'un atelier qui, pourtant, dans la suite de son étude, fait preuve de prudence et de sagesse.

Venons-en donc maintenant à l'étude proprement dite de la question.

Comme pouvait le laisser supposer son caractère, que certains de nos FF. : ont estimé quelque peu provocateur, les approches se sont révélées extrêmement diverses et contiennent des aspects fortement contradictoires, y compris parfois au sein d'une même étude, ce qui a conduit certains rapporteurs à inclure dans leur rapport deux, voire trois, approches différentes, témoignant ainsi que les

divergences d'appréciation au sein de leur Aréopage ne les autorisaient pas à présenter une véritable synthèse. On peut cependant dégager quelques grandes lignes, qui ont pu servir de plan à certains ateliers, et surtout constater la mise en évidence de certains termes utilisés dans de nombreux rapports et qui constituent en fait le corpus essentiel de la réflexion de nos FF.:

Certains Aréopages se sont d'abord intéressés aux mots utilisés dans l'assertion elle-même, c'est-à-dire les termes « nous », « besoin », « monde », « beaucoup ».

Qui est « nous » : la F.:M.: en général? La F.:M.: adogmatique? Le G.:O.:D.:F.:? La Juridiction, d'ailleurs curieusement absente de la question? Les porteurs du 30°?

Quel type de « besoin » : Désir? Envie? Nécessité?

Quel type de « monde » : Des gens? Des profanes? Des francs-maçons?

« Beaucoup » : par rapport à quoi?

Un de nos Aréopages a même articulé toute sa réflexion sur l'analyse de ces différents termes et sur leur résonance par rapport à la question et à notre vécu de C.:K.:S.:. Il m'est apparu impossible de résumer ce travail, intéressant et original, mais par trop marginal.

Cette approche a, malgré tout, été plutôt minoritaire, l'immense majorité des contributions ayant abordé directement la question, avec des aspects divers, mais dont le plan général peut être ramené à quatre parties : « Nous n'avons pas besoin de beaucoup de monde en franc-maçonnerie » ; « Nous n'avons pas besoin de beaucoup de monde en Aréopage » ; « Il y a du monde dont nous n'avons pas besoin en franc-maçonnerie » ; « Il y a du monde dont nous n'avons pas besoin en Aréopage » ; certains Ateliers ont, en outre, souhaité prolonger la question par « De qui aurions-nous besoin ? » (sous entendu : qui ne nous rejoint pas?).

1. NOUS N'AVONS PAS BESOIN DE BEAUCOUP DE MONDE

1.1. EN FRANC-MAÇONNERIE

Les réponses recouvrent pratiquement toute la palette des possibles ; elles vont du rejet, parfois indigné, de la formule, à son acceptation, parfois contrainte, mais parfois sans réserve, administrant la preuve, s'il en était besoin, que nos Aréopages ne constituent pas un bloc uniforme, et qu'ils ne sont pas adeptes de la pensée unique. Le débat s'est, en fait, situé autour de la notion d'élitisme, notion diversement appréciée selon la définition que l'on souhaite lui donner, et selon la perception que l'on a de notre méthode de travail.

La franc-maçonnerie serait elle donc élitiste ? La question traitant de la franc-maçonnerie en général, nos FF. se sont intéressés aux profanes susceptibles de nous rejoindre, sans distinction de sexe, et ils ont essayé de cerner la notion d'élitisme, et de nous situer face à elle.

Le monde profane nous considère comme élitistes, pour ne pas dire sectaires, à cause du caractère initiatique de notre institution (notons que ce caractère initiatique revient en permanence dans la réflexion de nos FF.).

De nombreux ateliers rejettent cette affirmation, considérant que cette recherche des meilleurs profanes possibles n'a aucune volonté discriminatoire, l'objectif étant simplement une recherche sélective d'hommes ou de femmes susceptibles de contribuer à la réalisation d'un monde meilleur, en acceptant de commencer par s'améliorer personnellement. Ils rappellent que le but essentiel de la maçonnerie est de rassembler ce qui est épars, qu'elle a vocation à l'universel, et à étendre à toute l'humanité la fraternité qui unit les maçons entre eux. Dans ces conditions, affirmer que l'on n'a pas besoin de beaucoup de monde revient à dire que le petit nombre que nous sommes, rapporté à la population, ne serait-ce que française, serait la négation même de notre objectif de rassemblement et de recherche du bonheur pour tous. Au contraire, il nous faut accepter le plus grand nombre possible d'hommes et de femmes, à condition qu'ils soient libres et de bonnes mœurs (notion dont l'aspect plutôt flou a été relevé par plusieurs rapports). Les profanes qui viendraient chercher des carnets d'adresses, ou des secrets leur permettant d'accéder à une forme de puissance, s'élimineraient d'eux-mêmes en constatant l'inanité de leur démarche. Ouvrons donc la porte en grand. Tout compte fait, les Obédiences à gros effectifs, comme par exemple la maçonnerie américaine, avec ses nombreuses ramifications, ne sont pas moins efficaces pour le projet maçonnique que les Obédiences européennes adogmatiques.

Par ailleurs, est-ce que nous confiner dans de petits effectifs, en refusant d'être nombreux, ne nous condamne pas, à terme, à une sclérose, et à un ronronnement excluant toute possibilité d'efficacité, ne serait-ce que dans notre action sur nous-mêmes ?

D'autres, tout aussi nombreux, considèrent au contraire avec méfiance la propension à vouloir « faire du chiffre » qui préoccupe certaines Obédiences (qu'ils ne nomment pas). Privilégier la quantité à la qualité ne leur paraît pas être une bonne conception de la démarche maçonnique. Ils rappellent que la procédure d'admission au sein d'une Loge, comporte toute une série de filtres, dont l'existence même, qui n'est remise en cause que par peu de Maçons, suppose que notre institution ne peut pas être assimilée à un hall de gare, que les critères pour pouvoir devenir membre de l'une de nos organisations sont

clairs, et qu'ils ne sont pas remplis par tout le monde. Ils rappellent aussi que, malgré la volonté d'extériorisation manifestée par certains, les structures maçonniques restent des cénacles relativement fermés, destinés au travail exercé par leurs membres sur eux-mêmes, et que leur efficacité dépend de leur capacité à permettre à tous d'effectuer ce travail. Comment assurer cette efficacité s'il y a trop de monde, ce qui condamne la possibilité que chacun puisse exprimer son ressenti, avec la certitude d'être entendu? Il est clair que les Ateliers qui ressentent de cette manière la méthode initiatique ont eu plutôt tendance à approuver l'assertion; pour eux, la franc-maçonnerie n'a pas besoin de beaucoup de monde.

Enfin, certains rapports sont plus nuancés.

Quelques-uns d'entre eux marquent une différence entre institution élitiste (ce que la maçonnerie n'est pas) et institution élitaire (ce qu'elle est, au sens où elle cherche à former les meilleurs); un autre établit un subtil distinguo entre Elite (au singulier) et Elites (au pluriel): Elites (au pluriel) renvoie à une notion de domination d'un groupe d'individus sur les autres, ce qui n'a rien à voir avec la maçonnerie que nous voulons concevoir; au contraire, Elite (au singulier), renvoie à la notion d'Election, pas par un suffrage, aussi démocratique soit-il, mais par l'approbation et la reconnaissance d'une autorité morale, comme, par exemple, le Citoyen Romain idéal, ou l'Honnête Homme du XVII^e siècle.

Un autre rapport refuse la notion d'élitisme, lui préférant celle de sélectivité. Cependant, malgré toutes les précautions prises, cette sélectivité ne nous protège pas contre les accès de « cordonite », parfois aiguë, voire de tentations de dérives, alimentaires ou autres, qui sont quand même moins évitables si notre nombre augmente.

Un autre rapporteur rappelle que l'Initiation est l'acte fondamental: la question ne se pose pas en terme de quantité (peu ou beaucoup); nous avons le devoir d'accueillir ceux qui sont prêts à accepter notre démarche, et ce, quel que soit leur nombre. Ce qui compte, ce n'est pas leur quantité, mais leur intention.

Un autre se demande si l'on doit regretter de laisser de côté quelqu'un qui ferait peut-être un bon maçon et prendre un risque, quitte à évoquer le droit à la rédemption. Il fait cependant remarquer qu'il n'est pourtant pas indispensable d'entrer en maçonnerie pour être une personne de bien.

En bref, les Ateliers sont loin d'être unanimes dans leurs réponses; l'assertion les gêne, voire les irrite, même ceux qui sont prêts à la faire leur.

Là encore, les réponses sont particulièrement diverses, voire divergentes.

Un rapporteur fait remarquer que le terme même d'Aréopage suppose une assemblée restreinte, composée d'individus compétents et de haute valeur morale. Qui donc peut nous autoriser à mettre en doute la compétence (maçonnique?) et la haute valeur morale de FF.: que nous avons choisi d'accepter au grade de Chev.:R.:.-C.: ?

L'assertion de Lacan pourrait être reformulée ainsi: les CC.:KK.:SS.: ont-ils besoin d'être nombreux pour accomplir leur mission? Les rapporteurs s'accordent sur un point: le C.:K.:S.:, cet être « séparé, saint » est, a priori, destiné à agir en solitaire; toute sa formation le destine à utiliser ses armes en fonction de sa seule conscience, sans avoir de compte à rendre à personne d'autre que lui-même. Il est régi par sa devise: « *Fais ce que dois* », le « *advienne que pourra* » qui complète naturellement ce « *fais ce que dois* », n'ayant strictement rien à voir avec le « lavement de mains » de Ponce Pilate. Pour autant, cette solitude dans l'action est-elle contradictoire avec le fait que nombreux soient ceux qui l'exercent?

Le C.:K.:S.: est élu, et même Grand Élu; en quelque sorte, comme le souligne un rapport, c'est un Elu parmi les élus. Sa tâche est de veiller et de réparer les injustices. Est-il judicieux de confier cette mission à de nombreux individus? Qui va les élire? Qui peut être sûr qu'en multipliant leur nombre, on ne va pas risquer d'introduire des loups dans la bergerie?

Comme le précise une contribution, plus nous avançons dans la démarche maçonnique et plus nous sommes en danger. Au 30° degré, nous travaillons la nuit. Attention donc aux intrus, car notre citadelle est prenable. Faire rentrer beaucoup de monde, c'est courir le risque de faire rentrer beaucoup d'intrus.

À l'inverse, est-il souhaitable d'établir une sorte de « Numéris Clausus » visant à restreindre le nombre de membres des Aréopages afin de favoriser l'efficacité de leur activité? Sur quels véritables critères pourrait alors s'effectuer la progression initiatique au-delà du 18° degré?

Et qui serait légitime pour opérer un tri sélectif parmi les impétrants potentiels? Une telle démarche, parfois prônée par certains, ne risquerait elle pas, à terme, de stériliser l'action des Aréopages, voire de les rendre inutiles?

Face à cet aspect de la question, les Ateliers ont plus de questions que de réponses, peut-être parce que la place des Aréopages dans la pyramide initiatique ne les expose pas souvent à se poser la question du nombre, question qui, lorsqu'elle se pose, est naturellement résolue par un essaimage, la plupart du temps, dans l'harmonie et la concorde, ce qui est le moins que l'on puisse attendre de francs-maçons qui ne sont quand même pas des perdreaux de l'année.

2. ILY A DU MONDE DONT NOUS N'AVONS PAS BESOIN

2.1. EN FRANC-MAÇONNERIE

Les Ateliers se sont encore révélés mal à l'aise face au caractère fortement teinté d'exclusion de cette affirmation, ce qui a entraîné un refus, quasi viscéral, de certains d'entre eux. D'autres, au contraire, sont partis de l'idée, assez répandue, que tous les êtres humains ne sont pas nécessairement aptes à recevoir l'initiation. (Entre parenthèses, je préfère ne pas utiliser le terme « initiabile » qui, au même titre que le terme « rituelique » ne figure pas dans la langue française). Un rapporteur souligne que, par exemple dans *La Flûte Enchantée*, Papageno, dont les qualités humaines et le caractère sympathique sont incontestables, reste à la porte du Temple, alors même qu'il sait jouer de la flûte qui donne son nom à l'œuvre. Quels seraient donc ces hommes et ces femmes dont la franc-maçonnerie n'aurait pas besoin ? Autrement dit, quels sont nos critères de sélection ?

Il est d'abord clair que nous ne souhaitons pas trouver sur nos colonnes des hommes ou des femmes qui ne seraient pas « de bonnes mœurs » ; les escrocs, les mafieux en tous genres, les voleurs de tous acabits et autres malfrats ne devraient pas pouvoir se retrouver parmi nous.

Au regard de notre défense de valeurs humanistes, nous ne devrions pas non plus pouvoir retrouver des racistes appelant à la haine et à l'exclusion, des doctrinaires fermés, des fanatiques, des perclus de préjugés, mais avoir seulement des individus « libres ». Vaste programme ! Car qui, même parmi les meilleurs d'entre nous, peut se targuer d'être véritablement libre... Nous nous y efforçons, peu ou prou, mais quel est notre véritable coefficient de confiance dans notre réussite ? Après de nombreuses années d'efforts, nous ne sommes pas nécessairement certains d'être parvenus à cette totale liberté, qui, pourtant, peut seule garantir que notre approche de la vérité n'est pas, hélas, illusoire. Avons-nous vraiment le droit d'exiger d'un profane une perfection dans la liberté que nous ne sommes, pas du tout, sûrs de pouvoir atteindre un jour nous-mêmes.

En fait, nous n'avons pas besoin de ceux qui ne sont pas « libres et de bonnes mœurs » ; mais comme déjà relevé plus haut, cette formule a un caractère particulièrement flou, mais surtout peut être appréciée de façon extrêmement variable suivant les lieux et suivant les époques, ce qui n'en fait pas vraiment un critère universel. Quoi d'autre donc ? Comme le précise un rapport, comment filtrer sans exclure ?

Nous n'avons, bien sûr, pas besoin comme le stipulent un ou deux rapports, (je cite) « *de frénétiques tonitrnants chez qui le bruit de leur gosier est toute la profondeur de pensée et toute l'action* ».

Cependant, comme le souligne un autre rapport, le but de la franc-maçonnerie est, certes, de rassembler ce qui est éparé. Encore faut-il que ce qui est éparé ait envie de se rassembler! Comme le rappelle une expression dont j'ai oublié l'auteur, « *on ne peut pas faire boire un âne qui n'a pas soif* », ce qui n'induit évidemment pas que ceux ou celles qui ne souhaitent pas nous rejoindre soient tous des ânes...! Encore que...!

Est-ce exclure que ne pas prendre quelqu'un qui n'a pas vraiment envie de nous rejoindre? Nous n'avons donc pas besoin de FF.: ou de SS.: qui n'ont pas envie de travailler, ou qui ne souhaitent pas se remettre en question, quelles que soient par ailleurs leurs qualités humaines. Nous n'avons effectivement pas besoin de Papageno.

Et pourtant, combien avons-nous rencontré d'êtres dont l'admission a été « ric rac » et qui, par la suite, se sont avérés être des francs-maçons de grande qualité, à qui nous avons confié de grandes responsabilités? Et combien avons-nous vu de FF.:, pourtant admis chez nous sans aucune réserve, et qui se sont révélés ensuite des hommes tièdes, sans saveur, pratiquement pas motivés, et qui se sont progressivement éloignés de nous? Ou, et c'est sans doute pire, se sont trompés sur le sens de la démarche initiatique, et se sont servis de notre institution pour y exercer leur volonté de Puissance, le problème étant que nous avons décelé beaucoup trop tard leurs véritables intentions. Nous savons bien que nous ne sommes pas infallibles. Il y a, d'évidence, des individus dont la franc-maçonnerie n'a pas besoin. Sommes-nous sûrs que notre méthode de cooptation nous permet de les détecter avant qu'ils rentrent chez nous? (Entre parenthèses, ce terme de cooptation est celui que de très nombreux Ateliers préfèrent à celui de recrutement. La franc-maçonnerie, à tous ses niveaux, ne recrute pas, elle coopte). Cette interrogation concernant la pertinence de nos outils de cooptation est sous-jacente, et parfois même explicite, dans le contenu d'assez nombreux rapports.

Un autre rapport se demande si cette phrase ne serait pas une sourde menace envisageant une épuration prochaine, afin d'obtenir une unicité idéologique. Je précise que cette réflexion est complètement marginale, mais elle est significative du malaise ressenti par plusieurs de nos Aréopages, pas seulement face à la question. Les incertitudes liées à l'environnement, global ou obédientiel, transpirent assez fréquemment dans les contributions des Ateliers.

2.2. EN ARÉOPAGE

Là encore, et sans véritable surprise, l'unanimité n'est pas au rendez-vous. Pourtant, dans leur grande majorité, les Ateliers rappellent que, du moins en

théorie, le 30^e grade ne se sollicite pas. Le F.: qui y accède est proposé, et il est donc choisi. A ce titre, il est Elu, et même Grand Elu. Sauf que, quels sont les critères de cette élection? Et là, la belle unanimité s'effondre...!

Une contribution demande si l'on peut utiliser les mêmes critères pour permettre à un profane d'accéder à l'Initiation ou pour permettre à un Chev.: R.:.-C.: d'accéder à un Aréopage. La question reste ouverte: dans le premier cas, il y a coupure, discontinuité et différence de nature; dans le deuxième, il y a continuité, prolongement et différence de degré; les critères doivent être distincts, sans pourtant être différents. Quels sont-ils exactement? C'est une toute autre histoire. Les CC.:KK.:SS.: sont des veilleurs et des gardiens. Ils doivent donc exclure ceux dont les intentions ne seraient pas pures. Sauf que, si leurs intentions ne sont pas pures, comment peut-on les retrouver porteurs du 18^e degré? Comment se fait-il que personne n'ait détecté avant la nature véritable de leur inscription sur nos listes de membres? S'il est possible, facilement, de se tromper à propos d'un profane que, dans de nombreux cas, peu de FF.: connaissent véritablement, peut-il en être de même pour un F.: à la porte d'un Aréopage, qui a donc été reconnu au sein de sa L.:Bleue, puis dans son At.: de Perf.:., et enfin dans son Chapitre? Se pourrait-il que nous n'ayons, tout à coup, plus besoin de lui? Quelle en serait, alors, la raison?

Pour certains rapporteurs, il est clair que nous n'avons pas besoin de FF.: qui n'auraient pas compris notre démarche, et qui ne seraient pas prêts à s'investir. N'est-il pas un peu tard de s'interroger sur les motivations réelles d'un F.:, alors qu'il est à la porte d'un Aréopage?

Alors, à quel moment faut-il se poser des questions à leur sujet?

Certains Ateliers considèrent la progression au sein des Hauts Grades comme un tout. Un rapporteur (je cite) « ne peut pas imaginer que la phrase de Lacan puisse s'appliquer aux principes d'admission dans les Ateliers Supérieurs ». Il se demande « si l'on peut parler de sélection quand il ne s'agit que de faire faire un pas de plus dans l'ordre naturel d'une relation amicale et fraternelle. La cooptation est le contraire de l'exclusive. C'est un choix positif dicté par l'amour autant que par la raison » (fin de citation). Pour ces Ateliers, puisqu'il est pratiquement acquis qu'en Loge Bleue un Apprenti accepté comme tel deviendra nécessairement Maître, de même, un Maître reçu M.:S.: a vocation naturelle à devenir C.:K.:S.: La progression initiatique au sein des Ateliers Supérieurs doit se dérouler de façon linéaire et, même si l'idée d'une progression « à l'ancienneté » est, en soi, assez peu acceptable, la durée de présence dans un grade doit être un critère non négligeable au moment où se pose la question d'une éventuelle accession à un autre degré, au même titre que d'autres critères comme l'assiduité ou l'investissement dans la vie de l'Atelier, qui sont évidemment aussi à prendre en compte. La question d'un blocage

potentiel se posera de nouveau après le 30^e degré pour une éventuelle accession aux Grades Blancs.

Pour d'autres, au contraire, la sélectivité de la cooptation doit s'exercer à chaque passage de grade. Il s'agit d'une progression « pyramidale ». C'est d'ailleurs pour cette raison que, pour être effective, toute progression au sein de notre Juridiction doit être validée par le Sup. : Conseil, qui dispose d'un droit de veto, sans appel, sur toute demande de promotion, même si, actuellement, il utilise très peu cette prérogative, sauf en ce qui concerne les Grades Blancs, et encore, avec d'innombrables précautions. Même si les décideurs ultimes ne sont pas les Ateliers, leur avis est quand même primordial, ce que certains Ateliers trouvent un peu dommageable, comme si le fait de laisser, effectivement, la décision à l'instance « sommitale » rassurait certains de nos FF. . .

Pour ces Ateliers, la vigilance des FF. vis-à-vis des candidats potentiels à une progression de grade doit s'exercer systématiquement et à tous les instants. Il n'est pas question d'accepter à un degré supérieur un F. : qui n'aurait pas, en permanence, fait preuve de son dévouement et de son attachement à notre Juridiction, par la qualité de ses travaux, plus que par leur nombre. Pour eux, le qualitatif doit primer sur le quantitatif, certains d'entre eux nuancent leur propos par le fait que cette notion de « qualité » est quand même très subjective, et donc, quelque peu sujette à caution, la qualité, par exemple d'un travail, ne s'appréciant évidemment pas de manière universelle, ni dans le temps, ni dans l'espace. En quelque sorte, un F. : dont n'aurait pas besoin un Aréopage du Camp de Tamanrasset, aurait peut-être naturellement sa place au Camp d'Oulan-Bator. C'est une de nos richesses, c'est aussi une de nos interrogations, et, peut-être, en même temps une de nos faiblesses.

Il est à noter que, quelle que soit leur opinion sur la question, beaucoup d'Ateliers ont exercé leur réflexion sur l'ensemble des Ateliers de Hauts Grades, ne trouvant pas de raison spécifique pour empêcher un F. : d'accéder au 30^e degré, alors qu'il a pu parcourir tous les degrés précédents. En fait, ce qui fonde l'appartenance à la Juridiction, c'est l'accès au 4^e degré ; le reste n'en est que la conséquence naturelle les serments successifs n'étant qu'une confirmation du premier.

Certains ont cependant souhaité dégager une spécificité de la mission du C. : K. : S. : . Cet agissant solitaire exerce son action dans le monde profane. Il est donc soumis à ses sollicitations. Par ailleurs, il doit pouvoir résister aux abus de pouvoir, et donc refuser toute forme de compromission. Cela nécessite une solide stabilité personnelle, qui ne peut être acquise que par un long travail sur soi-même. Il nous faudrait donc ne pas accepter ceux qui n'ont pas fait cette démarche difficile, et leur demander d'attendre de s'en être approchés le plus

possible. Sommes-nous sûrs de pouvoir le leur dire en les regardant dans les yeux, et sommes-nous certains d'avoir véritablement acquis nous-mêmes les qualités que nous les soupçonnons de ne pas avoir? Le débat à ce sujet est loin d'être achevé, si tant est que nous l'ayons vraiment ouvert.

CONCLUSION

Il est maintenant temps d'essayer une esquisse de conclusion.

Compte tenu de la diversité des approches et des sentiments que cette question a inspirée à nos Aréopages, tenter de conclure tient un peu de la gageure.

Je vais d'abord citer les conclusions de trois de nos Ateliers.

Le premier déclare : *« Ne venez pas crier haro sur l'élitisme, au singulier, quand on mesure l'enjeu de cet élitisme-là. Car, si cet élitisme-là n'existait pas, alors la maçonnerie n'existerait plus depuis longtemps. La citation de Lacan s'applique donc parfaitement à la maçonnerie. »* Plus loin : *« Si le C.:K.:S.: parfait sa connaissance pour mieux approcher la Vérité, alors il est le mieux placé et le mieux armé pour accomplir sa mission, au-dehors du Temple. Seuls quelques-uns et pas n'importe lesquels peuvent accomplir cette mission. C'est le sens de cette citation qui nous renvoie à l'essence même de notre mission de C.:K.:S.: ».*

À l'inverse un autre conclut : *« La Vengeance, la Justice que l'on ferait en petit nombre, ne serait-elle pas de même nature que la vengeance du kamikaze ou de l'intégriste? Cette phrase ne peut servir de référence ni à nos travaux, ni à notre progression initiatique. »* Et un peu plus loin : *« Quant à appliquer cette phrase de Lacan en Aréopage, les FF.: se demandent sur quels critères se fera la « sélection » des heureux élus et qui éliminera les « différents » dont on pense ne pas avoir besoin. »*

Enfin, pour un troisième : *« La Fraternité est un choix, une décision de conscience... Il nous faut la cultiver, ... en veillant à ne pas tomber dans le fraternalisme, sérieux obstacle à la Fraternité. »* Quant à la question : *« il appartient à chacun de répondre avec ce qu'il est et la compréhension de ce qu'il peut être ».* Comme dirait l'autre, voilà le paquet et fais-en ce que tu veux, ou ce que tu peux...!

Ce qui transparait essentiellement, c'est d'une part un débat qui traverse toute notre institution, à tous les niveaux, celui concernant les critères d'acceptation : faut-il être vigilant et rigoureux, en créant le maximum de filtres quitte à ce qu'ils se révèlent particulièrement poreux à l'usage? Ou bien faut-il accepter tout le monde, le tri se faisant de façon naturelle, en quelque sorte à l'usure?

D'autre part, d'une façon moins apparente, mais sous-jacente à de nombreuses contributions, se pose la question de notre rapport au monde, à ce qui n'est pas nous. À ce propos d'ailleurs, il me semble utile de citer un autre rapport dans un

paragraphe qu'il a intitulé : « *Mais il y a du monde dont nous aurions bien besoin !* » Pour ce rapporteur (je cite) : « *Il convient de se pencher sur l'histoire de la F.·.M.·., pas l'officielle, mais celle difficile à analyser et à démêler, qui découle des mythes, symboles et légendes ayant constitué le syncrétisme actuel. Nous avons des références universelles, mais nous restons occidentaux. Que proposons-nous aux civilisations chinoise ou hindoue, et même, généralement aux civilisations africaines ?* »

Enfin, est apparue, sans conteste, l'idée que ce qui caractérise la sélection en maçonnerie, c'est la cooptation, que nos FF.·. opposent à une conception dévoyée de la démocratie, conception justifiant, de facto, une véritable institutionnalisation de la « cordonite » et un plaidoyer pour une forme de médiocrité, garante de la continuation de ce que certains prennent pour du pouvoir.

Au terme de cette confrontation, pas toujours facile, avec la pensée de nos FF.·.CC.·.KK.·.SS.·., il m'appartient de les remercier de m'avoir enrichi et de m'avoir permis de me conforter dans l'idée que c'est grâce à notre diversité et à nos différences que nous pourrions perdurer, et nous renforcer, pour un avenir, si possible meilleur.

J'ai dit.

T.·.Ill.·.F.·. JACQUES BRÉMOND
M.·.A.·.S.·.C.·.

GRAND CONSEIL D'AUTOMNE 2010
DISCOURS DE CLÔTURE DU GRAND ORATEUR

Très Puissant Souverain Grand Commandeur,
Dignitaires qui siégez à l'Est,
Très Illustres Sœurs,
Très Illustres Frères, mes FF.:CC.:KK.:SS.:,

Permettez-moi de mettre en exergue cette phrase de Montesquieu :

« Si je savais une chose utile à ma nation qui fut ruineuse à une autre, je ne la proposerais pas à mon prince parce que je suis homme avant d'être français, ou plutôt parce que je suis nécessairement homme et que je ne suis français que par hasard. »

Il n'est pas d'usage que nos propos s'inscrivent dans l'actualité. Néanmoins, celle-ci a parfois un avantage, c'est que, si nous voulons bien dépasser les contingences temporelles et nous extraire du tumulte du forum, elle nous contraint néanmoins à réfléchir sur la pertinence de notre engagement et notre attachement aux principes maçonniques.

J'ai la fâcheuse habitude (je ne suis pas le seul), de noter sur d'innombrables carnets des bribes de ce que j'entends ou lis. Malheureusement, la précipitation du moment fait que souvent – malgré tout ce que j'ai pu apprendre au cours de mes études – je néglige d'en inscrire l'origine, comptant sur une mémoire qui me fait de plus en plus défaut. Je livre néanmoins à votre réflexion ce petit paragraphe, venu de je ne sais plus où :

« La paix naît de la contemplation de l'ordre, de l'ordre compris et savouré, réalisé sans résidus, joie, triomphe, cessation de l'effort. Tout est clair, limpide, et l'œil se pose sur le tout et sur les parties, et il voit comment les parties concourent au tout, il saisit le centre d'où coule la sève, le souffle, la racine du pourquoi ».

En dehors du fait que cette pensée peut paraître de facture orientale, elle est une tentative de définition de l'ordre qui, sans être acceptable d'emblée, n'est pas inintéressante.

Par ailleurs, le C.:K.:S.: que j'essaie d'être entend régulièrement à la fermeture des travaux qu'un des aspects « positifs » de notre mission est « *d'intégrer connaissance et sagesse dans de justes lois pour régir la société humaine.* »

Ordre et Justice : liaison, opposition, soumission de l'un à l'autre. Nous avons tous plus ou moins en mémoire des bribes de dissertation de philosophie, peu exaltante en réalité, surtout quand il fallait y ajouter le rôle de l'État : L'État a-t-il pour but de maintenir l'ordre ou d'établir la justice ? Formulé d'ailleurs de cette façon, cela semble vouloir dire que l'ordre préexiste (il s'agit de le maintenir) alors que la justice est en devenir (puisqu'il faut l'établir)... On peut retourner la proposition. Tout est question d'histoire...

On est souvent tenté de définir l'ordre et la justice par leurs contraires, le désordre et l'injustice. C'est peut-être plus simple.

Pour Bergson, le désordre n'est jamais que l'ordre que l'on n'attend pas. Il n'y a pas d'ordre en soi. Le désordre est un *ordre décevant*. L'ordre est très arbitraire. Pour d'autres, le désordre, c'est l'ordre « naturel » ; pour d'autres encore, c'est l'inverse, c'est « l'ordre naturel » qu'il s'agit de retrouver.

L'ordre, c'est faire régner la loi. C'est le rôle du ministre, du policier, des « forces de l'ordre ». J'applique la loi, dit-on, je maintiens l'ordre. On a connu, il y a déjà plus de 50 ans, des « opérations de maintien de l'ordre » (là aussi, la distinction entre maintenir et rétablir n'est pas aussi innocente qu'il apparaît) qui cachaient une guerre véritable, signe d'un désordre évident...

Dans l'état de droit, la loi par tous (la liberté), pour tous (l'égalité), interdit la violence illégitime. Sans sécurité pas de liberté. Il n'y a pas de bien commun sans loi, donc sans ordre.

Il faut bien constater que cette notion d'ordre est toute relative, historique, terriblement contingente. Vision d'états, de nations, d'époques, même s'il y a des constantes. À ce sujet, il existe une idée très française, hélas assez répandue, de la relation entre l'État et le Citoyen, qui repose d'abord sur une vision négative de ce dernier, le citoyen, considéré comme un éternel mineur auquel on ne peut faire confiance. Tout se tient dès lors : culture du secret, langue de bois, histoire « officielle », commémorations plus ou moins grandioses toujours pour le moins décalées, parfois mensongères.

Mais il ne faut pas nier l'existence de l'attitude corrélative, celle du citoyen dont l'activité première dans sa relation avec l'État sera de tenter de gruger ce dernier, voire de le voler, de tourner la loi, pour sa satisfaction personnelle. Attitude on ne peut plus anti-citoyenne... mais hélas aussi, très répandue, et dans toutes les couches de notre société. Se faire prendre les doigts dans la confiture n'est pas l'apanage des vilains garnements... Passons.

Pour aller plus loin, il faut bien reconnaître qu'en dehors de l'idée d'un ordre que la nature postule, nous n'avons apparemment aucun moyen de savoir ce qui serait juste ou injuste.

Victor Hugo, qu'il n'est pas mauvais de relire de temps en temps, allait déjà répétant que c'est la misère qui est facteur de désordre : misère autant morale et intellectuelle que physique et économique.

En fait, nous nous rendons bien compte que ce qui relève du domaine de l'ordre c'est la sécurité, voire l'efficacité. Par contre, relevant du domaine de la justice, c'est l'égalité, plutôt l'équité, et la légitimité. Autant les premiers termes (sécurité et efficacité) sont faciles à cerner, autant les autres sont plus mouvants, plus incertains.

Par ailleurs, est-ce que le désordre est synonyme d'injustice ? Ce qui veut dire a contrario que la justice serait le corrélat de l'ordre ?

La liberté contre l'ordre d'abord. Je suis libre dit le parachutiste en chute « libre ». Certes, mais s'il n'ouvre pas, même au dernier moment, son parapluie, il risque de ne plus pouvoir, dans quelques instants, exercer véritablement sa liberté.

Trêve de plaisanterie.

Nous savons tous que la liberté sans la justice, c'est la sauvagerie du plus fort, la loi des bandes, des tribus et des mafias. C'est aussi, notons-le, l'imposition à la planète entière, par quelques financiers sans état d'âme, du libéralisme le plus débridé fondant les injustices les plus flagrantes. D'un autre côté une soi-disant justice sans la liberté, c'est le règne des camps, des barbelés et des miradors. C'est le stalinisme faisant du goulag la vérité du marxisme.

Rousseau en tirait cette conclusion temporaire : « *Convenons donc que la force ne fait pas le droit et qu'on n'est obligé d'obéir qu'aux puissances légitimes.* »

En fait, l'idée de justice va au-delà de la loi. D'où la question : y a-t-il un droit « naturel » supérieur au droit écrit ? Les « droits de l'homme », évidents dans nos sociétés occidentales, sont-ils universels ? Du moins nous les tenons pour tels, et nous devons nous méfier d'un relativisme total qui au nom de l'égalité des cultures en vient à admettre les pires « traditions ».

Qu'est-ce qu'être juste, au fond ?

Paul Ricœur écrivait (*Histoire et vérité*) : « *L'exigence de justice a sa racine dans l'affirmation radicale que l'autre vaut en face de moi, que ses besoins valent comme les miens.* »

Souvenons-nous aussi du F. : Proudhon : « *Nous n'avons pas besoin de votre charité, nous voulons la justice.* ». L'exigence de justice a longtemps été considérée comme révolutionnaire. L'est-elle toujours ? Sans doute, cela semblerait bien montrer que la véritable justice est encore en devenir, que le chemin est encore long.

La justice n'est pas une qualité morale « entre autres ». Platon dit déjà qu'elle est le complément de toutes les vertus. Sa norme est peut-être d'abord l'égalité. La proposition inverse est plus couramment ressentie. L'injustice, c'est l'inégalité. « *Les hommes naissent et demeurent libres et égaux.* »

L'égalité est une revendication montante pourrait-on dire. Partout sur le globe, les peuples revendiquent l'égalité. Qui a parlé de **passion égalitaire**? (Je pencherais pour Tocqueville?) Égalité homme/femme, égalité Nord/Sud, etc. Quelle égalité pour cette enfant née en Somalie et qu'on va exciser pour son plus grand bien? Quelle égalité pour cet enfant né à Timisoara, rom parlant hongrois, citoyen (?) roumain, vivant dans un bidonville bien français? Quelle égalité pour cette femme attendant sa lapidation en Iran?

Nous savons combien cette égalité est trompeuse : quelle est la bonne formule? À chacun selon ses besoins, ses mérites, ou d'autres critères encore? Peut-être nous manque-t-il la foi de ceux qui répondent sans se poser d'autres questions : cela est juste et bon?

Nous Maçons, CC.:KK.:SS.:, pouvons sans doute affirmer que la source de la justice, c'est l'Amour de l'Humanité, qui figure sur l'un des montants de l'échelle mystérieuse. Amour de l'Humanité inséparable de l'Amour de la Vérité. Cela suffit-il?

Le poète nous dit : « *Justice, à quel signe reconnaîtrai-je que l'on prostitue ton nom? Enfant m'a répondu la Justice, je ne m'appelle ni vengeance, ni égalité* ».

En fait, au-delà de l'égalité formelle, la justice a pour base l'équité. Favoriser l'épanouissement de chaque homme n'est pas obligatoirement traiter tout le monde de la même et identique façon. Ressurgit alors l'éternel débat – bien français celui-là – entre assimilation et intégration, qui repose, entre autres, à mon avis sur la confusion entre égalité et équité d'un côté, égalité et uniformité de l'autre.

Pour Kant, la justice est avant tout un idéal fondé sur le respect de l'homme.

Si la Justice morale universelle n'est pas de ce monde, autant que la justice des hommes (institution politique assurant l'ordre social) s'en approche au plus près. Cette justice « *qui n'est pas de ce monde* » (qui est pourtant celle à laquelle aspirent tous ceux qui crient à l'injustice) est un idéal moral. La justice de ce monde est, elle, politique. Or, il faut bien admettre que, dans cette optique, l'injustice est bien présente. Injuste piétinement des foules de l'Inde ou de Chine, injuste domination malveillante des nantis, injustice de l'étouffement des voix qui s'élèvent ici ou là, injustes égarements, dégâts collatéraux des conflits d'intérêts et des guerres tout court.

L'ordre s'appuie sur la force, la justice sur l'équité. L'ordre est encore trop souvent synonyme de violence et non de justice. Une hiérarchie sociale injuste peut être

très ordonnée (cf. système de castes en Inde, ou tout simplement aux trois Ordres en France avant 89).

Il me semble, pour revenir à notre allusion de départ, que le rôle de l'État est de mettre l'ordre au service de la justice... La déviation apparaît quand la proposition est inversée. En fait, le seul choix est bien là.

Certes la justice ne peut exister sans l'ordre.

Nous avons trop souvent oublié la Déclaration des droits de 1793 : *le but de la société est le bonheur commun*. Comme disait Jankélévitch, (ou à peu près), le droit de vivre, d'exister, de respirer, le droit à la liberté, sont des droits élémentaires qui n'ont ni goût ni saveur. Ils vont de soi.

La justice consiste à pratiquer toute vertu en vue du bien commun. C'est là qu'elle rejoint l'ordre. Pascal nous dit simplement que « *la justice sans la force est impuissante, la force sans la justice est tyrannique* ». En ces temps de signature de « conventions » diverses, n'oublions pas que « *les conventions sans le glaive ne sont que des paroles* ». (C'est toujours Pascal)

On peut toujours parler de l'ordre et de la justice, mais quand il s'agit de préciser, il faut nécessairement en arriver à **un** ordre qu'on estime vrai (?) et à **une** justice particulière. L'absolu, l'universel, ici comme ailleurs, est toujours à inventer.

Ordo ab Chao : telle est la devise du rite. À minima, l'ordre, la régulation, la progressivité initiatique. Au-delà la recherche de l'harmonie et de la paix, intérieure comme extérieure. A priori nous devrions avoir des idées sur la question...

La justice serait sans doute l'ordre à réaliser entre les hommes.

Saint Augustin (une fois n'est pas coutume pourrais-je dire mais je me souviens vous l'avoir déjà infligé il y a deux ans) écrivait il y a fort longtemps « *paix, ordre et harmonie sont indissolublement liés* ». Après avoir comparé la paix du corps, la paix de l'âme, la paix de l'âme et du corps, où ce qui domine, c'est bien l'ordre, il continuait : « *La paix de la cité, c'est la concorde bien ordonnée des citoyens dans le commandement et l'obéissance* ». L'expression porte certes la marque du temps et il convient de ne pas faire d'anachronisme.

Mais au-delà, l'important n'est-il pas de prendre sa place dans l'ordre universel, c'est-à-dire, se mettre au service du progrès de l'humanité en collaboration (en solidarité) avec les autres hommes.

Platon, nous l'avons déjà vu, disait que la justice était le bien suprême de l'âme. La cité juste dont il rêve est régie par le principe d'un ordre harmonieux, dans lequel chacun exerce une fonction propre. La justice y serait l'harmonie, plus que l'égalité. Le problème, c'est celui soulevé par l'anneau de Gygès, ce berger

vertueux qui, ayant découvert un anneau lui permettant de se rendre invisible, se met à commettre les pires horreurs... semblant montrer qu'il est difficile d'être juste par choix, et qu'on l'est plus souvent par contrainte.

Et que cette contrainte est rarement véritablement acceptée, plutôt imposée « d'en haut », c'est le moins que l'on puisse dire...

*« Terreur du libertin, espoir du fol ermite
Le ciel ! Couvercle noir de la grande marmite
Où bout l'imperceptible et vaste humanité »*

(Baudelaire, *Le couvercle*)

Même Victor Hugo n'y a pas échappé :

« La justice est l'éclair d'éternité apparu à l'homme. L'ordre repose sur le roi, le prêtre et le bourreau. Il faut briser le sceptre et le glaive, mais garder l'évangile. »

Nous ne sommes pas obligés d'y souscrire totalement...

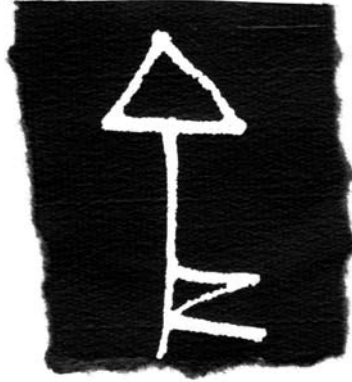
Le dilemme est peut-être celui-là : Vaut-il mieux tenter de perfectionner le monde pour donner un sens à notre propre existence, ou se perfectionner soi-même pour « *offrir la beauté au monde* » comme disait Platon.

Nous voulons être le centre du monde, nous voudrions que le monde soit parfait alors que la seule chose qui soit en notre pouvoir, c'est d'être éventuellement parfaits nous-mêmes.

Alors, comme Platon que j'ai décidément beaucoup sollicité aujourd'hui, espérons : « *Les maux ne cesseront pas pour les humains tant que la race des purs et authentiques philosophes n'arrive au pouvoir, ou que les chefs des cités, par grâce divine, ne se mettent à philosopher véritablement.* »

Le chemin sera long...

YVES LE BONNIEC, 33°



GRANDE LOGE DE PRINTEMPS

SALONS DE L'AVEYRON • 19 MARS 2011

COLONNE D'HARMONIE

PRÉLUDE À LA CÉRÉMONIE :

- Extraits symphoniques de Félix Mendelssohn (1809-1847) : *Symphonie Écossaise* (Ouverture de La Belle Mélusine)

ENTRÉE DU T.:P.:S.:G.:C.: ET DU S.:C.: :

- Ludwig van Beethoven (1770-1827) : *Concerto pour violon et orchestre* (Larghetto)

OUVERTURE DES TRAVAUX :

- Ernest Bloch (1880-1959) : *Suite hébraïque* (Procession)

APRÈS INTERVENTION DU T.:P.:S.:G.:C.: :

- Jacques Offenbach (1819-1880) : *Duo pour violoncelles*

MUSIQUES D'ATTENTE, POUR LA PRÉPARATION DES DÉLÉGATIONS :

- Franz Schubert (1797-1728) : *Symphonie n° 2* (Thema con variazione)
- Giovanni Paisiello (1740-1816) : *Le Barbier de Séville* (Cavatine)

ENTRÉES DES DÉLÉGATIONS INVITÉES : SUPRÊMES CONSEILS ÉTRANGERS, SUPRÊMES CONSEILS FRANÇAIS AMIS, JURIDICTIONS DU G.:O.:D.:F.:, GRAND MAÎTRE ET CONSEIL DE L'ORDRE DU G.:O.:D.:F.: :

- Johannes Brahms (1833-1897) : *Concerto pour violon* (Adagio)
- Johannes Brahms : *Concerto pour piano n° 2* (Andante)
- W.-A. Mozart (1756-1791) : *Concerto pour deux pianos et orchestre*, KV 365 (Andante)
- Félix Mendelssohn : *Concerto pour piano n° 2*

ENTRÉE DU GRAND MAÎTRE ET DE LA DÉLÉGATION DU CONSEIL DE L'ORDRE :

- Ludwig van Beethoven : *Symphonie n° 2 en ré majeur* (Larghetto)

MONTÉE ET DESCENTE À L'EST DES RAPPORTEURS

DES TROIS GROUPES DE TRAVAIL :

- Francis Poulenc (1897-1963) : *Pavane*, d'après Claude Gervaise (XVI^e siècle)
- Heinrich Baermann (1784-1747) : *Adagio pour clarinette et cordes*
- Nicolai Rimski-Korsakov (1844-1908) : *Quintette pour piano et vents*

SORTIE DE LA DÉLÉGATION DU CONSEIL DE L'ORDRE DU G.:O.:D.:F.:

ET DE SON PRÉSIDENT ET SORTIE DES REPRÉSENTANTS DES OBÉDIENCES AMIES :

- Michael Kamen (1948-2003) : *Band of Brothers* (Thème principal)

EXTINCTION DES FLAMBEAUX :

- Georges Delerue (1925-1992) : *Agnes of God* (Suite symphonique n° 1)

SORTIE DU T.:P.:S.:G.:C.: ET DU S.:C.: – SORTIE GÉNÉRALE :

- Jean-Philippe Rameau (1683-1764) : *Les Indes Galantes* (1^{re} entrée de l'Inca)

*Le dix-neuvième jour du premier mois de l'an 6011 de la V.:L.: ,
soit le samedi 19 mars 2011 E.:V.:*

Pour tout renseignement concernant l'œuvre, le compositeur ou les références d'enregistrement, s'adresser au F.: Jean-Claude JACQUET 33^e,
Bibliothèque André Doré, 16, rue Cadet, 75009 Paris ou à : jcja@orange.fr

DISCOURS DU T.:P.:S.:G.:C.:
POUR L'OUVERTURE DE LA TENUE
DE LA GRANDE LOGE DE PRINTEMPS 2011

Je voudrais tout d'abord vous remercier d'être venus assister à la représentation de ce jour, en matinée, temps théâtral impropre par rapport au temps réel; je dis assister alors que nous disons, nous maçons, participer, voulant ainsi donner le sentiment d'une intervention dans l'action. Si je commence ainsi mon propos, c'est pour souligner les rapports étroits entre la maçonnerie et le théâtre. Sans doute est-ce dû à son époque de naissance, début XVIII^e siècle bien sûr, mais sa gestation couvre sans doute le XVII^e siècle au moins dans sa deuxième moitié, c'est-à-dire l'époque de la tragédie classique. La tragédie est certes née au VI^e siècle avant notre ère, en Grèce bien sûr, et a trouvé son apogée à Athènes au V^e siècle avec Eschyle, Sophocle et Euripide, en même temps que naissaient la philosophie et la démocratie. Époque prestigieuse !

En avons-nous hérité ? À cette époque, le jeu tragique s'interprétait sur deux plans séparés : sur la scène, les protagonistes, personnages individualisés incarnant les héros d'autrefois, bien sûr au-dessus de la mêlée. La mêlée, elle, se situait dans l'orchestra où le chœur, constitué par un collège de citoyens anonymes, exprime généralement des sentiments qui reflètent la sagesse populaire. La ressemblance est donc évidente entre ce théâtre grec antique et les tenues maçonniques où l'Orient surélevé surplombe des colonnes garnies, du moins on l'espère. Tout hospitalier vous le dira, c'est une question de recette. De cette scène, que nous appelons l'Orient, sont émises incantations et imprécations, heureusement tempérées par la sagesse populaire prompte à la dérision. Mais la comparaison ne s'arrête pas à ces considérations topographiques. C'est la Cité grecque qui se met en scène et, dès lors, le théâtre ne traduit pas le fonds religieux des vieux mythes et il serait vain de rechercher l'origine du théâtre à l'intérieur d'anciens rituels religieux. L'aphorisme de Sacha Guitry affirmant « *Le théâtre est né de l'Eglise, elle ne lui a jamais pardonné* », n'a donc aucun fondement. En fait, la

tragédie apparaît au moment où émergent de nouvelles formes de pensée qui se développent dans les institutions politiques et juridiques. Remarquez la concordance entre ce V^e siècle et notre XVIII^e siècle. Le mythe se sécularise et le héros grec cesse d'être un modèle pour devenir un problème. Le monde de la Cité est remis en question et le théâtre devient lieu de contestation essentiel.

Mais cette remise en question fournit-elle une réponse? Le monde de la tragédie est un monde d'énigmes qui restent sans cesse à déchiffrer et dans lequel l'homme demeure un personnage central. À ce titre, Œdipe est le héros essentiel car il déchiffre toutes les énigmes sauf une seule : celle qu'il représente lui-même à lui-même, être déroutant, contradictoire, incompréhensible.

Lorsque la tragédie réapparaît sous sa forme classique au XVII^e siècle français, elle traduit une culture mythologique, historique, biblique profonde mais elle a aussi des préoccupations éthiques et métaphysiques. Elle pose certaines questions fondamentales : quelles sont la nature et la condition de l'homme? Quels sont les rapports de l'homme avec ses actes? Et y a-t-il une réponse à ces questions? L'homme est toujours au carrefour d'une décision qui engage son destin. Dans ce choix, dans cet instant décisif que les Grecs appellent « kairós », est-il libre? N'est-ce pas la fatalité qui domine l'existence humaine? Et c'est comme cela que Rodrigue tue le père de Chimène. Le destin d'Hiram n'est-il pas déjà écrit lorsqu'il rencontre les trois mauvais compagnons. Mais non pas écrit par une transcendance quelconque. Écrit par lui-même, son passé, son histoire. Dans son intransigeance, n'est-il pas prisonnier d'une mentalité héritée?

L'aspect cornélien de la tragédie classique est caractérisé par la maîtrise de ses passions, le renoncement au bonheur en un néo-stoïcisme revivifié. Là où Racine invite l'homme à une méditation mélancolique ou désespérée sur sa condition, Corneille nous invite au dépassement de nous-mêmes. Hiram est le modèle héroïque auquel le maître doit se conformer. Mais cette référence à la tragédie théâtrale n'est pas la seule. Dans *Antigone*, Anouilh fait dire à l'un de ses personnages : « *C'est reposant la tragédie parce qu'on sait qu'il n'y a plus d'espoir, le sale espoir, qu'on est pris ! Dans le drame, on se débat parce qu'on espère s'en sortir. C'est ignoble, c'est utilitaire* ». Or, c'est au XVIII^e siècle que la franc-maçonnerie naissante va pousser ses premiers cris qui vont rapidement se muer en paroles. Et c'est à cette époque que naît le drame bourgeois au moment où décline la tragédie classique sans doute plus aristocratique.

Le terme de bourgeois ne traduit pas ici une condition sociale marquée par une certaine aisance financière, comme ce sera le cas au XIX^e siècle, mais plutôt un état d'esprit : le sérieux et la pratique de la vertu qui s'opposent au libertinage aristocratique. Précisons que le libertin est un libre-penseur au XVII^e siècle avant de passer pour un débauché au XVIII^e siècle. Autre temps, autres mœurs...! C'est

d'ailleurs une époque où la noblesse, notamment à la cour de Versailles, professe un athéisme et une irréligiosité affirmée.

Quant au drame romantique qui va suivre, il opère une révolution qui consiste à rompre avec la fameuse triple unité, de temps, de lieu et d'action, unité qui n'est pas sans rappeler la tenue de nos réunions maçonniques. Il s'ouvre sur le monde et surtout sur l'histoire avec un effort méritoire de vérité historique et un certain réalisme. Mais ce drame romantique est également lié à la grande poussée d'individualisme. Le moi, on dirait aujourd'hui l'ego, du héros placé au centre du récit, est à la fois sujet de sa réflexion et de son action.

N'est-ce pas osé et provocateur d'assimiler la maçonnerie et le monde théâtral? Le décor est placé, le costume est porté, le rôle est bien appris, les acteurs sont prêts. Ah j'oubliais! Il manquait jusqu'à présent au Grand Orient de France les rôles féminins. Peut-on voir dans l'ingénue une apprentie, dans la soubrette une compagne, et dans la duègne une maîtresse? À méditer...!

Pourquoi le théâtre? Mais parce que la question qui se pose aujourd'hui est la suivante: sommes-nous dans le domaine de la fiction ou de la réalité? Toute notre imagination déployée se transforme-t-elle en idées applicables? Un proverbe juif dit: « *Si tu veux réaliser tes rêves, ne t'endors pas* ». Alors sommes-nous éveillés ou sommes-nous aliénés par la contemplation des images dominantes et de notre propre image?

Ludwig Feuerbach dans sa préface à *L'essence du christianisme* écrit: « *Et sans doute notre époque préfère l'image à la chose, la représentation à la réalité, l'apparence à l'être... ce qui est sacré pour lui (l'être) ce n'est que l'illusion, mais ce qui est profane c'est la vérité. Mieux, le sacré grandit à ses yeux à mesure que décroît la vérité et que l'illusion croît. Si bien que le comble de l'illusion est aussi le comble du sacré.* » Ce texte date de 1841 mais il semble actuel. Rastignac (c'est un pseudo), épouse au XVIII^e siècle un titre nobiliaire, au XIX^e il convole avec une dot, au XX^e il se marie avec une couverture de magazine. La représentation l'emporte sur la réalité. Et Guy Debord a raison de parler de la dégradation de l'être en avoir et du glissement généralisé de l'avoir en paraître. Et il affirme: « *Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation.* » Dans ses *Feuilles d'Hypnos*, René Char écrit: « *Le temps vu à travers l'image est un temps perdu de vue.* »

Autant de symptômes qui indiquent une crise de l'appréhension et de la compréhension du monde.

Sommes-nous en train de perdre le monde de vue par une myopie et une presbytie aussi handicapantes l'une que l'autre? La vitesse de défilement du temps actuel nous permet-elle une vision précise de notre paysage environnant, proche ou lointain? Et, question fondamentale dans ce monde irrespirable, innommable et illisible, la franc-maçonnerie est-elle d'une quelconque utilité?

Est-elle îlot de résistance ou bastion d'idées archaïques ? La question est-elle s'adapter ou mourir ? Mais s'adapter n'est-ce pas se soumettre et les concessions ne devraient-elles pas être réservées aux cimetières ?

Le monde actuel manque de souffle et de soufre. Le souffle c'est cette lente respiration qui aère le cerveau, et vivifie la pensée. Le soufre c'est certes l'imagination difficilement maîtrisable mais aussi la raison à qui, comme le disait Bachelard, « *il faut rendre sa fonction de turbulence et d'agressivité.* » Mais quelle raison après un Nietzsche qui ne faisait d'elle qu'un fragile instrument d'autoconservation, après Horkheimer et Adorno qui affirmaient que sur les terres de la raison éclairée brille un soleil de malheur, après la dénonciation de la raison instrumentale responsable, d'après les détracteurs des Lumières, de tous les malheurs du monde ?

Sommes-nous encore capables de cette réhabilitation d'une raison substantielle capable de fonder une identité et d'assumer le symbolique alors que la structure physique de notre institution tend à nous enfermer dans le confort de certitudes autoréférencées et met entre le réel et nous une vitre opaque et, dans le meilleur des cas, translucide. Justement, la lucidité, parlons-en. Elle est absente des rituels, or, c'est l'étymologie qui parle, elle est pourvoyeuse de lumière. C'est elle qui peut nous mettre à l'abri « *du caractère néfaste des dogmes et des slogans* » comme le dit le rituel de Maître Secret.

Mais cela n'est-il pas rendu plus difficile, paradoxalement, par l'évolution des moyens d'accès à la connaissance. Nous sommes passés du moment de la logosphère où le Livre, la Bible en grec, livre unique régentait le savoir et était donc sacralisé, au temps de la graphosphère, celui de la multiplication des ouvrages avec l'imprimerie et d'une « laïcisation » de la lecture. Aujourd'hui, la vidéo sphère domine le monde et le rend à la fois visible et invisible. Ce n'est plus l'accès à l'information qui est essentiel, mais sa mise en ordre, sa hiérarchisation. Si nous voulons rendre lisible notre temps, nous devons nous atteler à une tâche qui est sans doute la plus ardue à laquelle se soient consacrés les francs-maçons. Car il s'agit de donner aux hommes une méthode de lecture qui leur permette de déchiffrer leur époque et de, je lis encore le rituel de 4° « *concevoir ensemble l'unité et la multiplicité des choses* ».

L'hétéronomie ne nous guette-t-elle pas ? Or, l'hétéronomie c'est la règle imposée par une transcendance admise par tous qu'elle soit religieuse ou politique. En est victime celui qui ne juge par lui-même qu'en apparence. En fait, il juge selon des critères sociaux, des conventions et l'opinion publique. Nous sommes, individus, d'autant plus fragiles que « *l'humanité est sur le chemin de la perte de sens, de la répétition de formes vides, du conformisme, de l'apathie, de l'irresponsabilité, du cynisme en même temps que de l'emprise croissante de l'imaginaire* ».

capitaliste de l'expansion illimitée d'une consommation pour la consommation et de la techno science autonomisée. » C'est Cornelius Castoriadis qui le dit.

Les récents événements méditerranéens, œuvres de l'ochlocratie c'est-à-dire du pouvoir de la rue dont on ne sait sur quoi ils vont déboucher mais qui sont l'expression d'une démocratie directe sans doute désordonnée, qui apparemment n'étaient pas prévisibles, dénotent bien la cécité de gouvernants occidentaux voyant le monde au travers d'un prisme culturocentrique. Cela indique bien la nécessité d'un arrêt sur image du monde.

Quels sont notre tâche et notre devoir? Tout d'abord, il faut déplier notre pensée et même la déployer. Ne pas nous enfermer dans un prêt-à-penser conformiste, conventionnel et bien-pensant. Il nous faut élucider le monde. Ne pas nous contenter de sa connaissance mais être de connivence avec lui. Ne pas porter sur lui un regard de touriste avide de l'étrangeté de peuples lointains au prix de leur misère. Il faut neutraliser les jugements de valeur immanquablement ethnocentriques et introduire une réflexivité active. Il faut redonner son vrai sens à une laïcité aujourd'hui menacée de perte de sens et de dévoiement de signification.

Nous ne vivons plus sur de grands socles immobiles mais le sol semble se dérober sous nos pas. Nous sommes passés d'une histoire à pente faible à un présent à forte déclivité qui nous entraîne vers un avenir problématique. À nous de le rendre prometteur. À nous de réhabiliter à la fois l'utopie et la stabilité.

Kant disait : « *Il est facile d'éclairer un individu mais éclairer une époque est une tâche quasi impossible* ». Osons néanmoins l'aventure.

JEAN-ROBERT RAGACHE, 33°
T.:P.:S.:G.:C.:

GRANDE LOGE DE PRINTEMPS 2011
RAPPORT SUR LA QUESTION À L'ÉTUDE
DES ATELIERS DE PERFECTION

T.:P.:S.:G.:C.:, T.:R.:G.:M.: du G.:O.:D.:F.:,
TT.:Ill.:SS.:, TT.:Ill.:FF.: à l'Est,
TT.:FF.:PP.:MM.:
VV.:MM.:SS.: et FF.:,

Cette G.:L.: de Printemps marque la fin d'un cycle. Depuis 1997, nos réunions nous rassemblaient tous les deux ans, au 14^e gr.:. À partir d'aujourd'hui c'est au 4^e gr.: que nous nous rencontrerons annuellement. Alors, fruit du hasard, les A.:D.:P.: réfléchissaient cette année à une question qui les concerne directement, j'oserai même dire une des questions essentielles du 4^e gr.:.

Vous ne vous êtes privés de rien. La diversité de vos approches, cependant très largement convergentes, l'expression qualitative de nombre de participations au regard des idées fondamentales et des contenus du R.:E.:A.:A.: m'autorisent à être très optimiste. Au travers de la lecture de 138 textes, parfois fort longs, ce qui se dégage avant tout ce n'est pas le but à atteindre, aussi beau soit-il, mais les moyens qui sont mis en œuvre pour y parvenir.

« Le grade de M.:S.: est « le symbole d'une ascèse intérieure... ». Comment comprenez-vous cette expression et n'y a-t-il pas dans cette forme de vie maç.: un risque de contradiction avec les enseignements « constructivistes » des trois premiers grades ? »

La rupture entre une maçonnerie qui pourrait paraître tournée pendant ses trois premiers degrés vers une action extérieure soucieuse de justice sociale et une maçonnerie uniquement guidée par la recherche initiatique contredirait-elle le postulat de la continuité entre les grades bleus et le 4^e degré du R.:E.:A.:A.:? En accédant au grade de M.:S.: le V.:M.: entreprend une ascèse intérieure, symbole de ce grade.

Loin de remettre en cause cette formulation qui se conçoit, voire se comprend, l'ascèse est par nature personnelle, intérieure, il est toujours possible d'émettre l'idée que l'utilisation du terme « symbole » pose un problème d'analyse, non pas qu'il soit difficile de définir au sens strict ce mot, mais parce qu'il peut conduire à plusieurs interprétations. L'initiation, qui se fonde sur une approche des symboles, n'a d'autres limites que l'initié lui-même. Les symboles et leur étude constituent l'un des fondements de notre réflexion cependant un grade peut-il, à lui seul, être le symbole exclusif d'une démarche? En renversant la proposition, pourrait-on admettre, comme valable, la formulation suivante: l'ascèse intérieure est le symbole du M.:S.: ?

Comment, à l'image de la clé d'ivoire, du pentagone qui porte en son centre la lettre Z, de la couronne de laurier et d'olivier, objets symboliques, tangibles et lisibles du grade, une dimension plus intime visant à une évolution spirituelle menant à une compréhension élargie peut-elle être considérée comme symbolique du grade?

Dans la progressivité initiatique proposée par le R.:E.:A.:A.:, le 4^e grade constitue bien une « étape initiatique essentielle », même si son histoire est postérieure. N'est-il pas issu de la compilation des grades de divers systèmes?

Se pose la question du « comment? ».

Comment, une fois arrivé au grade de M.:, poursuivre une quête? Dans la L.: symbolique, le M.: maç.:, M.: d'œuvre, relevé par les cinq points de la maîtrise, « entre l'Équerre et le Compas », en possession de tous les droits, s'emploie à tirer les enseignements de la légende d'Hiram.

Le mot « symbole » est particulièrement chargé de sens en Maç.:. Le recours à ce vocable dans l'affirmation proposée prête cependant à étonnement, donc à discussion. Même si on a coutume de dire que « *tout est symbole* » il paraît difficile de considérer que le grade de M.:S.: soit un symbole au sens qu'on lui confère habituellement.

IL SERAIT PLUS APPROPRIÉ DE LE CONSIDÉRER COMME SIGNE D'UNE CHOSE, REPRÉSENTATIF DE MOYEN, LIEU OU RAISON QUI AUTORISERAIT L'EXPRESSION DE LA PRATIQUE DE « L'ASCÈSE INTÉRIEURE ».

Le premier acte, sorte de prologue, voit l'arrivée du récipiendaire dans le T.: devenu « *lieu de tristesse et de chagrin* ».

Il y est accueilli par des paroles d'exhortation au Silence et au Secret, accompagnées de gestes de portée hautement symbolique: dépouillement des

décors, apposition sur les lèvres du Sceau de Salomon, mise sous le Signe du Secret.

Le deuxième acte constitué par les quatre voyages propose un processus intérieur de préparation psychique. Chaque voyage, dont le caractère calme et paisible est à souligner, permet de formuler les conditions et les exigences d'une vie tournée vers un progrès intérieur. La gestuelle est reléguée au second plan, l'écoute est privilégiée. Les interventions des officiers, les mises en garde vis-à-vis de soi-même, de prudence, de lucidité se veulent persuasives tempérant l'éventuel enthousiasme du V.:M.:. Devant l'autel, sous le signe du secret, dans l'attente de l'investiture de M.: S.:, le V.:M.: écouter les caractéristiques intrinsèques du Devoir. Le rituel fait prendre conscience de l'importance de la méditation intérieure.

Le grade de M.:S.: est l'accès au retour sur soi-même. Il engendre une ascèse qui doit conduire à une évolution spirituelle. Le M.:S.: doit s'abîmer en lui-même, face à un miroir, qui lui renvoie ses interrogations et l'aide à les dépasser. Sa concentration, pour être parfaite, doit se parfaire dans le silence et le secret. Ce cheminement interne est source d'enseignements, il fait appel à l'intuition et au subconscient.

QUE PEUT-ON ENTENDRE PAR « L'ASCÈSE INTÉRIEURE DU M.:S.: » ?

L'ascèse spirituelle désigne une vie sobre et sans superflu qui vise à la fois la santé et la recherche du bien-être optimal ainsi que la conscience de ce qui est essentiel. L'ascèse permettrait d'augmenter et de maintenir la sensibilité du corps et de mieux ressentir le sens de nos propres actions ainsi que les événements de notre existence.

L'ascèse du M.:S.: a une connotation, une dimension, intellectuelle. Elle vise à une réflexion rigoureuse. Elle est composée de techniques dites de « discernement » mais également d'une orientation morale qui tente de se défaire de l'ego afin d'accéder à plus de compassion et d'amour.

Étymologiquement, issue du grec qui signifie « exercice » ou « s'arracher à la matière », elle consiste en une démarche rigoureuse tant au niveau du corps que de l'esprit et elle vise à se mettre en condition d'atteindre les buts que l'on se fixe. En ce sens, on peut dire que l'ascèse est une évolution spirituelle qui mène à la notion de devoir. C'est la clé du travail intérieur que doit continuer le M.:S.:, qui doit l'amener à se rapprocher, à mieux comprendre, à intégrer l'exemple de M.: Hiram.

Il faudra chasser les préjugés, combattre les vices pour continuer la construction de son T.: intérieur. La persévérance dans ces efforts amènera plus de tolérance

et d'ouverture ce qui devrait conduire sur les chemins de l'amour... de soi, des autres mais aussi de la nature. En ce sens, nous avons bien, en tant que M.: S.:, à travailler par des exercices réguliers (une ascèse donc) pour atteindre dans le silence et le secret de notre for intérieur une meilleure attitude sociale et morale. L'ascèse c'est l'invitation au dépassement de soi. C'est le message qui est délivré lors de l'initiation.

Le voile que porte le futur M.:S.: l'invite à cette introspection, première étape de l'exercice intérieur, comme un souffle, nous devons retourner en nous-mêmes, avant d'être capables d'apporter quelque chose aux autres. L'ascèse cristallise tous les enseignements du M.: pour mieux les assimiler et les offrir. Elle permet aussi de mieux dominer l'émotivité, souvent cause de dérives, malgré les bonnes intentions originelles. En liant l'ascèse à l'intériorité, la voie spirituelle est préférée à la voie corporelle. C'est une démarche introspective volontaire qui peut, aussi, être ressentie comme imposée lors de l'initiation. L'ascèse serait l'outil le plus efficace pour se concentrer sur une recherche intérieure ardue, une progression difficile.

Le grade de M.:S.: n'est pas un symbole en lui-même, l'ascèse exigée reste un instrument plus intime qu'aux premiers grades mais elle est capable d'activer une démarche humaniste ouverte sur le monde.

LE SYMBOLE D'UNE ASCÈSE INTÉRIEURE

Ce travail spirituel intense et cette spéléologie des profondeurs de la Conscience se font dans la solitude et le secret puisque l'on touche là au plus profond et à l'essentiel de l'Être... C'est dans cette solitude que les choses apparemment complexes se clarifient. C'est ici aussi que l'ascèse intérieure, acceptée en pleine conscience, pose les fondations de notre T.: intérieur en révélant une compréhension plus large de la notion de Devoir.

« *Le monde est ma représentation, mais aussi ma volonté* », écrivait Arthur Schopenhauer.

La représentation plus précise sera la plus efficace pour l'action. Le M.:S.: reste libre face à ce devoir accepté, il atteint un état spirituel supérieur et agit à l'extérieur. Le perfectionnement maç.: n'est pas uniquement spirituel, il s'inspire aussi de la réalité de notre époque et aucune faiblesse ne doit interférer dans l'ascèse nécessaire.

Au 4^e grade, l'ascèse est essentiellement basée sur le renoncement à tout ce qui pourrait entraver la marche vers l'amélioration et la recherche de la perfection. Le signe du secret ou du silence, répété à chaque prise de parole, est le symbole de l'invitation au dépouillement, à la clarification des idées et de l'expression.

Le rituel nous invite à épurer nos ressentis, à les débarrasser des pulsions, préjugés ou intentions présumées, pour nous placer sur la route du Devoir. Il existe une démarche de déconstruction extérieure et de reconstruction intérieure qui s'inscrit dans la continuité de la démarche maç.:. mais qui abandonne et, surtout, qui combat tout ce qui nuit à la qualité de l'édifice personnel de l'homme pour l'inscrire dans l'amélioration de la construction de l'humanité dont il est partie prenante.

L'ASCÈSE INTÉRIEURE : LE SECRET DU M.:S.:.

« *Autrui est le médiateur indispensable entre moi et moi-même* », écrivait Jean-Paul Sartre.

Notre secret est lié à l'intériorité et le sceau de Salomon en est le symbole. L'introspection lucide ne peut qu'être secrète. Il faut disséquer son esprit à la lumière d'une critique impartiale pour élargir sa conception du Devoir. Ce voyage introspectif et secret, cette plongée dans le monde de la conscience, pourrait sembler en contradiction avec les enseignements des trois premiers grades. L'ascèse par mortification conduit à un meilleur amour de Dieu. Cette ascèse-là n'est pas la nôtre.

La nôtre a pour objet une meilleure connaissance de nous-mêmes, pour parvenir à un meilleur amour de nous-mêmes et des autres. L'introspection n'est pas, pour nous, synonyme de mortifications et d'épreuves corporelles, elle n'est pas cilice, discipline et privations. Elle n'est pas châtiment, elle n'est qu'humilité et réflexion, elle est écoute de notre silence, écoute de l'écho de la parole de l'autre, écoute de nos mobiles profonds, pour regarder en face nos désirs et nos peurs, pour les surmonter et les vaincre. L'ascèse est un apprentissage : celui d'un renoncement à tout ce qui n'est pas essentiel. C'est être constamment éveillé.

La marche est faite de tours et de demi-tours qui se succèdent sans fin. À chaque tour, une spirale revient sur elle-même, quel que soit son pas. Le Rituel précise que l'ascèse intérieure du 4^e grade doit provoquer une « évolution spirituelle ». Ne pas se limiter aux progrès existentiels et relationnels mais rechercher ce qui, au-delà des contingences matérielles, est susceptible d'élever l'esprit et de contribuer à une meilleure adéquation au travers des relations avec les Hommes. Cette élévation spirituelle doit, ou devrait mener, à la compréhension élargie de la notion de « Devoir ».

Nous pourrions nous interroger sur l'allusion à cette compréhension qualifiée d'« élargie ». Rien n'est précisé quant à la nature de cette quête. Nous pourrions en déduire qu'elle est laissée à la libre interprétation et qu'elle suggère implicitement que le premier « devoir » que l'on puisse imaginer est celui qui

renvoie à sa propre personne, c'est-à-dire une invitation à cultiver ce qu'il y a de meilleur en nous, à transcender sa vie, en quelque sorte, seul gage d'un apport substantiel à soi. La perpétuelle construction de soi repose non plus exclusivement sur la connaissance de soi, qui constitue l'un des buts de la Maç.: bleue, mais sur une tentative de connaître pourquoi et comment nous sommes devenus ce que nous sommes. C'est la voie de l'enseignement initiatique, qui se donne et qui se reçoit dans le silence de tout l'être, qui jette ses assises dans la méditation et porte ses fruits dans les replis les plus secrets de l'esprit apaisé.

Dès lors, le grade de M.:S.: pourrait, « *in fine* », être le symbole de cette ascèse puisque les fondamentaux du grade enjoignent à l'humilité devant les secrets de la vie et précisent que la Vérité absolue réside dans l'inaccessible et l'inconnaissable et que l'esprit humain en approche sans cesse mais ne l'atteindra jamais. C'est paradoxalement par le Silence que commence la recherche personnelle et intime de la Parole perdue.

LES ENSEIGNEMENTS CONSTRUCTIVISTES DES TROIS PREMIERS GRADES

Le but de l'initiation maç.: est de devenir l'artisan de son propre destin et de contribuer ainsi à l'évolution du monde en y apportant les richesses intérieures découvertes en L.:. L'enseignement maç.: n'est en rien une doctrine toute faite et fermée sur elle-même mais bien une méthode qui permet d'accéder à une vision élargie par l'étude des symboles qui peuvent aider les FF.: à mieux comprendre le monde sans imposer de préalables idéologiques puisqu'ils sont polysémiques.

Apprendre, ne peut se faire qu'en comprenant le sens de ce que l'on apprend. Comprendre le sens, exige de comprendre le tout, comme ses parties qui doivent être comprises dans le contexte du tout, construire sa propre signification, en venant ajouter ses propres acquis, des connaissances et des ressentis complémentaires. Du désir d'affranchissement de l'autorité à la découverte et l'édification de notre propre monde, de la recherche de nos mobiles profonds à l'interrogation sur notre rapport aux autres, la construction est le thème fondamental de la voie initiatique.

Ainsi se définit le « constructivisme » de Jean Piaget (1923), fondé sur l'hypothèse que, en réfléchissant sur nos expériences, nous construisons notre propre vision du monde. T.: intérieur, T.: de l'univers qui nous entoure et nous englobe, construire le T.:, c'est chercher, ou donner, du sens au monde et à notre propre existence dans le monde. Le grade de M.:S.: se situe dans le prolongement des enseignements constructivistes des LL.: symboliques. Le cheminement initiatique est balisé dans la succession des grades maç.: qui marquent des étapes,

des seuils à franchir, où des clefs sont données... mais ces clefs ne peuvent être utiles que si l'on se donne la peine s'en servir.

Les LL.: de Perf.: seraient plus proches de la théorie des intuitionnistes selon laquelle l'homme est capable de connaître l'être en lui, et, par son intermédiaire, la vérité insondable mais bien réelle dans son essence unique. Si l'ambition des LL.: de Perf.: est d'amener le Maç.: à se dépasser en avançant sur une voie qui n'appartient plus au monde ordinaire, le M.:S.: part à la découverte de son essence véritable. La symbolique du grade de M.:S.: confirme l'action de construction spirituelle, d'apprentissage de la pratique initiatique et de la transmission culturelle en L.:. C'est cette acceptation du travail sur soi qui permet de comprendre et d'accepter le Devoir non comme une obligation mais comme quelque chose qui est issu de notre libre choix. Rien de contradictoire, donc ! Nous sommes toujours profanes face aux mystères du monde. Il faut déconstruire, retailler et repolir pour s'approcher de la Vérité et tenter de retrouver la « parole perdue ».

CONTINUITÉ SUR LE FOND, RUPTURE DANS LA FORME

Il n'y a pas de contradiction avec les trois premiers grades, mais continuité, complémentarité, amplification morale et spirituelle, synonyme de recherche de perfection. C'est une charge supplémentaire à porter... c'est pour cela que l'on peut parler d'ascèse : sans elle nous serions impuissants... Le R.:E.:A.:A.: est dans le droit fil de l'émergence d'un individualisme altruiste. « Le grand œuvre » est de faire d'une pierre brute, un être humain au sens plein du terme. Le Devoir n'est pas une nécessité, mais un choix, de valeurs, qui excède notre singularité avec l'exigence de son dépassement, en permettant l'accès à un autre niveau de conscience, celle des autres. Ce qui en soi est bien une forme d'ascèse.

M.: de lui avant toute chose, le M.: Maç.: a une vocation de constructeur. Il ne construira plus de cathédrales mais fera œuvre de bâtisseur de lui-même. Après quoi, en rassemblant ce qui est épars, dans la recherche du Beau, du Bien, du Vrai et de la Vérité, il pourra commencer à transmettre des repères et des valeurs à un monde et à une société qui en ont perdus beaucoup.

Dans le parcours idéal de celui qui accède à la perfection au niveau du M.:S.: la recherche de la parole perdue relève de la quête de son moi intérieur, non pas par l'introspection comme aux premiers degrés, mais par l'émergence d'une pensée issue de la confrontation de réflexions et intériorisées.

Le seul risque de contradiction réside dans la nature humaine non dans la démarche proposée.

Le but de toute initiation est d'arriver à vivre l'aspect sublime de la nature humaine tout en participant à la vie quotidienne.

Chaque sommet atteint permet d'accéder au sommet suivant sans démentir l'utilité du précédent. Le devoir du 4^e degré ne contredit pas les devoirs des trois premiers, il poursuit une évolution, il réactualise la recherche mais développe par « l'ascèse intérieure » la conscience du changement de plan. Après s'être élevé du plan horizontal, la verticale s'offre au M.:S.:.

Il n'y a pas de contradiction mais continuité sous une autre forme.

Aux trois premiers grades, le Maç.: se « construirait » par des enseignements indépendants de sa conscience et de sa volonté tandis que dans les ateliers dits « supérieurs », il se perfectionnerait lui-même grâce à la vie intérieure qu'il ferait l'effort de mener ayant pour seul guide ses propres pensées, sa détermination et son intelligence. Ce qui ferait donner en L.: bleue la priorité à la dimension objective de la Maç.: et dans les ateliers supérieurs sa dimension subjective. Il existerait une rupture entre la connaissance du M.: qui résulterait d'un enseignement extérieur à lui-même et la connaissance du M.:S.: qui résulterait d'une réflexion intérieure.

Soyons si ce n'est sérieux du moins raisonnables, comme l'énonçaient les Stoïciens, il est nécessaire d'établir une norme de vérité et de morale comme point de départ de la réflexion philosophique. L'opinion de chacun n'est pas suffisante pour déterminer la vérité et la morale. La philosophie « spontanée » pose une norme de vérité et de morale qui est le point de départ de la philosophie « réfléchie » de chaque Maç.: qui disposera de principes connus et clairement définis lui permettant d'éviter les erreurs dans lesquelles tombent ceux qui sont dénués de repères.

Dans les LL.: de perfection, le Maç.: prend concrètement contact avec son être intérieur dont il pouvait pressentir l'existence en œuvrant à la connaissance de soi issue des trois premiers degrés.

Il n'y a pas contradiction mais dépassement des connaissances acquises en l.: bleue.

Comme une invitation supplémentaire à mener cette ascèse intérieure, le rituel nous en livre les principales caractéristiques au moment de commencer nos travaux en L.: de Perf.: notamment quand il est dit : « *Et que dans ce T.: et dans le monde, on nous reconnaisse toujours par la rectitude de nos pensées, la droiture de nos paroles et la noblesse de nos actions* ». Il apparaît que la démarche du M.:S.: n'est

pas un aller simple vers l'intériorisation.

L'ascèse intérieure est bien intimement liée à une démarche maç.: qui est faite d'allers-retours incessants, entre notre expérience initiatique vécue auprès de nos FF.: et nos visites régulières dans les « parties intérieures de la Terre » visites auxquelles nous sommes invités, tout au long de notre vie initiatique, et ce, dès le cabinet de réflexion. Le M.:S.: doit toujours remettre en cause ce qui paraît être acquis. Passé de l'équerre au compas, le M.: Maç.:, après avoir été « *un homme d'action tendant vers l'extérieur* » approche une connaissance de l'Être, l'Être en soi, en commençant par l'ascèse « intérieure » permettant de se connaître.

Comme le soulignait le T.:P.:S.:G.:C.: lors de son discours du Grand Conseil d'Automne 2009 : « *L'appartenance à la Maç.: résulte d'un appel de la conscience à œuvrer, pour connaître et pour comprendre* ».

Il n'y aurait donc aucune contradiction entre les premiers degrés et l'ascèse intérieure, tout juste un degré d'appréciation différant dans les voies et la démarche puisque la règle d'action qu'implique la voie initiatique de la F.:M.: commande le comportement social du maç.: en tant que tel.

Il ne peut y avoir deux écoles, deux acceptions opposées de la Maç.:

Le passage de l'équerre au compas nous ouvre les portes d'une vie maç.: fondée sur l'approfondissement perpétuel de la maîtrise : c'est en allant puiser dans les profondeurs de notre conscience, par l'enseignement des autres degrés, par une introspection intime, par l'ascèse intérieure qui est aussi une élévation au-dessus du monde matériel que le M.:S.: poursuit avec force la construction du T.: intérieur, preuve qu'Hiram n'est pas mort pour rien.

Le M.:S.: ne pleure plus sur la tombe du M.:, ni même sur la « parole perdue », puisque les derniers mots apparaissent comme un message d'espoir.

En ce sens Edgar Morin écrit : « *Toute connaissance acquise sur la connaissance devient un moyen de connaissance éclairant la connaissance qui a permis de la construire* ».

La progression du Maç.: n'est pas linéaire, elle se fait par de perpétuels retours en arrière qui l'enrichissent et lui permettent d'aller plus loin.

Extrait du « R.:E.:A.:A.: des Hauts Grades » : « *...dans une lecture des gr.:, cette fois-ci cardinale, surgit le concept que chaque degré englobe les précédents, intégrant en même temps les enseignements et préceptes antérieurs.* »

À la question « *le Rite présente-t-il une continuité ?* », il est répondu :

« *Elle est cachée, et ne se révèle que par le travail, la réflexion et le constant souci de replacer le gr.: reçu dans un continuum, en même temps que l'on poursuit la progression (ou qu'on la découvre) sur les bases de la nouvelle connaissance.*

Nous sommes en pleine épistémologie constructiviste : le Sujet (le Maç.:.) étudie un Objet

(le nouveau gr.·) et cette connaissance s'élabore en même temps qu'elle construit le sujet cherchant.

Le réel connaissable est un réel en activité qu'expérimente le Maç.·. et il était cette connaissance de son expérience du réel par des représentations symboliques. »

Une des particularités du grade de M.·S.·. est la prise de conscience que la « parole perdue » ne peut être retrouvée qu'en suivant un itinéraire particulier, celui de l'effort et de la pugnacité.

Pour conclure, empruntons au Sicaride, le livre de l'Ecclésiastique, cette citation :

« Voyez, ce n'est pas pour moi seul que j'ai peiné mais pour tous ceux qui recherchent la sagesse. » (24.34)

J'ai dit.

T.·Ill.·F.· GÉRARD BOUQUIGNAUD,
M.·A.·S.·C.·

GRANDE LOGE DE PRINTEMPS DISCOURS DE CLÔTURE DU GRAND ORATEUR

C'était au temps où les humains et les animaux parlaient les mêmes langues, sous le règne glorieux de Kankou Moussa, dixième Mansa Ba (« Roi des rois ») du Mali.

En ce temps-là, il y avait un farba, un gouverneur royal de province dont les mémoires ont oublié le nom. C'est pourquoi l'Harmattan, le vent chaud et sec de la savane le nomme Wari-Janu, Celui qui n'a pas de nom. Le gouverneur possédait trois pintades bleues, cinq bâtons rituels, sept chevaux de guerre, quatre clefs pour serrure de grenier à grains, quatorze lances, dix-huit femmes, trente calebasses noires et trente-deux frères qui formaient sa garde personnelle. Quand je dis « frère(s) », je devrais dire demi-frère car si tous avaient la même mère, chacun avait un père différent.

C'était au temps où les humains et les animaux parlaient les mêmes langues, et Wari-Janu, Celui qui n'a pas de nom, possédait un chien... muet.

Or, si le chien n'aboie pas, la caravane passe-t-elle quand même ? se demande le sage sous le Manguier.

Le farba (gouverneur) aurait bien tué son chien sans même à être obligé de l'accuser d'avoir la gale, mais la coutume prévoyait que le gouvernorat était indissolublement lié à la présence d'un chien muet. Si ce dernier mourait, son maître passerait immédiatement de vie à trépas.

Aussi le farba gardait-il bien à l'abri, au sein de son palais, ledit chien. L'animal avait pour lui seul, comme domaine, Du-Kéné, la Cour de la Concession, entourée de cases aux noms curieux : la Case des Pas Perdus, la Case des Objets Trouvés, la Case des Amis des Égarés, la Case du Futur Disparu ou la Case de la Parole Perdue.

Dans la cour où vivait le chien, chacun de trente-deux gardes jurait au gouverneur de garder le silence, d'être obéissant et de demeurer fidèle. Ce programme semblait si inaccessible aux communs des humains qu'on croyait

que seule la race canine était capable d'un tel sacrifice. C'est pourquoi on nommait ladite troupe, Wulu, qui veut dire le chien mais aussi le pénis.

O yé cen yé : c'est la stricte vérité.

Or, un jour qu'un futur membre de la garde allait prêter un serment auquel on ne croit qu'à moitié et avant que le farba ne prononce un discours de circonstance aux phrases ciselées, mais aux mots convenus et creux, le chien muet se mit... à parler :

« Ne nous payons pas de mots ; méfions-nous plutôt du charme des mots qui nous ensorcelle et nous endort. Il ne suffit pas de dire, encore faut-il incarner. Se contenter de dire, n'est-ce point rester dans le domaine de l'avoir propre aux parvenus, cette étrange caste composée d'un mélange hétéroclite de Bobos qui se prétendent nobles, de cuistres qui se croient savants, d'initiés qui se drapent dans un ésotérisme de pacotille, de distingués savants devenus des ânes bâtés sans le savoir, d'humanistes en peau de lapin pour meeting Rive Gauche et caméras de télévision et surtout d'hypocrites aux paroles mielleuses mais qui ne rêvent que d'être calife à la place du calife, même s'il s'agit d'un ridicule petit califat. Il est inutile de dire à ton frère que tu l'aimes, aime-le tout simplement. Il est vain de disserter sur les progrès de l'humanité, fais quelque chose pour elle ».

Déjà Démosthène disait dans sa Deuxième Olynthienne :

« Songez bien que les paroles qui ne sont suivies d'aucun effet sont comptées pour rien. »

C'est vrai que notre chien ex-muet parlait non seulement l'akan, le bambara, le béti, le haoussa, le moré, le peul, le songhaï, le wolof, mais également le grec ancien et quelques autres langues indo-européennes, ce qui le rendait un tantinet cabot, cela va de soi.

Et notre quadrupède qui cependant n'avait pas peur des mots, de poursuivre :

« Se nourrir de paroles et s'en satisfaire, n'est-ce point se vanter de ce que nous avons en oubliant qui nous sommes réellement et préférer le vent de l'avoir à la richesse de l'être ? On peut exécrer son époque et aimer la vie. On peut être un nihiliste festif, un pessimiste humaniste, un anti-moderne de progrès, un trappeur de l'oxymore si le cœur, la main et la parole battent à l'unisson, chacun sa partition de vérité.

Mais ne nous payons de mots !

Il y a des mots mauvais !

Des mots de mensonge !

Quand le bling bling sert d'I.H.R.E., Indicateur Humanoïde de Réussite Externalisée, comme si les Rolex pouvaient donner sens au temps vécu, quand la pensée se confond avec le cliché administratif comme si le demandeur d'emploi avait plus de travail qu'un chômeur, qu'une technicienne de surface

s'épanouissait plus qu'une femme de ménage, et qu'un mâle comprenant pouvait être défini autrement que par un mot de trois lettres dont la première est C, quand la réflexion s'agenouille devant le vide du langage et élève au rang de concept des imbécillités comme la pensée unique ou le politiquement correct, alors il y a euphémisation du réel, délit d'injustice, chasse au faciès et malheur au(x) vaincu(s).

Pire quand les mots se soumettent au totalitarisme, quand on dit regroupement au lieu de déportation, lendemains qui chantent à la place de massacre à la mitrailleuse, mon peuple m'aime pour. Nous voulons vivre et mourir dignes et libres, alors la pensée se glacifie, se pétrifie, s'annihile comme un vent mauvais d'Auschwitz, du Goulag ou du Ruanda. Il y a des mots qui ordonnent de tuer et de taire le crime. Il y a des mots qui tuent. Le silence de ceux qui vivent en terre des libertés est alors encore plus assourdissant. Face aux lâchetés, les poètes, les fêlés parce qu'ils laissent passer la lumière et les chiens doivent être les derniers à se payer de mots.

Pourtant, il y a des bons mots !

Des mots de vérité !

Des mots qui ensemencent !

Pourtant les mots justes dits au bon moment sont de l'action ! Comme se fait-il que ces auxiliaires du mensonge correspondent soudain à la réalité ?

Faute de pouvoir voir clair, nous voulons, à tout le moins, voir clairement dans les obscurités :

D'autres avec leur lumière

Anéantissent le charme secret de l'insondable

Obscurité des profondeurs

Mais moi avec ma clarté

« *Je fais croître l'inconnaissable* », écrivait le philosophe et poète dissident roumain Lucian Blaga¹.

Car quelle que soit la pertinence du discours sartrien sur la liberté, le sujet ne s'appartient pas entièrement. Il peut se raconter qu'il prend des décisions libres, qu'il choisit souverainement son destin, qu'il construit en toute connaissance de cause sa vie, en fait, il se raconte des histoires, il se paye de mots.

1. (1895-1961) : *L'Étoile la plus triste*, choix de poèmes, traduction Antonia Iliescu, Paris, Orphée-La Différence, 1992.

Est-ce à dire que la destinée est aussi inéluctable que la fatalité ?

Il n'en reste pas moins que notre marge de manœuvre est plus réduite que nous le croyons. Dans ce que l'on pense, il y a toujours de l'impensé. Dans ce que l'on dit, il y a toujours de l'indicible. Dans cette faille, la vérité se détache du savoir. Les mots, même si le locuteur n'en est pas conscient, sont les auxiliaires ou les acteurs d'un acte d'insoumission contre la tyrannie du réel. Si vous inventez des mondes avec des mots, c'est que le monde tel qu'il est ne vous suffit pas. Il y a quelque chose de révolutionnaire dans l'utopie, dans la fiction, dans la création artistique et littéraire, dans le chant d'une mère, dans le souffle du vent, un désir d'autre, une altérité radicale, une pensée rebelle face aux injustices, aux imperfections et aux médiocrités du monde réel. La parole est la source de toute critique envers la société. Ce n'est pas vous alors qui vous payez de mots, ce sont les mots qui paient pour vous.

Mais le mot juste est fugace.

Qu'arrive-t-il quand nous prenons les mots pour des réalités, alors qu'ils ne sont que des façons de dire ?

Ce qu'on ne peut dire, il faut le taire.

Toujours et encore, ne nous payons pas de mots :

« *Dans ce mot, il y a un monde avec ses abîmes, ses tremblants espoirs, ses larmes, sa nuit, son aurore, son jour et son crépuscule. Pauvreté du langage humain. Comment dire tout ce qu'on veut dire avec des mots ?* », écrivait Julien Green, dans son *Journal*².

La réalité extérieure au langage est-elle innommable ? Nous pouvons la montrer du doigt, la cerner, la caresser, voire l'éprouver, mais jamais la posséder.

Du coup ce qui caractérise la certitude n'est pas d'être explicite, mais au contraire de demeurer silencieux. Au « *je ne sais que je ne sais rien* » de Socrate, au *Que sais-je ?* de Montaigne, au *Que puis-je savoir ?* de Kant, faudra-t-il ajouter « *Que puis-je dire au double sens d'autorisation et de possibilité ?* »

Même s'il ne disait pas un mot plus haut que l'autre, notre chien ne les mâchait pas. Soudain le farba entra dans une ire noire et se mit à insulter l'animal :

« *Chien vert, griot infidèle, orateur de malheur* » et bien d'autres que la décence m'interdit de dire ici.

Paradoxe des conséquences, le chien est le symbole de la fidélité et de l'obéissance et pourtant nous voulons le tenir en laisse.

Ivre de rage, le farba, de son épée, trancha la tête du chien. Comme l'affirmait la coutume, le gouverneur mourut sur le champ, sans plus mot dire, ni maudire.

2. Tome V, 1946-1950, Paris, Plon, 1951.s.

Quant au chef du chien, il roula jusqu'à la porte rouge de la Case de la Parole Perdue, laquelle contrairement à son habitude s'ouvrit. Alors la tête du chien coupée entendit cette terrible question :

— « *Qui t'a conduit ici ?* »

C'était la voix de la Parole perdue, égarée certes mais pas obligatoirement muette.

— « *Qui t'a conduit ici ?* »

— « *La Parole et les mots* », répondit la tête canine.

Toujours roulant, la tête continua sa route et s'y perdit sans doute puisqu'on ne l'a jamais retrouvée. La Parole perdue également ne fut pas retrouvée, mais cela est une tout autre histoire.

Quand au *farba*, au gouverneur, il tomba dans les oubliettes de l'histoire et c'est pourquoi on le nomme depuis Wari-Janu, *Celui qui n'a pas de nom*, C'était au temps où les humains et les animaux parlaient les mêmes langues, Pourtant, il se murmure qu'encore aujourd'hui, certains soirs de pleine lune, dans la savane arborée, lorsque les @, sms et autres BBM vont se coucher fatigués, la tête du chien aboie et les dernières caravanes continuent de passer... du moins pour quelque temps encore.



D I A L O G U E S

LES TEXTES QUI SUIVENT
N'ENGAGENT QUE LEURS AUTEURS

PABLO PICASSO
SUITE VOLLARD



Pégase captif
ODILON REDON

L'ENSEIGNEMENT INITIATIQUE DE STANISLAS DE GUAÏTA

En 1935, paraissait à Paris, aux Éditions du Symbolisme, un petit livre intitulé *Stanislas de Guaita* avec la mention inscrite en petits caractères *Souvenirs de son secrétaire*, Oswald Wirth. (Je prononcerai Gü-éta, comme les gens de son pays). Wirth, qui devait mourir en 1943, demeure un théoricien considérable du symbolisme ésotérique ; il fut l'initiateur d'un retour de la Maçonnerie française à ses origines traditionnelles ; le travail en profondeur qu'il entreprit, au sein de notre vieille confrérie, fut pour l'essentiel une conséquence de l'influence de son Maître Guaita, qui, lui, ne fut jamais Maçon, mais qui se situe évidemment dans une mouvance maçonnique.

Les circonstances de leur rencontre valent d'être rappelées !

Le Suisse Oswald Wirth, informé très jeune des phénomènes magnétiques par des lectures faites au collège, tenu par des bénédictins, était passé très vite à la pratique ; il avait obtenu des guérisons.

En 1887, alors qu'il soignait par le magnétisme une malade, par ailleurs douée de voyance :

« Je vois, lui dit-elle, une lettre avec un cachet rouge portant des armoiries... elle vous sera envoyée par un jeune homme blond, de votre âge, moins grand que vous, teint clair, yeux bleus, à qui l'on a parlé de vous... Vous allez la recevoir, c'est très important pour vous. »

Quelques semaines plus tard, Oswald Wirth reçut la lettre. Elle était signée *Stanislas de Guaita*. Il souhaitait rencontrer Wirth, que lui recommandait son ami l'Abbé Rocca.

Tel fut l'étrange début d'une étroite et longue collaboration.

PREMIÈRE PARTIE

Stanislas de Guaita est né le 6 avril 1861 en Lorraine Septentrionale, au Château d'Alteville qui domine l'étang de Lindre et le village de Tarquimpol, dont la fondation remonte à l'époque des Druides. Il devait y mourir le 19 ou 20

décembre 1897. Sa biographie a été retracée par Oswald Wirth dans le livre auquel j'ai fait allusion, et, plus récemment, par André Billy, dont un *Stanislas de Guaïta* est paru au Mercure de France en 1971. Plus récemment encore, par Félix Vazemmes dans un article fort documenté qu'a publié *Terre Lorraine*. On trouvera surtout de nombreuses allusions à Guaïta chez Barrès dans *Le départ pour la vie*, dans *Amori et dolori sacrum*, et dans le tome 1 des *Cahiers*, et l'on se reportera avec fruit au numéro du 10 février 1898 de la *Lorraine artiste*, et en particulier au beau texte de Laurent Tailhade où l'humour ne contrarie en rien l'admiration. Enfin, on consultera en bibliothèque le petit livre de Matjioi, de son vrai nom Albert de Pouvoirville, *Stanislas de Guaïta* (excellent résumé de la doctrine). Nancéien, engagé dans les campagnes tonkinoises de 1890 – quoique violemment hostile aux guerres coloniales – Matjioi représenta l'apport taoïste dans les recherches du groupe de Guaïta.

Le marquis Stanislas de Guaïta descendait, par son père, d'une famille lombarde, dont une branche s'était établie en Lorraine au XVIII^e siècle – via Francfort où une Guaïta épousa un Brentano – et y était devenue française en même temps que propriétaire de manufactures de verrerie.

Le grand-père de Stanislas épousa la fille du Général Grandjean, héritier du château d'Alteville.

L'ascendance maternelle est tout à fait lorraine.

« *Cette double origine, écrit le poète Laurent Tailhade, se manifestait clairement... Le masque dominateur et fin, au nez et au menton volontaires, aux lèvres éloquentes et charnues, rappelait par son élégance impérieuse les patriciens de Donatello et Ghiberti, mais le teint nacré, la peau soyeuse et le diadème des cheveux blonds attestaient le sang germain, la douceur des pays nuageux de brumes et de rêves.* »

Ce dernier trait évoque aussi le décor de l'enfance : Barrès a décrit « *...Les eaux plates et immobiles qui se voilent de brumes même à l'aube des jours d'été.* » C'est le Pays des Étangs dans son attachante austérité.

Double origine intellectuelle, également. Un père lettré et libéral, quelque peu voltairien, une mère catholique fervente et même bigote. Guaïta rencontra, dès le berceau, cette contradiction qui peut s'avérer féconde ou dévastatrice.

Il avait tous les dons. Celui que Rachilde décrira, sous le pseudonyme d'Endymon de Verta, comme « *un captivant, un admirable causeur* » devait, dès le lycée, fasciner ses condisciples, et tout particulièrement Maurice Barrès. Au lycée Henri Poincaré, où ils se connurent en 1878, Guaïta fait lire en cachette à Barrès les livres alors maudits *Emaux et Camées*, *Les Fleurs du Mal*, *Salammbô* : « *Je ne suis plus seul, s'écrie Barrès, mon ami et ses maîtres s'installent dans mon isolement* ». Et, évoquant celui que tous appelaient Stanis : « *Nous le vîmes, écrira-t-il, corpulent,*

un peu cérémonieux, avec un grand regard autoritaire. C'était alors le plus aimable des enfants : ivre de sympathie pour les êtres et pour la vie, d'une mobilité incroyable, avec des mains remarquables de beauté. »

L'année suivante, celle de la philo, Barrès qui gémissait sous le poids de l'internat, peut s'installer chez lui, au 38 de la rue de la Ravinelle ; Guaita, lui, habite l'hôtel particulier de sa famille, sur la Carrière au n° 27. Ils ne se quittent guère, se raccompagnant l'un chez l'autre à travers les rues de Nancy, en échangeant impressions et confidences. Ils découvrent ensemble les livres, les cafés, les femmes. Guaita, qu'aucune fatigue n'abat, va souvent, seul, saluer le jour naissant sur les hauteurs de la ville. Deux garçons préservés découvrent avec insouciance une vie qu'ils n'auront pas la peine de gagner. Guaita tentera un jour de s'en expliquer dans une lettre à sa mère dont la fortune l'entretient : *« Je serais incapable de mener une vie d'action... De quoi suis-je capable ? Je puis approfondir, creuser une question qui m'a séduit... Je puis élaborer lentement un ouvrage dogmatique où j'aurais mis toute mon intelligence, mon enthousiasme et mon cœur. Je puis faire ce que le plus grand nombre appelle un utopiste et que quelques-uns appellent un penseur »*. Extraits d'une longue lettre...

Ne l'imaginons pourtant pas désincarné. Quant au quotidien, Barrès et lui se partagent les faveurs d'une belle Luisa qui préférera toutefois cacher à Guaita son aventure avec un troisième larron, leur ami Léon Sorg.

Provincial et brillant sujet, de quoi pouvait-on rêver sinon de Paris ? Ils s'y retrouvent en 1882.

Barrès se lance dans la lutte politique ; Guaita, lui, se cantonne dans sa bibliothèque et ses textes poétiques : *« Il trouvera un éditeur, note Barrès, avant de se trouver lui-même »*. Propos amicalement sévère, mais l'œuvre poétique de Guaita, des *Oiseaux sauvages* à *La muse noire* et à *Rosa Mystica*, n'échappe guère au discours parnassien, avec des réminiscences baudelairiennes.

Il chante les dieux antiques, mais aussi l'éclair arraché aux dieux, la lumière électrique, immatérielle : *« Comme si le divin étincelait en elle »*.

Il s'abandonne à l'obsession du néant, qui se rue sur l'être *« comme un aigle affamé sur l'oiseau solitaire »*, à la tristesse de l'automne sur Altevillle :

*« Ciel jaune, le manoir est morne et sa tristesse
M'envahit tout entier. »*

Plus intéressants sont les textes où se dessine l'évolution de son esprit. L'orthodoxie qu'il recherchera ne fera jamais reculer cette soif de liberté intellectuelle qui l'éloigne déjà de toute institution qui prétendait imposer une vérité. Il exprime rétrospectivement son indignation à l'égard des *« ALLUMEURS DE FAGOTS »* qu'il voit se pencher sur leurs victimes :

« ... *L'œil serein*
Les tenailles dans une main
Le crucifix dans l'autre »

Plus tard, il fera le procès de la sorcellerie, mais en stigmatisant toujours ceux qui brûlèrent les sorciers et les juridictions d'exception, dont tant d'innocents furent victimes. Guaïta sera fasciné par la lecture du procès de la Gayette, une sorcière locale brûlée vive à Dieuze en 1609.

Au début des années 80, le jeune poète n'a pas encore étudié la sorcellerie, et ne fait pas les distinctions que son œuvre ultérieure établira, mais c'est déjà le futur Guaïta, héros de la quête occulte, qui rêve devant la caverne :

« *Que fais-tu donc, savant à chevelure blanche*
Et que sortira-t-il de ton sombre alambic ? »

Déjà curieux de chimie et naturaliste empirique, bientôt expert en toxicologie, tout près de chercher à percer le secret des choses, Guaïta, lorsqu'il se sera trouvé, n'écrira plus un seul vers. Chimiste fort attaché au labo, Guaïta eut pu se passionner pour l'aventure scientifique, c'est le temps où Marcelin Berthelot, savant phare du positivisme, jugeait le système atomique « *ingénieux* » et « *conjec-tural* ». Et Sainte-Claire Deville, fondateur de la chimie-physique, évoquant atomes et molécules, « *refusait absolument de croire à ce qu'il ne pouvait ni voir ni toucher* ». Einstein alors avait un an...

Guaïta est surtout passionné de botanique et de pharmacopée. Le lyrisme de ses poèmes est largement inspiré par les plantes, dont les pouvoirs l'ont fasciné. Mais il s'intéresse aussi de près aux travaux de l'École Médicale de Nancy, se livrant en compagnie du docteur Liébault à des expériences de suggestion assez spectaculaires. Le docteur Hartenberg dira de lui : « *Il avait la conviction que le merveilleux et le surnaturel ne présentent que des modalités inexplicables des phénomènes naturels* ». Le monde matériel présentait à ses yeux « *un champ d'expériences que les pionniers du positivisme contemporain défricheraient et mettraient en valeur* ». (Françoise de Ligneris)

Réflexion qui montre assez l'ambiguïté des positions des ésotéristes à l'égard de la science de la fin du XIX^e siècle.

Retenons encore, et ce n'est pas seulement pour le plaisir de l'anecdote, le récit d'une des expériences menées en commun par le docteur Liébault et Stanislas de Guaïta :

« *Le Dr Liébault, afin qu'aucune phrase distinctive ne fût prononcée, même à voix basse, écrivit sur un billet* » : – « *Mademoiselle, en se réveillant, verra son chapeau noir transformé en chapeau rouge.* »

« Le billet fut passé d'avance à tous les témoins, puis MM Liébault et de Guaita posèrent en silence leur main sur le front du sujet, en formulant mentalement la phrase convenue. Alors la jeune fille, instruite qu'elle verrait quelque chose d'insolite dans la pièce, fut réveillée. « Sans une hésitation, elle fixa aussitôt son chapeau, et avec un grand éclat de rire, se récria : – Ce n'était pas son chapeau ; elle n'en voulait pas. Il avait bien la même forme ; mais cette plaisanterie avait assez duré : il fallait lui rendre son bien... – Mais enfin, qu'y voyez-vous de changé ? – Vous le savez bien ; vous avez des yeux comme moi. Mais encore ?... » Il fallut insister très longtemps pour qu'elle consentit à dire ce qu'il y avait de changé à son chapeau : « On se moquait d'elle... ». Pressée de questions, elle dit enfin : « Vous voyez bien qu'il est tout rouge ! »

« Comme elle refusait de le reprendre, force fut de mettre fin à l'hallucination, en lui affirmant qu'il allait revenir à sa couleur première. Le docteur souffla sur le chapeau, et redevenu le sien à ses yeux, elle consentit à le reprendre.

« Tels sont les faits que nous certifions avoir obtenu de concert. En foi de quoi nous avons dressé le présent procès-verbal. »

Nancy, ce 9 juin 1886 (Fait en double)

Dr A.-A. Liébault

Stanislas de Guaita

Or, le Docteur Liébault, extrêmement sceptique en matière de *transmission de pensée*, ne comptait aucunement sur la réussite de pareille tentative.

Il faudrait replacer toute cette recherche expérimentale, mais aussi le débat intellectuel, qu'elle introduit, en ce qui concerne la nature des phénomènes, dans le climat ambigu de l'époque, où le dogme religieux comme l'exigence rationaliste maîtrisent mal l'émergence de forces inconnues.

Examinant les lettres de Guaita, Mr Louis Kuchly suggère qu'un graphologue débutant verrait clairement les méfaits des hallucinogènes sur la personnalité de l'auteur des lettres. Et il ajoute que Stanislas a besoin de la drogue pour exciter son esprit. Pour atteindre l'extase, les Indiens du Mexique prennent des drogues végétales : Stanislas y parvient avec des substances qu'il prépare lui-même. « *Il faut, écrira-t-il, payer de sa personne, s'aventurer résolument à la conquête du Vrai* ».

Redoutable aventure. On ne peut séparer, dans le cas de Guaita, le cheminement de la pensée d'une épreuve incessante du corps, d'une souffrance qui lui apparaît comme le revers d'une expérimentation Spirituelle mais qui ne le quittera qu'à sa mort prématurée à l'âge de 36 ans. Hallucinations, obsessions, hurlements seront les signes irréfutables d'une toxicomanie profonde. Il avait, par ailleurs, hérité de son père d'une maladie de sang. « *Drogué*, ajoute M. Kuchly, *il l'est depuis ses vingt ans, lorsqu'il a commencé ses études de chimie.* » Un jour il ne quittera plus Alteville où la morphine ne parvient même plus à diminuer la souffrance.

Nous n'en sommes pas là, en ces années 1880 où le jeune homme découvre Paris. L'adolescence s'est éloignée ; Nancy à peine... Il y a de fréquents retours. Mais c'est à Paris que l'aventure spirituelle prendra forme.

Barrès, fidèle et réticent, séduit mais déconcerté, n'interviendra que du bout des lèvres aux soirées de l'avenue Trudaine, décrites par Laurent Tailhade :

« Dans la bibliothèque sombre aux divans bas, que tendaient jusqu'au plafond des livres mystérieux, des grimoires sans prix, devant la table surchargée de paperasses, d'encriers, de feuilles blanches, et de traités d'occultisme, Guaita, un éternel cigare aux lèvres, charmaient les arrivants de sa cordialité. Un froc de laine rouge l'enveloppait de la nuque aux talons, accusant en vigueur sa tête pâle et volontaire. »

De l'avenue Trudaine à la place Carrière et au château d'Alteville, Guaita vivra – et mourra – vêtu et environné d'étoffes rouges : la couleur de la Rose-Croix, dont nous découvrirons le caractère central dans sa pensée et dans sa vie... Guaita vivra – (et mourra) – les volets clos, à la lueur des lampes, comme s'il avait voulu s'enfermer dans une sorte de temple intérieur. Mais cette aventure intérieure se définit d'abord par une prise de distance à l'égard du culte établi.

« Je n'ai guère, dit-il, fréquenté les églises ; l'atmosphère de ces lieux m'est d'ailleurs antipathique. Je m'y sens dans un lieu de dévotion inintelligente et de détestable idolâtrie. Je ne puis nommer d'un autre nom la pratique religieuse telle que l'entendent les trois quarts des dévots... Le catholicisme, tel qu'il est enseigné, n'est pas seulement une doctrine néfaste, mais encore en contradiction formelle, de lettre et d'esprit, avec l'enseignement des Pères de la primitive Église »...

Mais on pourrait citer d'autres textes où il réfère formellement à l'orthodoxie catholique. Contradiction ? Non...

« C'est que, dit-il d'ailleurs, le christianisme lui-même nous a prévenus d'un voile à déchirer si nous voulons que la Minerve se révèle à nous... ». Et il accuse ceux qui « prennent les textes sacrés au pied de la lettre morte » d'oublier d'en dégager la science secrète « et de négliger cette Belle-au-bois-dormant, qui, dans la forêt enchantée – inextricable fouillis de contes allégoriques et de symboles absurdes – attend toujours le Prince Charmant qui doit lui rendre la vie avec un baiser. »

Guaita note aussi que « le clergé catholique semble dominé par la peur : celle de la Science tout d'abord, et celle des francs-maçons. » Guaita n'était pas plus tendre pour la Franc-maçonnerie que pour l'Église Catholique :

« La moderne Franc-maçonnerie – tige bâtarde et mal greffée sur l'ancienne souche – n'est plus consciente de ses moindres mystères ; les vieux symboles qu'elle révère et se transmet avec une pieuse routine sont devenus lettre morte pour elle : c'est une langue dont elle a perdu l'alphabet, en sorte que ses affidés ne soupçonnent pas plus d'où ils viennent qu'ils ne savent où ils vont. »

Et Guaïta ajoute en note de bas de page :

« Un groupe de recherches initiatiques, récemment éelos à l'instigation d'un maçon affilié à la véritable Rose-Croix, Mr Oswald Wirth, s'est assigné pour but de retrouver le mot perdu des anciens mystères. »

Considérablement enrichie par rapport au petit opuscule de 1886, la troisième édition de *Au seuil du mystère*, d'où ces lignes sont extraites, parut en 1894. Depuis 7 ans déjà, Oswald Wirth était le secrétaire et le disciple de Guaïta, qui lui avait appris, au sens large de ces mots, à lire et à écrire. Il faut saisir dans quelle retraite intellectuelle Guaïta pouvait considérer comme vaine une initiation maçonnique, qui, même potentielle, demeure, pour Wirth, le germe de la transmutation intérieure, et manifeste la pérennité du rattachement traditionnel. Mais le jeune initiateur était lui-même un initié sauvage et solitaire... Il vivait moins dans le siècle, où l'art royal ne s'exerce pas sans patientes approximations, qu'avec ses maîtres disparus. Mais sa recherche personnelle, presque malgré lui, fit de lui, à son tour, un maître.

On a trop oublié, ce que rappelle Matjioi, que « tous ceux qui cherchaient quelque lumière nouvelle couraient à Guaïta comme à un flambeau... ». La ruée vers lui de tous ceux qui pensaient et cherchaient, au-dessus des philosophes de l'époque, en même temps qu'elle le stupéfia, haussa son âme jusqu'à l'acceptation du rôle que lui imposaient ses amis inconnus. Entre l'hierophante solitaire, et selon René Guénon, « la seule organisation traditionnelle authentique de l'Occident », Oswald Wirth fit le lien, transmit l'enseignement.

Oswald Wirth était franc-maçon depuis 1884, initié à Châlons-sur-Marne, dans une loge du Grand Orient de France, où il trompait l'ennui du service militaire. C'est après avoir lu *Au seuil du mystère* qu'il prit contact avec Guaïta par l'intermédiaire d'un maître et ami commun, l'abbé Rocca. D'abord Guaïta propose à Wirth de lui prêter « si cela lui fait plaisir les ouvrages de la vraie et primitive maçonnerie ». Peu à peu, il en viendra à féliciter Wirth de « restituer à ses Frères le Fil d'Ariane qu'ils avaient perdu ». Leur dialogue est relaté par Marius Lepage dans la préface qu'il donne en 1962 au tome 1 (réédité) de la *Franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes*, destiné par Wirth à l'apprenti. Il est clair que si ce manuel est fort bien accueilli par Guaïta, c'est comme « un des très rares livres maçonniques qu'il ait lus avec un plaisir soutenu et qui lui ait laissé quelque chose dans l'esprit ». L'ouvrage comporte le catéchisme interprétatif pour le grade d'apprenti qui reçoit, selon Christian Jacq « l'adhésion d'une seule et unique loge » ! C'est au sein de la nouvelle Grande Loge créée en 1895, deux ans avant la mort de Guaïta, que Wirth poursuit son œuvre. L'influence de Guaïta l'aura guidé.

La critique que l'un et l'autre avaient adressée à la maçonnerie de l'époque se ressentait certes d'une orientation unilatérale, d'une méconnaissance de la complexité du « chantier » où travailler. « *Il faudrait, écrivait Wirth à Guaita, pouvoir commencer par séparer le subtil de l'épais, et c'est pourquoi je prêche la scission en deux camps des maçons actuels : D'un côté les aspirants à l'initiation, de l'autre les sectaires clubistes* » (sic). Dramatique erreur, liée à un esprit d'exclusion réciproque qui méconnaissait – et peut-être méconnaît toujours – la dialectique nécessaire d'une tradition contradictoire.

Mais sur la prégnance de cette tradition et du rôle reconnu à ses rénovateurs, nous avons gardé une trace, énigmatique... Je citerai *L'histoire de la franc-maçonnerie en France*, de Foucher et Rucker (Nouvelles Éditions Latines, 1987), p. 375 : « *Des contacts ont eu lieu au plus haut niveau. La recherche de l'unité maçonnique semble à l'ordre du jour. C'est elle qui inspire la démarche du Grand Orient de France qui reçoit dans une Tenue spéciale du Grand Collège des Rites en 1890, avec les honneurs réservés aux 33^e les animateurs de l'Ordre Kabbalistique de la Rose Croix fondé en 1888, Stanislas de Guaita et Papus. Or cette réception ne figure sur aucun procès-verbal du Grand Orient et les auteurs qui s'y référent ne peuvent qu'en appeler au témoignage de plusieurs membres du Conseil de l'Ordre.* »

Je ne peux lancer une sorte d'appel à témoins forcément défunts ! Cette péripétie, le récit en serait-il arrangé, montre au moins la complexité d'une situation idéologique que l'on résume généralement aux controverses autour du Grand Architecte ou de la Laïcité. En réalité, la querelle du symbolisme et plus généralement de l'ésotérisme maçonnique intervient comme troisième élément d'un débat qui semble alors se situer sur une autre planète que celle où débattent et se combattent à Nancy le déiste Marchal et l'athée Bernardin. C'est seulement une trentaine d'années plus tard que paraissent les premiers livres de René Guénon. Plus rigoureux dans son systématisme, sans doute aussi moins généreux et moins ouvert dans son approche humaine et sa perspective historique que ne le fut Guaita, l'impitoyable Guénon reconnaissait en lui « *le seul occultiste sérieux* ». N'était-ce pas – on vient de le voir – limiter son apport en même temps que le définir ?

Pour caractériser le travail de Guaita, on préférera peut-être au terme occultisme (défrichage de ce qui reste caché) une référence à l'antique Magie. Antique, mais toujours actuelle démarche de l'esprit vers une vision globale de l'univers. Selon Mr Louis Kuchly, auteur des tout derniers cahiers consacrés à l'œuvre et à la vie de Guaita édités par la société Histoire et Archéologie de Lorraine, « *il faut un effort intellectuel considérable pour s'élever au-dessus du pointillisme qui (selon lui) atteint nos chercheurs contemporains.* »

Il rappelle que Paracelse, l'illustre médecin du XVI^e siècle « *distingue nettement la magie, qui est connaissance immédiate et intuitive, de la sorcellerie faite d'un ensemble de pratiques louches, superstitieuses et malveillantes...* »

La magie est innée ou apparaît soudain chez certains individus... Le don ne se manifeste que si l'intéressé consent à acquérir par un effort persévérant un savoir vivant contenu dans la nature ».

« *Dans cette approche de la magie, l'occultisme est défini par Guaita comme « l'étude des faits qui n'appartiennent pas encore à la science, je veux dire à la science positive au sens d'Auguste Comte, mais qui peuvent lui appartenir un jour. »*

« *Des traditions comme la Kabbale hébraïque, l'hermétisme alexandrin, des aventures expérimentales comme l'alchimie, des pratiques comme la divination relèvent de la même idée que « rien ne peut rien produire et que par conséquent la matière n'existe que par l'esprit, éternel, incréé, qui porte en lui, avec le mouvement et la vie son propre principe. »*

DEUXIÈME PARTIE

Lorsque s'était produite sa rencontre avec Wirth, la réputation de Guaita était déjà grande. Est-ce, comme on l'a dit, la lecture du « *Vice suprême* » de Pelladan, qui le voua décidément aux recherches ésotériques? Très averti des hypothèses modernes sur l'unité de la matière, le raisonnement illuminé par l'intuition, avait-il trouvé dans la pratique de la chimie le chemin de l'alchimie ancienne?

« *Il était remonté, écrit Oswald Wirth, aux cabbalistes de la Renaissance et aux philosophes hermétiques du Moyen-Âge, lisant tout et comprenant tout avec une prodigieuse facilité. Les textes les plus obscurs s'éclairaient, quand il y jetait la clarté de son esprit solaire. »*

Guaita a proclamé lui-même que de simples images furent le matériau de sa quête: les vingt-deux arcanes du Tarot des bohémiens et des imagiers du Moyen Âge, qu'il qualifie d'« *admirable livre initiatique* ».

Si son *Serpent de la genèse*, immense ouvrage inachevé, est nourri de la lecture et de la méditation de Paracelse et de Jacob Böhme, de Cornélius Agrippa, de Raymond Lulle et de Nicolas Flamel, de Louis-Claude de Saint-Martin, de Fabre d'Olivet et d'Eliphas Lévi, il est tout entier construit sur le Tarot, chaque chapitre en commentant une carte. Wirth, graphiste doué, avait redessiné les figures d'après ses instructions, à partir de jeux anciens, en atteignant à une sorte de synthèse des données symboliques dont ils portaient les traces. C'est au château d'Alteville que Wirth devait travailler à son *Tarot des imagiers du Moyen Âge*, expressément dédié à la *mémoire de Stanislas de Guaita*, et plusieurs fois réédité.

Du *Serpent de la genèse*, Guaita n'écrivit complètement que deux tomes : *Le Temple de Satan* et *la Clé de la magie noire* ; le troisième, *le Problème du Mal*, qu'il avait ébauché avant de mourir, fut poursuivi par Oswald Wirth et terminé par Marius Lepage, l'auteur de *L'ordre et les obédiences*.

Le *Serpent de la genèse*, cet énorme travail (près de deux mille pages), ne se laisse évidemment pas résumer. Il me semble qu'on peut en découvrir le fondement dans un commentaire du tétragramme hébraïque,



HE VAV HE YOD
YOD HE VAV HE
YAHVE

Et dans une analyse serrée de la *Table d'émeraude*, qui figurent tous les deux dans la *Clef de la magie noire*...

HOD HE VAV HE : Esprit créateur, substance productrice, union équilibrante de ces deux principes, fécondité dans le monde sensible enfin. Guaita reproche à Zoroastre – et plus encore aux Manichéens – d'avoir réduit cette dialectique divine à deux principes seulement, et créé ainsi l'Empire du Démon. Alors que l'auteur inconnu de la *Table d'émeraude* – dont la légende veut que, gravée par Hermès lui-même, elle ait été découverte par Alexandre dans la pyramide de Gizeh – affirme :

Et, de même que toutes choses se sont faites d'un seul (principe) par la médiation d'un seul (agent), ainsi toutes choses sont nées de cette même unique chose, par adaptation.

Ce texte, où l'on trouve la fameuse formule :

Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas,

est au centre de la cosmologie de Guaita, évidemment fondée sur le non-dualisme : nous verrons, en évoquant la lumière, en quoi elle intègre et relativise le Mal ; reprochant aux Cathares de n'avoir vu dans le monde que l'œuvre d'un dieu mauvais, et, dans l'opposition supposée d'un incréé et du créé, un éternel antagonisme, il reconnaîtra la grandeur de ces témoins de l'esprit. Tantôt se référant à « la Gnose », tantôt attaquant les « gnostiques », il traduit au fond l'ambiguïté de la Gnose elle-même, de toute Gnose. Elle tient à la difficulté d'assumer le monde tout en le transcendant, bref de le ressentir comme une illusion, pourtant chargée de sens.

La vision de Guaita organise avec une cohérence grandiose *l'accomplissement de la chose unique* dont il est question dans la *Table d'émeraude*.

Mais d'où provient cette chose unique ?

Je citerai ici un commentaire de Mr Louis Kuchly dans les *Cahiers d'Histoire et d'Archéologie lorraine* auxquels j'ai déjà fait allusion :

« De Guaita puise sa conviction dans le système philosophique de Spinoza et dans le panthéisme universel. Dieu est une seule « substance » nécessaire, une et infinie, éternelle et indépendante, simple et indivisible. Toutes les choses du monde, y compris l'homme, sont constituées par cette substance. Entre Dieu et l'homme il n'y a par conséquent qu'une différence de point de vue. Dieu est seul et ne peut être déterminé que par lui-même. L'homme uni à Dieu est déterminé en un sens unique et irrévocable ».

Cela c'est M. Kuchly qui le dit en se référant avec quelque légèreté aux Grecs, aux Stoïciens, aux Néo-Platoniciens... Or, la pensée de Guaita sur le concept d'un Dieu me paraît beaucoup plus incertaine, beaucoup plus fluctuante. Et finalement c'est Oswald Wirth qui, devant sa loge *Travail et Vrais Amis Fidèles* à l'Orient de Paris, un an après la mort de Guaita, va expliciter une conséquence logique de leur recherche. Selon lui *« tout est nécessairement un. Or ce qui est un ne peut tenir que de lui-même sa propriété d'être. Il n'y a pas à lui supposer de commencement ou de fin. C'est l'être-étant dans la plénitude de l'existence... L'erreur des déistes a toujours consisté en une personnification anthropomorphique du principe de cause conçu comme séparable des effets. Un Dieu préexistant à ce qui est n'explique rien et complique inutilement le problème. »*

Ce sentiment de Wirth d'une unité insécable de l'univers restitué dans sa réalité spirituelle n'est-il pas au cœur même de la pensée de Stanislas de Guaita ?

Au-delà de la légende du premier homme, celui-ci voit *« dans l'universel Adam un tout homogène, un être vivant dont nous sommes les atomes organiques, et les cellules constitutives. [...] Nous vivons tous les uns dans les autres, les uns par les autres et fussions nous individuellement « sauvés » (pour parler le langage chrétien), nous ne cesserions de souffrir et de lutter qu'une fois tous nos frères et sœurs sauvés comme nous. »*

Pour Guaita, l'être est une réalité cohérente et complexe.

Il est logique qu'il reprenne l'idée gnostique de l'Androgyne primordial qui, divisé par la *« chute »* en mâle et femelle, survit pourtant dans la bipolarité que Guaita attribue à chacun des deux sexes. Pour lui, en effet :

« Si l'organe génital est positif chez l'homme, négatif chez la femme, le cerveau est négatif chez l'homme, positif chez la femme : Le cerveau mâle de la femme ne donne que des

germes d'idées, mais lui seul donne des germes, c'est-à-dire le mouvement initial et la substance première. »

De même l'Espace-Abel et le Temps-Caïn ne sont que les produits du double mouvement de dilatation et de compression qui disséminera l'Adam primordial jusqu'à sa réintégration dans l'unité, seulement perdue en apparence.

Guaïta a demandé aux symboles la clef d'un prodigieux circuit de forces entre l'humain et le divin. Il devançait, par ailleurs, philosophiquement, des courants de pensée qui s'exprimeront un siècle plus tard. Ainsi Fritjof Capra écrivait en 1979 dans le *Tao de la physique* :

« Puisque nous n'avons aucune expérience directe de l'Espace-Temps quadridimensionnel, il est extrêmement difficile d'imaginer comment une seule particule peut contenir toutes les autres particules et en même temps être une partie de chacune d'elles. Cela toutefois est exactement la vision du Mahayana : Lorsque l'un est opposé à tous les autres, on le voit les infiltrer tous et en même temps les soutenir tous en lui-même ».

Or, c'est à cette lecture de l'univers que vont se livrer tous ceux qui accourent vers Guaïta, et ils le font au moment où triomphent la science et la philosophie positivistes ; les vieilles images redeviennent cohérentes et leur semblent soudain être seules de nature à leur permettre de découvrir l'envers des choses, ou plutôt leur vrai endroit.

Il faut, pour le comprendre, se replacer dans le Paris littéraire et artistique de l'époque ; une fissure, encore imperceptible, est apparue dans le tissu bourgeois et industriel d'une société agnostique – ou conventionnellement croyante – et au fur et à mesure que ce tissu se développera, aux XIX^e et XX^e siècles, la fissure ne fera que s'élargir ; elle s'appelle Nerval, Baudelaire ; un monde triomphant est déjà subtilement frappé d'irréalité ; le symbolisme littéraire et artistique ne fait que traduire la récurrence et la réminiscence d'une pensée symbolique enfouie ; on sait déjà, comme le dit Rimbaud, que la vraie vie est ailleurs ; Mallarmé isole des essences ; faute de cathédrales, germent les chapelles. C'est l'époque de Moreau, de Redon, de Böcklin, l'attente nostalgique de l'oiseau-esprit qui apporte la fleur d'or à la Béatrice de Dante sous le pinceau de Rossetti. Les demi-teintes fanées, les mauves et les roses des peintres ne laissent plus deviner le feu-principe qu'à travers un voile, derrière lequel il semble exténué, tandis que rougeoie la flamme, bien tangible, celle-là, des hauts-fournaux.

Chez Guaïta, une puissante rêverie d'esthète se conjugue à la spéculation intellectuelle pour valoriser les figures symboliques, et il n'est pas indifférent de savoir que Wirth, dessinateur, fut leur interprète inspiré dans l'illustration du *Tarot des imagiers du Moyen-Âge*. La démarche de Guaïta, bientôt dévoré par sa découverte, est celle d'un artiste au sens le plus plein du mot. N'est-ce pas là une des clefs de la création de toutes pièces en 1888, avec Péladan qui fera

ensuite sécession de l'Ordre Kabbalistique de la Rose Croix, coiffé d'un Conseil des douze qui institua immédiatement Guaita Grand Maître ?

Le symbole est des plus beaux, la fleur de la vie, sa quintessence, son invisible essence, rayonnant au centre de la roue, dont la croix des quatre Horizons, des quatre éléments, est la réduction... Figure où s'opère la synthèse de la verticalité spirituelle et de l'horizontalité, celle de la matière du monde, mais aussi de la charité, métamorphose rayonnante du serpent crucifié... Il y a là de quoi nourrir la plus active rêverie, surtout lorsque dans la symbolique Rose-Croix, la fleur mystique a pour gardiens les deux oiseaux alchimiques : Le Pélican, dynamique de la purification totale par le don de soi, et le Phœnix, incarnation de la vie même, renaissant perpétuellement de ses cendres – les trois, au fond, ne faisant qu'un.

Sur le plan initiatique, il était tentant de réveiller la mystérieuse confrérie du XVII^e siècle qui s'était placée sous le signe de la Rose-Croix, incarnée dans le héros éponyme des *Noces Chymiques* : Christian Rosekreutz. Elle constitua, on le sait, le lien entre l'alchimie et la philosophie des Lumières que l'on risque de réduire à une certaine platitude en ignorant cette filiation entre magie et raison. Guaita mobilisa cet Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix nouveau-né contre le successeur et héritier de Vintras, le mage illuminé dont l'influence fit perdre la tête aux frères Baillard sur la *Colline inspirée*. L'ex-abbé Boullan avait paru aux yeux de Guaita confondre dangereusement dans son carmel expérience spirituelle et pratiques érotiques ritualisées, et le journaliste Jules Bois avait accusé, en 1893, Guaita d'avoir empoisonné Boullan à distance. Après quoi l'affaire se solda par un duel sans résultat. À peine moins ridicule fut la création par Péladan d'une Rose-Croix dissidente et concurrente, d'inspiration « catholique ».

Mieux vaut relativiser ces incidents, vraiment mineurs dans l'histoire de la Rose-Croix ressuscitée. Celle-ci ne manquait pas d'ambition. Elle comprenait trois grades : le baccalauréat, la licence et le doctorat en Kabbale. Guaita administrait avec le concours d'un Conseil Suprême composé de trois chambres. « *Bientôt, écrit Maurice Barrès, des élèves nombreux et déjà versés dans les sciences et lettres profanes, ingénieurs, médecins, littérateurs, accourent.* La prodigieuse érudition de Guaita lui permettait, dit encore Barrès, d'indiquer les sujets de thèse. Et il évoque le rayonnement à l'extérieur de ce « *Collège de France de l'ésotérisme* ».

L'historienne anglaise Frances Yates, décryptant avec beaucoup de précision son histoire, environnée de mystère, a établi que cette Rose-Croix était en grande partie à l'origine de la Maçonnerie moderne, qui compte parmi ses hauts grades celui de « *Chevalier Rose-Croix* ».

Comment définir, autour de cette symbolique centrale, la cosmogonie de Guaita ?

Dans *Le seuil du mystère* il avait établi un lien entre les antiques magies, l'électromagnétisme et les phénomènes paranormaux. Et ce lien, qui sous-tend la force occulte dans l'unité invisible de ses manifestations, il l'avait conceptualisé. Il l'avait nommé LA LUMIÈRE.

« *La lumière, suivant les kabbalistes, est cette substance unique, médiatrice du mouvement, éternelle, cet être multiforme, personnifié par le serpent de la genèse, qui a engendré toute chose et à quoi tout retourne à son heure. C'est cela le premier sens ésotérique du Serpent, qui s'oppose au sens vulgaire : L'esprit du Mal déguisé en reptile.* »

Mais il y a un sens ésotérique supérieur où « *le Serpent symbolise l'égoïsme primordial, ce mystérieux attrait de soi vers soi, qui est le principe de la divisibilité.* »

Nahash, le Mal, ou le tourbillon d'angoisse de Jacob Böhme, le cordonnier philosophe du XVII^e siècle, chercheur mystique d'une genèse de la perfection. Lorsque le Grand Maître interrogeait le candidat, dans l'initiation antique rappelée par Guaïta : « *Fils de la terre, que nous veux-tu ?* » Il devait répondre : « *Voir la lumière !* »

Et Guaïta de préciser : « *Elle est à la fois dans le monde phénoménal, et par une contradiction seulement apparente, le sperme de la matière et la matrice des formes : C'est le Démiurge, le Dragon de l'Astral, l'agent de l'éternel Devenir.* »

Il nomme « Astral » un « éther vital », fluide, dont « *la lumière, la chaleur, le magnétisme et l'électricité seraient les quatre manifestations phénoméniques* » mais qui, en fait, générerait l'univers matériel entier.

La lumière, « *médiateur plastique* », dit-il encore, notion sans doute assez proche ici de ce que Raymond Ruyer nomme, évidemment sans preuves, « *la conscience cosmique* », la lumière se confond pour Guaïta avec l'*Akasa* des Hindous, l'*Aor* des Hébreux, le *Fluide* de Zoroastre, l'*Azoth* des alchimistes – le Serpent de la bible – rétablit en quelque sorte l'unité de ce dont elle consacre et enveloppe la division. La lumière, qui organise le monde détaché du principe, et qui contient en germe toutes les dispersions, réfléchit en même temps la réalité unique.

Quant à *Satan*, *Shatam*, l'*Adversaire*, celui qui *jette à travers*, il apparaît seulement dans le pôle négatif du *Serpent*, celui de l'éloignement du Principe, le mécanisme même – pourrait-on ajouter aujourd'hui – de ce mimétisme du désir et de la violence auquel l'œuvre d'un René Girard fait actuellement référence. Guaïta use de beaucoup de circonlocutions pour préciser à un éventuel contradicteur matérialiste que Satan – pas plus que Dieu, son tyrannique antagoniste – n'est une personne, mais une figure mythique.

« *Satan n'est pas, dit Guaïta, un être par lui-même, mais il se manifeste par et dans les autres êtres. Il n'a que l'existence qu'on lui prête. Il n'est pas, et cependant il nuit. N'étant que la négation rigoureuse de l'Absolu, on pourrait l'appeler lui-même le Relatif absolu.* »

Entre les diverses figurations du Serpent mythique, et le *fiat lux* dessiné par l'ésotériste Robert Fludd, ce cercle de lumière trouant la nuit, guidé par la colombe symbolique, il existe une opposition entière et une totale identité : L'Être est ambigu par essence. Et Guaïta distingue « *le magicien qui dispose d'une force qu'il connaît* » du « *sorcier qui s'efforce d'abuser de ce qu'il ignore* ».

Guaïta lui-même a voulu aller au-delà de ce qu'il nomme *la lumière*. Il l'avait traversée, imitant à sa manière le Serpent crucifié, symbole médiéval de l'énergie cosmique ramenée en son centre par l'admirable figure christique.

« *Si tu aspirés, dit-il comme dans un murmure, à devenir un adepte, impose au Moi le plus religieux silence, pour que le Soi puisse se faire entendre, et, alors, au plus profond de ton intelligence, écoute parler l'Universel, l'Impersonnel, ce que les Gnostiques appelaient l'Abîme.* »

Abîme qu'il faut sans doute assimiler à ce que René Guénon nommera « *la non manifestation principielle* ».

TROISIÈME PARTIE

Peut-on, de cette quête métaphysique, déduire une Politique, au sens le plus large du mot ?

Toute l'œuvre de Guaïta peut être perçue comme une épopée de la conscience, retrouvant à la fin des temps ce qui s'était perdu. Pour Guaïta « *la chute d'Adam n'est ni antérieure ni postérieure à quoi que ce soit au monde. Elle se produit chaque fois que l'esprit s'incarne dans une forme.* » et la *décadence* involutive vers le non-être est *enrayée* par la matière elle-même ; *concrétion passive*, devenue *rempart*. Le *rebondissement* dans l'évolution rédemptrice mènerait-il à un degré supérieur ? Rien ne saurait certes être supérieur à l'Absolu, mais Guaïta insiste sur « *l'auto-création des âmes individuelles* » et il évoque après le « *double voyage d'abord décadent puis progressif, à travers toutes les modalités du relatif, l'accomplissement du grand mystère de la fusion harmonique, sans que s'annihilent aucunement les personnalités substantielles, conquises au prix de tant de labeur, de souffrances et d'effort* ». « *Fondus sans être confondus* » disait Maître Eckart..

Une telle conception donne une dimension singulière au dynamisme optimiste de l'Occident. Si l'on songe au mot de Schelling : « *La matière c'est de l'esprit qui sommeille* » et à l'affirmation positive que l'esprit, c'est la matière qui s'éveille, on constate que, dans la pensée de Guaïta, ces deux énoncés sont complémentaires. La tradition juive ne dit-elle pas que l'âne, symbole de la matière, qu'Abraham laisse au pied de la montagne, le Messie le chevauchera jusqu'au sommet ?

Est-ce une réminiscence de cette pensée qui faisait s'interroger Bergson, écrivant : « *Je me suis demandé quelquefois ce qui se serait passé si la science moderne, au lieu de partir des mathématiques pour s'orienter dans la direction de la mécanique, de l'astronomie, de la physique et de la chimie, au lieu de faire converger tous ses efforts sur l'étude de la matière avait débuté par la considération de l'esprit.* ».

Mais une telle démarche ne serait-elle pas porteuse d'abandon social, de retrait de la pensée et de paralysie humaine, de conservatisme politique ?

Le Discours initiatique pour une réception Martiniste que Guaita présida, suggère assez que sa pensée n'était pas politiquement réactionnaire, puisqu'elle n'était pas limitative ; comme on va le voir.

Faut-il qualifier d'activité maçonnique proprement dite les responsabilités prises par Guaita au sein de l'Ordre martiniste fondé par Papus en 1888 ? À chacun d'en juger. Toujours est-il que le *Discours initiatique pour une réception martiniste* que présida Guaita suggère assez l'ampleur de son horizon intellectuel et paraît rejoindre la formule utilisée lors de l'initiation et selon laquelle toutes les opinions sont égales à nos yeux.

« *Il ne s'agit point ici de t'imposer des convictions dogmatiques, ou idéalistes ; que tu fasses profession de Christianisme ou de Bouddhisme ; que tu te proclames libre-penseur, ou que tu affectes même le scepticisme absolu, peu nous importe après tout... Pourvu qu'embrassé d'un amour véritable pour tes frères humains, tu ne cherches jamais à dissoudre tes liens de solidarité qui te rattachent étroitement au règne hominal, considéré dans sa synthèse.*

Tu es d'une religion suprême et vraiment universelle, car c'est elle qui se manifeste et s'impose, sous les voiles de tous les cultes ésotériques, d'Occident comme d'Orient. Psychologue, donne à ce sentiment le nom que tu voudras... Économiste, appelle-la, tendance au socialisme, au Collectivisme, au Communisme... les mots ne sont rien... Honore-le, Mystique, sous les noms de Mère Divine ou d'Esprit Saint. Mais qui que tu sois, n'oublie jamais que, dans toutes les religions réellement vraies et profondes, c'est-à-dire fondées sur l'ésotérisme, la mise en œuvre de ce sentiment est l'enseignement premier, capital, essentiel, de cet ésotérisme même. »

On peut ne retenir de ce texte que son confusionnisme ou son pittoresque... Mais dans ce texte, d'une admirable hauteur de vue, Guaita définit un humanisme sans frontière. Guaita s'est écarté des luttes de son temps ; mais on ne saurait dire qu'il en ait méconnu le sens, ou, ce qui serait une erreur plus grave encore, déduire de son œuvre la tentative d'un salut individuel. Il a laissé des pages étonnantes sur les Âmes collectives et les Égrégores politiques ; il a perçu avec acuité les fléchissements de l'axe social, l'oscillation du monde, la tension vers de nouveaux équilibres. L'emphase gêne parfois son œuvre, mais il a eu, regardant l'histoire, des raccourcis dignes d'un Malraux : « *Il semble que la Volonté*

domine tout à l'époque révolutionnaire – comme la Providence paraît tout conduire au temps de Jeanne d'Arc – et le destin tout nécessiter aux derniers jours de Byzance. »

Il voit dans la volonté le levier de la magie ; il insiste sur le pouvoir de la volonté dans la production des phénomènes qui relèvent de la parapsychologie, mais aussi bien des opérations alchimiques. Elle exprime une force occulte, susceptible d'œuvrer pour le pire comme pour le meilleur, ce que Mircea Eliade qualifiera d' « *expérience extatique* » qui donnerait accès à des réalités ordinairement inaccessibles.

Le goût de Guaïta pour l'histoire invisible, en même temps qu'il le rendait plus réceptif, le préservait mal de certaines bévues. Albert Lantoine, dans son célèbre *La Franc-maçonnerie chez elle* fait un sort à l'assertion selon laquelle la franc-maçonnerie moderne aurait eu pour tâche de détruire la Royauté et l'Église afin d'exécuter un ordre donné sur le bûcher des Templiers. Guaïta s'étant ainsi fait écho d'une filiation templière un peu trop prise au pied de la lettre, Lantoine le classe parmi « *ces auteurs mystiques pour qui l'in vraisemblance est toujours fonction de la vérité.* »

Mais on peut préférer ces rêveries naïves à une objectivité souvent réductrice qui prive la réalité de sa cohérence secrète. Une cohérence en vérité fort complexe. Le discours de Guaïta aux assises de l'Ordre martiniste montre surtout que cet adepte d'une sorte de spiritualisme absolu était assez dialecticien pour observer des courants contraires. Mythes et concepts matérialistes y compris, se trouvent ramenés à l'état de figures symboliques d'une même quête, celle d'une humanité solidaire.

Guaïta, dont l'optimisme métaphysique fut illimité, eut cette formule délicateuse : « *La matérialisation de la substance universelle a bien perverti son mode, mais non point altéré son essence.* » Et il poursuit : « *L'homme universel rentre dans ses droits par l'intégration sociale, et ce, dans la mesure où la collectivité dont il fait partie, considérable par le nombre et la valeur de ses membres, le rapproche du primitif Adam, c'est-à-dire de l'Universalité.* »

L'aristocrate, replié sur lui-même, devait parler avec admiration et pénétration de la tentative communiste d'un Babeuf... sa théorie même inclut la nécessité métaphysique de l'action historique :

Guaïta a utilisé le concept d'ÉGREGORES. Il a très bien perçu l'ambiguïté du collectif en décrivant la chaîne magique comme « *un moyen de créer des potentiels collectifs, des organismes physiques géants vivifiés par l'esprit* » ou, à l'inverse « *des monstres potentiels, des despotes invisibles* »...

C'était poser la question de l'initiation-et de la contre-initiation. L'œuvre de Guaïta est un acte de foi dans la capacité, pour la longue chaîne des initiés,

d'opérer en « informant » les sociétés humaines, un renversement de l'histoire. C'est la même conviction qu'exprimera son disciple Oswald Wirth en réactivant la notion d'ART ROYAL :

« La Franc-maçonnerie a pour mission de préparer ses adhérents à une véritable royauté, celle d'un citoyen dans l'état moderne. Ainsi compris, l'Art Royal doit être enseigné aux Républicains car tant qu'ils n'auront pas reçu une éducation de roi, ils ne sauront pas exercer leur souveraineté. » Et Wirth d'ajouter : *« Sous l'étiquette la plus démocratique, ils continueront à subir le joug qu'ils n'auront pas eu le courage de secouer ».*

CONCLUSION

Au 27 de la Place Carrière à Nancy, une firme a quelque temps apposé sa plaque, sur l'entrée de la maison où vécut Guaita : sur cette plaque un oiseau noir, avec son nom sacré dont s'est emparé le commerce. Y a-t-il un hasard, André Breton eût salué cette improbabilité fulgurante : l'oiseau d'Hermès, « *la quintessence apte à faire germer toute chose* », le Principe qui meurt et renaît de ses cendres, le Phœnix-creuset, le Phœnix-brasier, sur la maison de Stanislas de Guaita, dont rien ne rappelle le passage... Aujourd'hui la plaque a disparu et « Le Phénix », compagnie d'assurance, déménagé...

Guaita vécut là, l'été, de plus en plus solitaire, assailli par la migraine et les troubles causés par la morphine, qui ne lui procurait qu'un soulagement éphémère.

« Il avait, dit Charles Berlet, la lassitude de ceux qui ont laissé toute espérance et qui de la vie n'attendent plus que l'instant de la quitter. Ses yeux bleus, sans éclat, d'un calme impressionnant d'eau morte qu'un rayon n'éclaire pas, ses traits immobiles, encadrés par la barbe et les cheveux blonds, donnaient à sa physionomie quelque-chose de l'aspect que l'on imagine aux sages de la Grèce et aux Prophètes de la Bible. »

Incurable, il mourut en décembre 1897 au château d'Alteville, où son agonie fut terrible ; mais si l'on en croit Barrès, le matin où il mourut :

« Il tomba en avant sur la table, et le regard tourné en haut, il fit un long cri d'étonnement, de stupeur, d'admiration. Il renouvela une seconde fois cette prodigieuse exclamation ; il avait les yeux redevenus clairs, jeunes... il expira contre la poitrine de sa mère, le visage transfiguré, rayonnant. »

On l'enterra au cimetière de Tarquimpol.

Ses proches brûleront ses papiers.

On dispersera sa bibliothèque.

Toutes les annotations qu'il avait mises en marge de ses livres seront perdues.
On calomnier la mémoire du prétendu sorcier...

« *L'incomparable ami n'est jamais mort pour moi* »
écrivait Oswald Wirth
« *Avec lui et par lui, j'aspire à m'initier au secret des choses.* »

J'ai dit.

PAR LE F. : ROLAND CLEMENT



UNE FENÊTRE OUVERTE : UN REGARD SUR LE MONDE

S :: C :: G :: C ::

R :: É :: A :: A ::

G :: O :: D :: F ::

Le dessinateur de la femme couchée, 1525
ALBERT DURER

Ce travail a été présenté par le T.·Ill.·F.· Roger Southon au cours des XXI^e Rencontres Internationales des Hauts Écossais, qui se sont déroulées à Barcelone du 5 au 8 mai 2011. Par un heureux hasard, ces rencontres ont coïncidé cette année avec le bicentenaire de la création du Suprême Conseil d'Espagne, qui nous accueillait.

Ces rencontres ont lieu tous les deux ans, chaque fois dans un pays différent. Les prochaines sont prévues à Bruxelles, puis à Istanbul.

Seize Juridictions écossaises de Hauts Grades écossais ont participé aux rencontres de Barcelone, outre quatre présentes avec le statut d'observateurs.

LE RITE ÉCOSSAIS ANCIEN ACCEPTÉ APPORTE-T-IL UNE RÉPONSE AU CHANGEMENT ?

Beaucoup, à la perspective du moindre changement, sont pris de panique. Crainte d'un lendemain qu'on ne connaît pas? Conservatisme foncier? « *Je hais le mouvement qui déplace les lignes* ».

Et pourtant, le changement est à la fois constant et inéluctable. Le changement, c'est la vie. En tout être vivant, à chaque fraction de seconde, des cellules disparaissent et sont aussitôt remplacées par d'autres cellules. Au sein d'une même personne, entre le nourrisson et le vieillard, l'ensemble des cellules a été renouvelé des milliards de fois. De chaque individu, on peut dire: « *Il fut différent, et pourtant le même* ». Ce qui est valable au niveau individuel l'est également en ce qui concerne le corps social.

Pendant longtemps, le mot changement a renvoyé à la notion de Progrès. Tel n'est plus le cas aujourd'hui, où l'on se rend compte que tout changement ne va pas nécessairement dans le sens du progrès. C'est ainsi que certains changements baptisés « réformes » correspondent à la remise en cause de droits acquis, et à l'annulation de précédentes avancées sociales.

Selon le philosophe Paul Ricœur, une civilisation se caractérise par trois éléments: l'outillage, les valeurs, et les institutions. Or, si l'outillage présente un caractère cumulatif, dans la mesure où l'on peut sans limite accumuler les outils, à l'inverse, valeurs et institutions sont sujettes à des remises en cause, entraînant parfois des avancées, mais aussi parfois des reculs.

Face à cette incertitude, le R. : E. : A. : A. : présente l'avantage d'une sécurité découlant de sa Tradition.

C'est pourquoi le présent travail s'articulera autour de deux idées principales :

- La notion de changement.
- La réponse au changement par la tradition du R. : E. : A. : A. :.

1. LA NOTION DE CHANGEMENT

« L'homme naît, il vit, il meurt. »

Tout le monde est d'accord avec cette affirmation. Cependant, derrière cette évidence se cachent des conceptions philosophiques très différentes.

La tradition occidentale oppose traditionnellement la vie et la mort. Celle de l'Orient, au contraire, met en regard la naissance et la mort. Car ce que l'on appelle « la vie » devrait en réalité être nommé « la période qui sépare la naissance de la mort », période pendant laquelle l'être vivant se trouve animé, au sens premier du terme, par cette chose mystérieuse qu'on nomme précisément « la vie ». Ce qui signifie que la vie préexiste à la naissance, et subsiste après la mort, évidemment sous des formes différentes. *« Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme ».*

Ce que nous nommons actuellement « la vie » a reçu au fil des civilisations des dénominations variées : pneuma des Grecs, énergie fondamentale des Égyptiens, prana des Indiens, Ki ou T'chi des Orientaux... Mais il s'agit bien de la même chose, à savoir de cet océan d'énergie susceptible de passer d'un élément vivant à un autre, selon un processus que personne n'a jamais pu encore élucider.

Les différentes traditions philosophiques ou religieuses ont tenté de présenter le phénomène sous forme d'allégories : résurrection, réincarnation... Mais il ne s'agit que d'allégories. À cet égard, la représentation du cycle de l'azote, qu'on trouve dans les livres des petits écoliers, est beaucoup plus simple, et correspond certainement davantage à la vérité que les superstitions philosophico-religieuses développées par la suite.

Le changement constitue donc bien une réalité inéluctable, à l'image de la vie et de ses différents cycles.

Ce qui est valable pour chaque être vivant l'est également pour toute civilisation. *« Le macrocosme est comme le microcosme ».*

« Ce qui est en haut et comme ce qui est en bas ».

N'oublions pas la simultanéité du signe et du contresigne.

Pour illustrer ce propos, penchons-nous un instant sur l'exemple de notre propre civilisation.

C'est au XVIII^e siècle qu'un certain nombre de penseurs, (Locke, Turgot, Condorcet...) ont théorisé ce que l'on a appelé par la suite le « Mythe du Progrès ».

L'idée est simple : le progrès scientifique amènera inéluctablement le progrès économique, le progrès philosophique, le progrès moral, et le bien-être social.

Avec le recul, cette idée peut paraître bien naïve. Il faut reconnaître cependant

qu'elle a correspondu à la réalité d'une époque. Ainsi, lorsque des travailleurs du bâtiment devaient quitter le Centre de la France pour rejoindre de lointains chantiers, à Paris, à Lyon, à Bordeaux, à Nantes, ou même... à Uppsala, ils se déplaçaient à pied, au prix de souffrances physiques et morales importantes. L'arrivée du chemin de fer à la fin du XIX^e siècle fut saluée à juste titre comme un progrès considérable. Il n'aurait alors servi à rien d'essayer de convaincre ces travailleurs que ce mode de transport présentait des inconvénients. Ils n'auraient pas voulu le croire. Ils avaient, à l'égard du mythe du progrès, la foi du charbonnier. Qui aurait pu les en blâmer ?

Les choses ont évidemment changé par la suite, de façon progressive, mais, malgré tout, à partir d'un degré minimum de confort auquel nul, même le plus ardent des écologistes, ne serait désormais prêt à renoncer. On considère donc aujourd'hui qu'un changement peut correspondre à un progrès, mais aussi à une régression.

Dans de nombreux cas, la balance est difficile à établir entre avantages et inconvénients de tel ou tel changement. Ainsi, l'atome nous fournit une énergie considérable, source de richesse et de bien-être. Mais il entraîne des retombées dont on ne mesure sans doute pas encore tous les dangers, comme nous le suggère la plus brûlante actualité.

Le même raisonnement peut être tenu à l'égard de la mondialisation. Le recul, puis la suppression des frontières, ne peuvent que satisfaire les adeptes d'une philosophie universaliste. Mais la concurrence acharnée, difficile à réguler au niveau mondial, la paupérisation de populations entières face à l'enrichissement illimité de quelques-uns, le développement de mécanismes financiers que personne ne contrôle plus, constituent autant de menaces dramatiques.

Nous avons parfois l'impression de nous trouver dans un train circulant à très grande vitesse, en nous demandant s'il y a un pilote dans la motrice.

Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que le désenchantement se généralise.

Un auteur récent, Alain Gérard Slama, a pu parler de « *Société d'Indifférence* ».

Cette démobilisation des citoyens constitue pour nos sociétés démocratiques un risque considérable, avec la montée du populisme et du communautarisme. Cependant, de nombreux frémissements nous interdisent de perdre espoir : la révolte de peuples qui secouent leurs chaînes, le courage extraordinaire de ces hommes et de ces femmes faisant don de leur vie au nom de la Liberté.

Certes, on ne doit pas être naïf. L'enthousiasme, et son double en creux, l'indignation, ne doivent pas exclure lucidité et prudence. L'Histoire fourmille d'exemples de révolutions qui ont dévoré leurs propres enfants, et chacun sait

qu'un totalitarisme peut en cacher un autre. Il n'en reste pas moins que les événements auxquels nous assistons restent porteurs d'espoir et correspondent à la naissance d'un nouveau cycle, c'est-à-dire à un changement fondamental. Des peuples, que l'on aurait pu croire éternellement condamnés à la loi de la soumission découvrent brusquement ce qu'Etienne de La Boetie avait si bien dit dès le XVI^e siècle: « *Soyez résolus à ne plus servir, et vous voilà libres* », ou encore « *Les tyrans ne sont grands que parce que nous sommes à genoux* ».

Il est significatif que ces mouvements populaires profonds, initiés surtout par la Jeunesse, n'ont pas résonné des imprécations habituelles contre l'Occident, l'impérialisme, le sionisme, voire la judéo-maçonnerie...

Au contraire, ils sont marqués par une revendication de liberté individuelle, c'est-à-dire par une volonté d'autonomie et de dignité de la personne humaine.

Le choc est aussi profond que celui qui a résulté en son temps de la chute du mur de Berlin. De même, nul ne peut prédire quelle sera l'évolution de la situation, à laquelle les maçons doivent rester particulièrement attentifs, car il s'agit de nos propres valeurs, que certains voudraient bien assassiner.

De manière plus générale, si l'on veut que changement redevienne synonyme de progrès, c'est-à-dire corresponde à une succession de pas vers cette « *société meilleure et plus éclairée* » à laquelle nous aspirons, il est nécessaire de promouvoir une certaine forme de spiritualité humaniste, c'est-à-dire une recherche du Bien au-delà de nos petites personnes.

Le R.:E.:A.:A.: ne nous offre aucune solution « clef en mains ». Mais il nous fournit des outils pour y contribuer.

II. LA RÉPONSE AU CHANGEMENT PAR LA TRADITION DU R.:E.:A.:A.:

Il n'est évidemment pas question, dans ce synthétique rapport, de revenir sur le développement historique du R.:E.:A.:A.:, ou sur le détail de ses enseignements, degré par degré. Cela, nous sommes censés le bien connaître.

Retenons seulement qu'au cours de son cheminement, le maçon aura rencontré, et si possible mis en œuvre, les qualités du tailleur de pierre, et à partir du 15^e grade, les valeurs du chevalier.

Remarquons que chacune de ces « vertus », (au sens où l'entendaient Platon et Aristote), vertus que nous devons développer dans nos temples, possède un équivalent dans la société.

Ainsi :

- la Justice entraîne la Sécurité,
- la Sagesse génère la Prudence,
- le Courage produit la Force,
- et la Tolérance permet le Vivre Ensemble.

Pour reprendre la distinction de Paul Ricœur, le maçon, grâce aux outils qu'il a pu accumuler au cours de son cheminement dans le R. : E. : A. : A. :., doit être à même d'analyser et de critiquer les valeurs et les institutions afin de les améliorer. Il doit définir les voies par lesquelles tout progrès scientifique sera à même de générer à la fois progrès social et progrès moral. En un mot, le R. : E. : A. : A. :. doit constituer pour chaque maçon, en présence des incessants changements, une boussole du Progrès.

Dans sa recherche, le maçon ne devra jamais oublier cet adage que certains attribuent à Platon, repris par notre Frère Corneloup :

« Si tu veux que brille la flamme, médite dans le Temple, agis sur le Forum, mais garde-toi de transformer le Temple en Forum ».

Cette injonction entraîne pour chacun un triple devoir :

- **Méditer dans le temple**, dans la discrétion, dans le respect de la pensée de chacun et en ayant vaincu ses préjugés.

Notre scolarité, nos études, nos expériences professionnelles ou autres, développent en chacun de nous un certain « savoir-faire ».

Mais qu'en est-il du « savoir-être » ? Cela, on ne l'enseigne pas, et chacun doit le découvrir de façon personnelle. Dans cette recherche, chaque maçon pourra être aidé par la présence de ses frères, mais aussi par les enseignements des grands sages qui, à un moment ou à un autre, ont éclairé l'Humanité : Lao-Tseu, Confucius, Zoroastre, Jésus, Socrate, Platon, Erasme, Pascal... Tout au long de son cheminement dans les arcanes du R. : E. : A. : A. :., le maçon bénéficiera de la présence, affirmée ou discrète, de ces lumières.

N'oublions pas que notre rite s'est construit autour de 1730 sur des apports très divers, issus des grandes religions ou des grandes philosophies qui ont marqué l'histoire de l'Humanité. (Lorsque je parle des religions, j'entends évidemment leur message de sagesse, par opposition à l'aspect normatif, dogmatique, pour ne pas dire sectaire, dans lequel ont sombré depuis la plupart d'entre elles).

Par une mystérieuse alchimie, chaque grade « écossais » a fait naître une musique nouvelle, avant de se fondre dans une continuité harmonique.

Insistons cependant sur le fait que, dans la recherche de ce savoir-être, c'est d'abord l'effort personnel qui compte. Pensons à la métaphore du sage chinois :

« *Voici le puits, voici le seau, voici la corde. Mais maintenant, c'est à toi de tirer l'eau* ». Ne nous laissons pas submerger par le savoir-faire, qui mène trop souvent à la recherche du profit et à la volonté de puissance qui, comme chacun sait, est le contraire de la Sagesse. Ce n'est qu'à partir d'un certain degré de savoir-être qu'il est possible de relancer le cercle vertueux de la pensée qui nourrit l'action, et de l'action qui, à son tour, enrichit la pensée.

• **Agir sur le forum**, par l'intermédiaire des organismes profanes dont le maçon a le choix, mais dans lesquels, pour être fidèle à son serment, il a aussi le devoir de s'impliquer : partis politiques, syndicats, coopératives, mutuelles, associations humanitaires ou autres, etc.

Il s'agit là d'une action patiente, humble, forcément lente, peu spectaculaire. Mais, comme l'écrivait si bien notre Frère Auguste Blanqui : « *La Révolution ne consiste pas à faire des bonds, mais des pas humains, et marcher toujours* ». Le plus important, dans cette phrase, c'est évidemment la fin : « *et marcher toujours* ». Peut-on trouver plus belle illustration du caractère progressif du R.:E.:A.:A.: ?

• **Ne pas laisser les préoccupations quotidiennes profaner le temple**. Le Temple est le lieu de la prise de conscience, puis du développement du savoir-être. Le Forum est celui de l'action. Or, l'action n'est véritablement utile au maçon que si elle est susceptible de nourrir sa conscience propre. Nous ne reviendrons pas sur les développements précédents.

Malheureusement, il se trouve que la deuxième et la troisième de ces obligations sont trop souvent perdues de vue. Ainsi, on rencontre trop de maçons vitupérant contre la prétendue incapacité de la Maçonnerie à faire avancer nos idéaux dans la société profane, alors qu'eux mêmes s'abstiennent du moindre engagement militant. De même, on trouve trop souvent des frères qui, sans doute mus par de bons sentiments, voudraient faire jouer à notre Ordre un rôle qui n'est pas le sien, à savoir celui d'une sorte de super parti, en l'amenant à intervenir directement et de façon habituelle dans la vie politique.

Sous cette réserve, la maçonnerie en général et le R.:E.:A.:A.: en particulier par le caractère progressif de son enseignement, sont à même, remettant en cause maintes certitudes acquises, de faire en sorte que les réformes, c'est-à-dire les changements, correspondent à des progrès véritables. Les maçons auront pris suffisamment le temps de la réflexion, dans la quiétude du temple, pour pouvoir contribuer à l'action juste. Il va de soi que nos usages, nos rituels, doivent aussi être soumis au crible de la Raison, et au changement. Rien n'est pire que ces rituels « *appris par cœur* », et « *récités à la virgule près* ». Rien n'est pire que ce qu'on qualifie parfois de « *catéchisme maçonnique* ». Cela, un perroquet bien dressé peut le

faire. Car l'important n'est pas de connaître les rituels « *par cœur* » : il est de les comprendre, de les assimiler, pour qu'ils deviennent à la fois un lien entre les maçons, et un instrument de travail pour chacun. Des changements de forme sont inéluctables. Mais l'esprit de l'enseignement reçu dans le cadre du R.:E.:A.:A.: devra être conservé et enrichi, avant d'être transmis.

Lorsque, par exemple, le temps sera venu d'exporter le message maçonnique en Chine, il va de soi que ce ne sera pas par le biais de la Légende d'Hiram. Il faudra alors inventer de nouvelles allégories, prenant en compte la philosophie et les usages locaux, tout en maintenant l'enseignement initiatique du Rite.

Les formes changent sans cesse. Les bouddhistes appellent cela l'impermanence. Mais, comme la Vie, l'esprit du Rite défie le temps. Le rameau d'acacia doit toujours rester vert. Voilà en quoi le R.:E.:A.:A.: est à même d'apporter une réponse au changement.

ROGER SOUTHON, 33^e



LA VIE DU SUPRÊME CONSEIL

S :: C :: G :: C ::

R :: E :: A :: A ::

G :: O :: D :: F ::

MÉDAILLES DU SUPRÊME CONSEIL

PROMOTION « PAUL BACHELARD »

Dans sa séance officielle du 12 mars 2010, le Suprême Conseil du Grand Collège du R.:E.:A.:A.:.-G.:O.:D.:F.: a décidé à l'unanimité d'attribuer la Médaille de reconnaissance du Suprême Conseil – Campagne 2010 – aux BB.:AA.:FF.: suivants :

François BOURBON
Henry BOURGEOIS
René DARS
Brahim DRICI
Jean-Claude GUNST
Georges LERBET
Georges LEROY
Francis MERCURY
Marc PATAULT
Marc TAPIE

RAPPORT D'ACTIVITÉ DU SUPRÊME CONSEIL,
GRAND COLLÈGE DU RITE ÉCOSSAIS ANCIEN ACCEPTÉ
GRAND ORIENT DE FRANCE 6009-6010

PAR LE TRÈS ILLUSTRÉ FRÈRE
GRAND CHANCELIER

T.:P.:S.:G.:C.: et vous tous mes TT.:Ill.: et BB.:AA.:FF.:

Cette année a été ponctuée par une réflexion sur notre Juridiction pendant le séminaire de Paris qui s'est tenu le 16 avril 2010. Il convient de souligner l'intensité de l'activité et la richesse des travaux bien ciblés du Suprême Conseil et de ses Commissions. Sont résumées ici ses principales activités.

Les effectifs de notre Juridiction atteignent 8012 membres au 30 juin 2010, répartis en 396 ateliers dont :

- 174 Ateliers de Perfection,
- 121 Chapitres,
- 73 Aréopages,
- 28 Consistoires.

Au cours de cette année maçonnique de nouveaux ateliers ont été créés, démontrant la croissance régulière de notre Juridiction. Ainsi ont été allumés les feux :

Des Ateliers de Perfection :

- « Les Rénovateurs » à l'Orient de Clichy-la-Garenne, le 10 février 2010.
- « Mémoire et Conscience » à l'Orient de Rouen, le 24 avril 2010.
- « Trenca Vel » à l'Orient de Carcassonne, le 19 juin 2010.
- « Les Vrais Amis Fidèles » à l'Orient de Montpellier

Des Chapitres :

- « La Rose et l'Amitié », Vallée de Boulogne-sur-mer, le 30 janvier 2010.
- « Le Cœur et la Raison », Vallée d'Aix-en-Provence, le 13 mars 2010.

Des Aréopages :

- « Spinoza », Camp de Marseille, le 24 avril 2010.
- « Ramsay Sinceritas », Camp d'Aix-en-Provence, le 12 juin 2010.
- « Steaua Dunarii », Camp de Bucarest, le 12 juin 2010.

I – NÉCROLOGIE

Le Suprême Conseil a eu la profonde tristesse de perdre les TT : Ill : FF : Georges BENCHIMOL et Charles HAUDOT, membres honoraires de notre Suprême Conseil.

II – CONSULTATIONS ET ÉLECTIONS

Après consultation de la « zone 5 », au cours de la tenue du Suprême Conseil du 5 juin 2010, le T : Ill : F : Jean DELFAUD a été coopté Membre Actif du Suprême Conseil (M : A : S : C :).

Après consultation des Secteurs, onze nouveaux Présidents de Secteur ont été nommés et ont prêté serment, ce sont : Joseph VALÉRI pour le 3^e Secteur, Jean-Claude FONTAINE pour le 6^e, Jean-Pierre MARLIERE pour le 9^e, Jacques LAVIGNE pour le 10^e, Gérard BROC pour le 11^e, Guy FUEYO pour le 13^e, Bernard GANDAIS pour le 14^e, Alain SERRE pour le 20^e, Jacques FOREAU-FENIER pour le 23^e, Franck JAMET pour le 25^e et Christian LIGNEUL pour le 30^e.

Trois nouveaux Grands Juges ont été élus dans leur zone. En « zone 2 », Pierre GERMAIN ; en « zone 7 », François GOURDON et en « zone 9 », Bernard CONSTANTIN. Ils ont prêté serment devant le S : C :.

III – ACTIVITÉS PROPRES AU SUPRÊME CONSEIL

Le Suprême Conseil a tenu ses réunions mensuelles, soit neuf Tenues solennelles et un séminaire à Paris le 16 avril 2010.

A – Le *Collège des Officiers* a été renouvelé lors de la Tenue solennelle du 5 juin 2010. Ont été élus :

| | |
|--|---------------------|
| Très Puissant Souverain Grand Commandeur : | Jean-Robert RAGACHE |
| 1 ^{er} Lieutenant Commandeur : | Francis ALLOUCH |
| 2 ^e Lieutenant Commandeur : | Jean-Pierre CORDIER |
| Grand Orateur : | Yves HIVERT-MESSECA |

| | |
|---|-------------------|
| Grand Chancelier : | Christian DANIOU |
| Grand Trésorier : | Gérard FILIPPI |
| Grand Capitaine des Gardes : | Jacques ORÉFICE |
| 1 ^{er} Grand Maître des Cérémonies : | Max PADOL |
| 2 ^e Grand Maître des Cérémonies : | Alain NATALI |
| Grand Hospitalier : | Pierre NABET |
| Grand Orateur adjoint : | Yves LE BONNIEC |
| Grand Chancelier adjoint : | Hervé NORA |
| Grand Trésorier adjoint : | François DELVILLE |
| Grand Hospitalier adjoint : | Jean-Claude RAUCH |
| Grand Capitaine des Gardes adjoint : | Jean-Paul FARDET |

B – Commissions

Au cours de la Tenue solennelle du 10 juin ont été élus ou réélus Présidents, les
TT.: III.: FF.: :

- | | |
|---|---|
| 1. Roger SOUTHON : | Commission des Statuts, Règlements et Affaires Juridiques |
| 2. Pierre PIOVESAN : | Commission des Promotions |
| 3. Christian BIESSY : | Commission des Affaires étrangères |
| 4. Hervé NORA : | Commission des Finances et de l'Informatique |
| 5. Yves HIVERT-MESSECA : | Commission des Rituels |
| 6. Alain LEFEBVRE : | Commission des Publications et de la Bibliothèque |
| 7. Alain NATALI assisté de Claude FAIVRE : | Commission Débats d'idées et colloques |
| 8. Jean-Henri PASSINI : | Commission de l'Écossisme |
| 9. Jean-Claude RAUCH : | Commission de la Prospective et des Perspectives Intérieures |

C – La Chancellerie

Il y a eu une dynamisation et une fluidité des procédures de traitement des dossiers de passage de grade et nous avons raccourci, grâce aux lecteurs de la Commission des Promotions, le temps de retour des dossiers dans les Oriens, il est maintenant d'un mois. Nous avons enregistré :

- 355 admis au 4^e grade,
- 293 admis au 18^e grade,
- 213 admis au 30^e grade.

Promotions aux grades blancs :

- 144 sur 147 propositions au 31^e admis,
- 109 sur 109 propositions au 32^e admis,
- 92 sur 95 propositions au 33^e admis.

Au total 1206 dossiers ont été acceptés sur 1212 traités.

D – Médailles

Promotion « Paul BACHELARD » :

Dans la Tenue solennelle du 12 mars 2010, le S.:C.: a décidé d'attribuer la médaille du S.:C.: en reconnaissance des services rendus à la Juridiction aux FF.: suivants :

Henri BOURGEOIS, 8^e Secteur ; René DARS, Jean-Claude GUNST, Marc TAPIE, 9^e secteur ; Georges LERBET, Marc PATAULT, François GOURDON, 19^e secteur ; Brahim DRICI et Francis MERCURY, 23^e secteur ; Georges LEROY, 28^e secteur.

E – Colloques

Une réussite qu'il faut mentionner, a été le colloque sur la gestuelle organisé par notre Aréopage de recherches « SOURCES » ; la salle du Sénat était pleine et nous avons dû refuser du monde par mesure de sécurité.

IV – RELATIONS OBÉDIENCE-JURIDICTION

Les relations avec le Grand Orient de France ont été essentiellement marquées par quelques nuages en début d'année qui se sont dissipés pour laisser place, en fin d'année, à un beau ciel bleu avec un soleil au Zénith. Nous avons eu trois Commissions paritaires avec le S.:G.:M.: et le bureau du Conseil de l'Ordre. Nos ateliers nous ont fait remonter, par l'intermédiaire de nos Présidents de secteur, les trois thèmes de réflexion pour notre séminaire. La Commission n° 1 a travaillé sur les principes intangibles de notre Juridiction et des Juridictions Écossaises à travers le monde ; les n° 2 et 3 sur les améliorations à apporter à notre Juridiction dans les zones et les secteurs et la Commission n° 4 sur notre association profane A.M.H.G. Nous avons déjà mis en application certaines recommandations que vous avez pu lire dans la lettre mensuelle de juillet-août. La future convention qui a été mise au point par une petite Commission composée par les premier et troisième Grands Maîtres Adjoints du G.:O.:D.:F.: et nos M.:A.:S.:C.: spécialistes du droit. Elle prend en compte celle de 1946 et se substitue au Protocole de 1998 ; après vote unanime du Conseil de l'Ordre et de notre Suprême Conseil, puis vote unanime de la

Commission paritaire du 23 juin 2010, elle sera signée au cours de ce Grand Chapitre ; elle doit être ratifiée par le convent du mois de septembre. Un état d'esprit fraternel et constructif a présidé à tous ces travaux. Une ombre avec l'incendie du T. : Arthur Groussier qui nous a obligés à trouver des solutions de remplacement.

V – RELATIONS INTER JURIDICTIONNELLES

Le Suprême Conseil a entretenu d'excellentes relations avec les autres Juridictions Écossaises de l'Hexagone, plus particulièrement le Suprême Conseil de la Fédération française du Droit Humain, du Suprême Conseil Féminin de France et de la Grande Loge Mixte de France. Par contre les relations avec le Suprême Conseil de la Grande Loge de France restent a minima, malgré notre souhait de rapprochement frat. : , la porte reste ouverte. Les rencontres avec les autres Juridictions de Hauts Grades du G. : O. : D. : F. : ont été constructives particulièrement avec le Rite Écossais Rectifié avec lequel il est envisagé de faire un colloque commun sur l'Écossisme. Des liens fraternels perdurent avec le Rite Français, le rite d'York et le Grand Ordre Égyptien.

VI – RELATIONS INTERNATIONALES

Dans l'axe de la maçonnerie « adogmatique » ouverte aux croyants, athées et agnostiques (Convent de 1877 et déclaration du T. : Ill. : F. : Frédéric DESMONS, 33° de notre Juridiction), notre dynamique a été marquée par des contacts, des ouvertures et des réalisations propres à cet idéal.

EN EUROPE – Ce fut la signature du traité d'amitié avec la Juridiction grecque de « Delphi » le 31 octobre 2009.

Les relations ont été croissantes avec la Turquie avec laquelle nos liens ont été resserrés par le voyage à Istanbul de notre S. : G. : C. : .

En Tchéquie nous avons entrepris de remettre sur pied le Suprême Conseil car les loges bleues sont passées sous l'égide de la Grande Loge d'Angleterre.

En Bulgarie, nous avons ouvert un chapitre le 7 novembre ; en Serbie et en Roumanie un Conseil Philosophique. Nos FF. : roumains nous ont accueillis avec une très grande amabilité. L'Aréopage administratif « Europa » de Paris, qui sert à initier les FF. : d'Europe de l'Est, a été ouvert. En Pologne, le fonctionnement d'un 4–14 et d'un Chapitre a été très satisfaisant.

Nos relations avec le Souverain Collège de Rite Écossais de Belgique sont toujours extrêmement positives puisque nous nous réunissons tous les trimestres

alternativement à Bruxelles et à Paris ; des Tenues communes pour les grades intermédiaires ont été adoptées.

En Espagne, nous nous sommes rendus à l'installation du nouveau S.:G.:C.: du S.:C.: de la Grande Loge Symbolique d'Espagne avec laquelle nous avons resserré de sérieux liens fraternels. Les « Rencontres Internationales Écossaises » auront lieu à Barcelone en mai 2011.

Des relations avec l'Italie ont été entretenues grâce à des tenues communes des Conseils Philosophiques italiens et français qui démontrent la volonté de partager et de pérenniser les liens confiants qu'ont établis les FF.: des 7^e, 9^e et 10^e secteurs.

Les relations sont toujours excellentes avec la Suisse et le Luxembourg. L'espace européen confirme une politique équilibrée de notre Juridiction tant à l'égard du G.:O.:D.:F.: que des composantes de la famille Écossaise.

Une délégation s'est rendue au Portugal le 18 juin pour participer aux « Rencontres Méditerranéennes » ; tous les Grands Commandeurs étaient là avec, en plus, des invités, la Belgique et le Brésil ; un travail a été fait sur les améliorations que l'on pouvait envisager pour le rituel du 18^e grade. Nous avons, en outre, participé à l'allumage des Feux d'un Chapitre à Lisbonne.

EN AFRIQUE – Nos relations avec le Congo, le Cameroun, le Sénégal et le Togo sont toujours excellentes ; un nouveau Souverain Grand Commandeur a été élu à la tête de la Grande Loge du Maroc qui nous avait reçus en mai 2009 ; on note la création d'une nouvelle Obédience Marocaine : le Grand Orient du Maroc, dont on sait peu de choses pour l'instant.

AUX AMÉRIQUES – Nous entretenons toujours d'excellentes relations avec le Canada, et suite au CIMAS (Conférence Inter Américaine de la Maçonnerie Symbolique) les relations avec l'Uruguay, le Pérou, le Mexique, l'Argentine et la Colombie se sont renforcées, le président du CIMAS étant le S.:G.:C.: d'Uruguay. Nos ateliers d'Amérique du Nord : Washington, New York, San Francisco, Los Angeles, font preuve de dynamisme puisque l'allumage des feux d'un Aréopage est prévu à Washington.

Nous continuerons donc à proposer notre idéal et à nous situer dans la dynamique des valeurs humanistes du R.:E.:A.:A.:, chères à notre Juridiction et au G.:O.:D.:F.:.

VII – GRAND CHAPITRE DE PRINTEMPS

– Samedi 13 mars 2010 à 9 h, les Présidents des Ateliers de Perfection, ou leurs représentants, ont été réunis aux Salons de l’Aveyron et répartis en trois Ateliers de réflexion.

– À 14 h 30, le T.:P.:S.:G.:C.: assisté des membres du Suprême Conseil, a ouvert les Travaux du Grand Chapitre de Printemps en présence des délégations des Juridictions amies. Les colonnes étaient particulièrement bien remplies.

– Le T.:Ill.:F.: Pierre AURÉJAC a présenté le rapport de synthèse de la Question soumise à l’étude des Chapitres.

VIII – CONSEIL SUPRÊME

Il s’est tenu le lundi 30 août dans les locaux des Salons de l’Aveyron et nous avons initié 92 nouveaux FF.: au grade de Souverain Grand Inspecteur Général, 33^e et dernier degré du Rite Écossais Ancien Accepté.

Zénith de Paris, mardi 31 août 6010

CHRISTIAN DANIOU, 33^e
Grand Chancelier

RAPPORT FINANCIER DU SUPRÊME CONSEIL,
GRAND COLLÈGE DU RITE ÉCOSSAIS ANCIEN ACCEPTÉ
GRAND-ORIENT DE FRANCE 6009-6010

PAR LE TRÈS ILLUSTRÉ FRÈRE
GRAND TRÉSORIER

RAPPORT FINANCIER DU TRÉSORIER SUR L'EXERCICE 2009

Conformément à la loi et aux statuts, nous avons réuni l'Assemblée Générale Ordinaire annuelle afin de rendre compte de la situation et de l'activité durant l'exercice clos le 31 décembre 2009 et de soumettre à l'approbation les comptes annuels dudit exercice.

Après arrêt des comptes de l'exercice 2009 (bilan, comptes de résultat et annexes) par le conseil d'administration d'AMHG, notre Président a convoqué régulièrement l'Assemblée Générale de notre Association AMHG le 30 août 2010 à 17h30 aux fins d'examiner et d'approuver les comptes.

En préambule, nous vous signalons que dans un souci de précaution et de transparence financière, nous avons fait appel aux services de Monsieur Le May, commissaire aux comptes et expert comptable aux fins de procéder à un contrôle des comptes. M. Le May nous a communiqué, en date du 10 juin 2010, son rapport sur les comptes de l'exercice comptable clos au 31 décembre 2009. M. Le May a certifié que nos comptes sont réguliers et sincères et qu'ils donnent une image fidèle du résultat des opérations de l'exercice écoulé, ainsi que de la situation financière et du patrimoine de notre association AMHG au 31 décembre 2009.

En tant que Trésorier de notre association AMHG, je vous présente le rapport financier pour l'année 2009 :

Le montant de la capitation est resté à un montant qui a très peu évolué et qui a été stabilisé pour des raisons politiques avec un taux nettement inférieur au taux d'inflation, comme en témoignent les chiffres suivants :

| Année | 2002 | 2003 | 2004 | 2005 | 2006 | 2007 | 2008 | 2009 |
|------------|-------|------|------|------|------|------|------|------|
| Capitation | 51,25 | 51,4 | 52 | 52,2 | 52,4 | 53,4 | 54 | 54,5 |

Pour mémoire la capitation sur l'exercice 2010 est de 54,5 €.

LES COMPTES

1. Le compte de résultat :

Au niveau des charges d'exploitation :

Les charges s'élèvent à 521 949 € en 2009 contre 466 184 € en 2008 et contre 545 211 € en 2007. Cette augmentation s'analyse de la façon suivante :

- Le poste Achats de marchandises a continué à diminuer : 16 642,63 € contre 44 182,17 € en 2008 et contre 117 954 € en 2007.
- Le poste Variation de stock et marchandises a fortement augmenté et d'un montant de 21 889,87 € contre une variation négative sur les comptes de 2008 d'un montant de 50 614,26 €. Ces dépenses accompagnent le développement de la politique éditoriale avec ses supports multiples (Perspective Écossaise, Bicentenaire REAA, Sources, Lafayette, le REAA, la Morale, Diplômes, etc.).
- Le poste Services extérieurs progresse légèrement avec 112 192,14 € contre 98 421,93 € cela concerne essentiellement l'augmentation de nos locations et charges immobilières.
- Le poste Autres services extérieurs a fortement augmenté 206 851,34 € en 2009 contre 158 827,58 € en 2008 cela résulte des frais de mission, à l'intérieur et à l'extérieur, des membres du Suprême Conseil, des Grands Juges et des Présidents de secteur lors de leur convocation sur Paris. Globalement, nous avons une augmentation de 55 249,23 €.
- Les impôts et taxes sont de 2 412,87 € en 2009 contre 1 282 € en 2008.
- Les salaires et charges sociales s'élèvent à un montant de 103 274,7 € en 2009 contre 89 252 € en 2008.
- Les dotations aux amortissements progressent très légèrement 6 177,15 € contre 4 536 € en 2008.
- Les dotations aux provisions sont de 40 644,07 € en 2009 contre 107 245 € en 2008.

Au niveau des recettes :

Les produits d'exploitation s'élèvent à 705 242,2 € contre 651 068,55 € et nous relevons notamment :

- Les ventes de marchandises et de services diminuent 7 657,87 € en 2009 contre 23 354 € en 2008.
- Une nouvelle augmentation des produits capitations et augmentations de salaires 590 339,33 € en 2009 contre 557 564,2 € en 2008 et 543 702 € en 2007 qui traduit le dynamisme de notre Juridiction dans l'augmentation de ses effectifs.
- Une reprise sur provisions très importante qui gonfle nos produits d'exploitation avec 107 245 € en 2009 contre 58 101 € en 2008 et contre 71 368 € en 2007.
- Les produits financiers sont de 28 679,48 € contre 20 029 € en 2008.
- L'exercice 2009 se solde avec un excédent de 208 185,31 € contre 204 913 € en 2008.

2. Le bilan :

À l'actif: Il convient d'attirer l'attention sur le poste Créances usagers et comptes rattachés qui a diminué et qui s'élève à un montant de 34 414,86 €, il s'agit de retards dans le recouvrement des capitations et augmentations de salaires soit 6 % en 2009 ; 5,72 % en 2008 ; 6,32 % en 2007 ; 10,5 % en 2006 contre 19,8 % en 2005. L'évolution est favorable mais ce poste reste encore élevé et il pénalise notre gestion. Dans la rubrique Autres créances, nous avons une somme de 45 300 € qui concerne le versement chez le notaire lors de la signature de la promesse de vente pour le local sur Alfortville et à la suite de la préemption par la ville d'Alfortville, nous avons pu récupérer cette somme en 2010.

Au passif : Nous relevons des fonds propres de 1 948 351,44 €. Il n'y a pas d'emprunt mais simplement les dettes d'exploitation enregistrées fin 2009 qui n'ont pas été réglées au 31-12-2009 et qui s'élèvent à 115 702,84 € contre 85 318,57 € en 2008.

ÉBAUCHE DU BUDGET 2011

Le budget prévisionnel sur l'exercice 2011 a été validé par le Conseil d'administration et l'Assemblée Générale Ordinaire d'AMHG, il intègre les charges d'exploitation de notre local situé 15 rue Rouget de l'Isle à Courbevoie, il ressort le paiement d'une capitation de 55 € qui a été approuvée dans la 5^e résolution de l'Assemblée Générale Ordinaire.

GÉRARD FILIPPI, 33^e
M.:A.:S.:C.:

RAPPORT FINANCIER DU SUPRÊME CONSEIL,
GRAND COLLÈGE DU RITE ÉCOSSAIS ANCIEN ACCEPTÉ
GRAND ORIENT DE FRANCE 6010-6011

PAR LE TRÈS ILLUSTRÉ FRÈRE
GRAND TRÉSORIER

RAPPORT FINANCIER DU TRÉSORIER SUR L'EXERCICE 2010

Après arrêt des comptes de l'exercice 2010 (bilan, comptes de résultat et annexes) par le conseil d'administration d'AMHG, notre Président a convoqué régulièrement l'Assemblée Générale de notre Association AMHG, le 5 septembre 2011 à 17h30, qui a examiné et approuvé les comptes.

En préambule, je vous informe que notre association n'est pas contrainte légalement, et de par ses statuts, de recourir à un commissaire aux comptes.

Dans un souci de précaution et de transparence financière, nous avons néanmoins fait appel aux services de Monsieur Le May, commissaire aux comptes, ainsi M. Le May nous a-t-il communiqué, en date du 15 juillet 2011, son rapport sur les comptes de l'exercice comptable clos au 31 décembre 2010. Le commissaire aux comptes a certifié que nos comptes sont réguliers et sincères et qu'ils donnent une image fidèle du résultat des opérations de l'exercice écoulé, ainsi que de la situation financière et du patrimoine de notre association AMHG au 31 décembre 2010.

En tant que Trésorier de notre association AMHG, je vous présente le rapport financier pour l'année 2010 :

Le montant de la capitation est resté à un montant qui a très peu évolué et qui a été stabilisé pour des raisons politiques avec un taux nettement inférieur au taux d'inflation, comme en témoignent les chiffres suivants :

| Année | 2002 | 2003 | 2004 | 2005 | 2006 | 2007 | 2008 | 2009 | 2010 |
|------------|-------|------|------|------|------|------|------|------|------|
| Capitation | 51,25 | 51,4 | 52 | 52,2 | 52,4 | 53,4 | 54 | 54,5 | 54,5 |

Pour mémoire la capitation sur l'exercice 2011 est de 55 €.

LES COMPTES

1. Le compte de résultat :

Au niveau des charges d'exploitation :

Les charges s'élèvent à 551 209€ en 2010 contre 521 949€ en 2009, 466 184€ en 2008 et 545 211 € en 2007.

Cette augmentation s'analyse de la façon suivante :

- Le poste achats de marchandises a augmenté : 37 124 € en 2010 contre 16 642,63 € en 2009. Ces dépenses accompagnent le développement de la politique éditoriale avec ses supports multiples (il s'agit principalement des ouvrages *L'Écossais*, *la Gestuelle*, *la Raison* et *la Franc-maçonnerie en Afrique*), l'augmentation reste raisonnable puisque nous avions 44 182,17 € en 2008 et 117 954 € en 2007.
- Le poste autres achats et charges externes augmente de façon importante avec 368 769 € contre 330 907 € ; cela concerne essentiellement l'augmentation de nos locations et charges immobilières qui résultent du changement des coefficients appliqués par la SOGOFIM sur les répartitions de charges et sur l'utilisation plus importante des Salons de l'Aveyron.
- Les frais de réceptions et de mission à l'intérieur et à l'extérieur des MASC, Grands Juges, Présidents de secteur et membres de Sources ont légèrement baissé et restent à un montant significatif de 132 598 €.
- Les impôts et taxes sont de 3 725 € en 2010 contre 2 413 € en 2009.
- Les salaires et charges sociales s'élèvent à un montant de 104 958 € en 2010 contre 103 274,7 € en 2009.
- Les dotations aux amortissements progressent très légèrement 6 592 € en 2010 contre 6 177,15 € en 2009.
- Les dotations aux provisions sont de 39 948 € en 2010 contre 40 644,07 € en 2009.

Au niveau des recettes :

Les produits d'exploitation s'élèvent à 654 120 € en 2010 contre 705 242,2 € en 2009 et 651 068,55 € en 2008 et nous relevons notamment :

- Les ventes de marchandises et de services augmentent 25 625 € en 2010 contre 7 658 € en 2009 et 23 354 € en 2008.
- Une très faible augmentation des produits capitations et augmentations de salaires 592 852 € en 2010 contre 590 339,33 € en 2009, 557 564,2 € en 2008 et 543 702 € en 2007 qui traduit la stabilité de notre Juridiction dans l'augmentation de ses effectifs sur l'exercice 2010.

- Une reprise sur provisions qui gonfle nos produits d'exploitation avec 35 644 € en 2010 contre 107 245 € en 2009.
 - Les produits financiers sont de 43 436 € en 2010 contre 28 679 € en 2009.
 - Un résultat exceptionnel de 7 305 € qui enregistre la régularisation de produits exceptionnels de droits d'auteurs reçus de Dervy.
- L'exercice 2010 se solde avec un excédent de 153 652 € contre 208 185 € en 2009.

2. Le bilan :

À l'actif : Il convient d'attirer l'attention sur le poste immobilisation en cours d'un montant de 898 766 € qui concerne notre acquisition immobilière sur Courbevoie et l'actif total immobilisé s'élève à 917 912 € contre 25 738 € en 2009. Le poste créances usagers et comptes rattachés a fortement diminué et il s'élève à un montant de 16 926 € : Il s'agit de retards dans le recouvrement des capitations et augmentations de salaires soit 2,86 % en 2010, 6 % en 2009 et contre 19,8 % en 2005. L'évolution est très favorable mais ce poste reste encore élevé et il pénalise notre gestion avec les relances.

Au passif : Nous relevons des fonds propres de 2 102 004 €. Il n'y a pas d'emprunt. En effet, nous avons autofinancé l'achat des locaux de Courbevoie et nous devrions réaliser les travaux en 2011 et 2012 également sur fonds propres.

ÉBAUCHE DU BUDGET 2012

Le budget prévisionnel sur l'exercice 2012 a été approuvé en date du 5 septembre 2011 par l'Assemblée Générale Ordinaire d'AMHG à partir des éléments financiers qui ont été distribués et il ressort le paiement d'une capitation à un montant de 56 € contre 55 € sur 2011 soit une augmentation de 1 €.

GÉRARD FILIPPI, 33°
M.:A.:S.:C.:

PS : Les comptes d'AMHG de 2010 peuvent être consultés sur le site de la Juridiction d'AMHG.

COMMISSIONS 2011-2012

N° 1 – STATUTS, RÈGLEMENTS ET AFFAIRES JURIDIQUES

Président : **Roger SOUTHON**

BIESSY Christian

BRÉMOND Jacques

DAUMAS Pierre

DONZAC Jean-Pierre

FILIPPI Gérard

GILLARD Bernard

HIVERT-MESSECA Yves

LE BONNIEC Yves

MOISY Bernard

PADOL Max

PIOVESAN Pierre

RAGACHE Jean-Robert

N° 2 – COMMISSION DES PROMOTIONS

Président : **Pierre PIOVESAN**

ALLOUCH Francis

AMANS Jean-Claude

BALDIT Maurice

BIESSY Christian

BOUQUIGNAUD Gérard

BREMOND Jacques

COMBET Étienne

DAUMAS Pierre

DE KEGHEL Alain

DELFAUD Jean

DELVILLE François

DONZAC Jean-Pierre
FILIPPI Gérard
GAUDRON Maurice
GILLARD Bernard
GUGLIELMI Jean
LE BONNIEC Yves
MARTIN Jean-Pierre
MARVILLE Alain
MATTEI Félix
MOISY Bernard
MOMBÉ Jacques
NATALI Alain
ODO Georges
OREFICE Jacques
PADOL Max
RAGACHE Jean-Robert
SOUTHON Roger

N° 3 – COMMISSION DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Président : **Jean-Pierre MARTIN**

ALLOUCH Francis
BALDIT Maurice
BEDOSSA Adrien
BOUQUIGNAUD Gérard
BREMONT Jacques
COMBET Etienne
CORDIER Jean-Pierre
DELFAUD Jean
De KEGHEL Alain
FARDET Jean-Paul
FILIPPI Gérard
GAUDRON Maurice
GILLARD Bernard
HIVERT-MESSECA Yves
LE BONNIEC Yves
LEFEBVRE Alain
MARTIN Jean-Pierre
MARVILLE Alain

MATTEI Félix
ODO Georges
OLIVESI Antoine
OREFICE Jacques
PASSINI Henri
PADOL Max
PIOVESAN Pierre
RAGACHE Jean-Robert

N° 4 – FINANCES ET INFORMATIQUE

Président : **Hervé NORA**

AMANS Jean-Claude
AURÉJAC Pierre
BEDOSSA Adrien
CORDIER Jean-Pierre
DELVILLE François
De KEGHEL Alain
FARDET Jean-Paul
FILIPPI Gérard
GILLARD Bernard
MARVILLE Alain
ODO Georges
OLIVESI Antoine
RAGACHE Jean-Robert

N° 5 – COMMISSION DES RITUELS

Président : **Pierre AUREJAC**

AMANS Jean-Claude
AUREJAC Pierre
BALDIT Maurice
BOUQUIGNAUD Gérard
BRÉMOND Jacques
DELFAUD Jean
DONZAC Jean-Pierre
GILLARD Bernard
GOLDSTEIN Jacques
GUGLIELMI Jean

HIVERT-MESSECA Yves
JONDOT Lucien
LAFUSTE Joseph
LE BONNIEC Yves
MARVILLE Alain
MATTEI Félix
MOISY Bernard
MOMBÉ Jacques
PADOL Max
PASSINI Jean-Henry
PIOVESAN Pierre
RAGACHE Jean-Robert

N° 6 – PUBLICATIONS BIBLIOTHÈQUE

Président : **Alain LEFEBVRE**

AMANS Jean-Claude
AURÉJAC Pierre
COMBET Étienne
De KEGHEL Alain
DELVILLE François
DONZAC Jean-Pierre
FAIVRE Claude
FARDET Jean-Paul
GILLARD Bernard
GUGLIELMI Jean
JONDOT Lucien
MOISY Bernard
MOSSOVIC Roger
NORA Hervé
ODO Georges
OREFICE Jacques
PASSINI Jean-Henri
PIOVESAN Pierre
RAGACHE Jean-Robert

N° 7 – DÉBAT D'IDÉES ET COLLOQUES

Président : **Alain NATALI**

ALLOUCH Francis

AMANS Jean-Claude

AURÉJAC Pierre

BALDIT Maurice

COMBET Étienne

CORDIER Jean-Pierre

DELFAUD Jean

De KEGHEL Alain

FAIVRE Claude

FILIPPI Gérard

GILLARD Bernard

GUGLIELMI Jean

HIVERT-MESSECA Yves

JONCHERY Albert

LAFUSTE Joseph

LEFEBVRE Alain

MARTIN Jean-Pierre

LE BONNIEC Yves

NORA Hervé

OLIVESI Antoine

OREFICE Jacques

PASSINI Jean-Henry

RAGACHE Jean-Robert

RAUCH Jean-Claude

SOUTHON Roger

N° 8 – COMMISSION DE L'ÉCOSSISME

Président : **Jean-Henry PASSINI**

AUREJAC Pierre

AMANS Jean-Claude

BALDIT Maurice

DELFAUD Jean

DONZAC Jean-Pierre

FILIPPI Gérard

GUGLIELMI Jean

HIVERT-MESSECA Yves
JONDOT Lucien
LAFUSTE Joseph
LE BONNIEC Yves
MATTEI Félix
OREFICE Jacques
PIOVESAN Pierre
RAGACHE Jean-Robert
VAN DER OUDERAA Jacques

N° 9 – PROSPECTIVE ET PERSPECTIVES INTÉRIEURES

Président : **Etienne COMBET**

BALDIT Maurice
BOUQUIGNAUD Gérard
BREMONT Jacques
CORDIER Jean-Pierre
De KEGHEL Alain
DELVILLE François
FAIVRE Claude
FARDET Jean-Paul
FILIPPI Gérard
GAUDRON Maurice
GILLARD Bernard
GUGLIELMI Jean
HIVERT-MESSECA Yves
LE BONNIEC Yves
MARVILLE Alain
ODO Georges
PASSINI Jean
NORA Hervé
OREFICE Jacques
PADOL Max
RAGACHE Jean-Robert
RAUCH Jean-Claude

CALENDRIER DES COMMISSIONS
DU SUPRÊME CONSEIL
ANNÉE 2011-2012

VENDREDI 7 OCTOBRE 2011

- 10 h 30 - 12 h 30 Prospective - Écossisme
13 h 30 - 14 h 30 Statuts et Règlements
14 h 30 - 15 h 30 Rituel (lecteurs des grades blancs)
15 h 30 - 16 h 30 Débat d'idées
16 h 30 - 17 h 30 Affaires étrangères
17 h 30 - 19 h 30 Bureau

VENDREDI 4 NOVEMBRE 2011

- 11 h 30 - 12 h 30 Bibliothèque
13 h 30 - 14 h 30 Statuts et Règlements
14 h 30 - 15 h 30 Publications
15 h 30 - 16 h 30 Débat d'idées
16 h 30 - 17 h 30 Affaires étrangères
17 h 30 - 19 h 30 Bureau

VENDREDI 2 DÉCEMBRE 2011

- 11 h 00 - 12 h 30 Finances
13 h 30 - 14 h 30 Statuts et Règlements
14 h 30 - 15 h 30 Rituel
15 h 30 - 16 h 30 Débat d'idées
16 h 30 - 17 h 30 Affaires étrangères
17 h 30 - 19 h 30 Bureau

VENDREDI 6 JANVIER 2012

- 10 h 00 - 12 h 30 Promotions (tous les lecteurs)
11 h 00 - 12 h 30 Finances

13 h 30 - 14 h 30 Publications
14 h 30 - 15 h 30 Débat d'idées
15 h 30 - 16 h 30 Rituel
16 h 30 - 17 h 30 Affaires étrangères
17 h 30 - 19 h 30 Bureau

VENDREDI 3 FÉVRIER 2012

10 h 30 - 12 h 30 Écossisme
13 h 30 - 14 h 30 Bibliothèque
14 h 30 - 15 h 30 Rituel
15 h 30 - 16 h 30 Débat d'idées
16 h 30 - 17 h 30 Affaires étrangères
17 h 30 - 19 h 30 Bureau

VENDREDI 15 MARS 2012

10 h 30 - 12 h 00 Promotions (Commission Restreinte)
10 h 30 - 12 h 30 Prospective
14 h 30 - 17 h 30 Promotions
Commission générale
17 h 30 - 19 h 30 Bureau

VENDREDI 3 AVRIL 2012

10 h 30 - 12 h 00 Statuts et règlements
13 h 30 - 14 h 30 Publications - Bibliothèque
14 h 30 - 15 h 30 Rituel - Finances
15 h 30 - 16 h 30 Débat d'idées
16 h 30 - 17 h 30 Affaires étrangères
17 h 30 - 19 h 30 Bureau

VENDREDI 1^{er} JUIN 2012

10 h 30 - 12 h 30 Écossisme
13 h 30 - 14 h 30 Finances
14 h 30 - 15 h 30 Débat d'idées
15 h 30 - 16 h 30 Rituel - Publications
16 h 30 - 17 h 30 Affaires étrangères
17 h 30 - 19 h 30 Bureau

CALENDRIER DU SUPRÊME CONSEIL,
GRAND COLLÈGE DU RITE ÉCOSSAIS ANCIEN ACCEPTÉ
GRAND ORIENT DE FRANCE
ANNÉE 6011-6012

SEPTEMBRE 2011

Lundi 5 septembre T.S. : 9 h ; Conseil Sup. : : 14 h 30, Salons de l'Aveyron
Mardi 6 septembre Grand Conseil 9 h 45 ; Grand Chapitre : 14 h 30
Mercredi 7 septembre Réunion des PdS, T. : La Fayette G. : O. :

OCTOBRE 2011

Vendredi 7 octobre Commissions
Samedi 8 octobre T. : S. :

NOVEMBRE 2011

Vendredi 4 novembre Commissions
Samedi 5 novembre T. : S. :

DÉCEMBRE 2011

Vendredi 2 décembre Commissions
Samedi 3 décembre T. : S. :

JANVIER 2012

Vendredi 6 janvier Commissions
Samedi 7 janvier T. : S. :

FÉVRIER 2012

Vendredi 3 février Commissions
Samedi 4 février T.:S.:

MARS 2012

Jeudi 15 mars Commission des Promotions
Vendredi 16 mars T.:S.: + Réunion des PdS
Samedi 17 mars Réunion des TFPM + Grande LOGE de Printemps

AVRIL 2012

Vendredi 13 avril Commissions
Samedi 14 avril T.:S.:

JUIN 2012

Vendredi 1^{er} juin Commissions à 9 h 30
Samedi 2 juin T.:S.: à 9h
Vendredi 22 juin Perspectives 2012-2013

SEPTEMBRE 2012

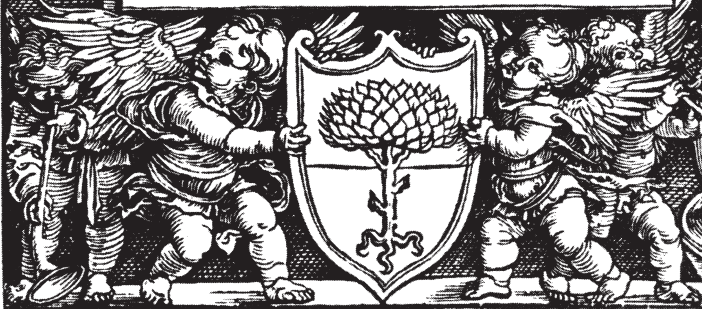
Lundi 3 septembre T.:S.:
Mardi 4 septembre Grandes T.: d'Automne
Mercredi 5 septembre PdS



NÉCROLOGIE

•

FRÈRES
DU RITE ÉCOSSAIS PASSÉS
À L'ORIENT ÉTERNEL





Très Illustre Frère
PAUL BACHELARD
1937-2008

Notre Frère Paul BACHELARD nous a quittés. Il est passé à l'Orient Éternel le 19 mars 2008 au lendemain d'un Grand Chapitre de Printemps. Il allait avoir 71 ans. Ce fut totalement inattendu. Nous l'avions quitté à la brune, un certain samedi soir le 15 mars 2008 et nous ne devons plus jamais le revoir.

Deux ans plus tôt, il venait successivement de réaliser deux de ses rêves : d'une part, une participation aux Assises francophones de l'Éducation et de la Formation à Paris, par le comité de suivi de la V^e Conférence francophone des Organisations Internationales Non Gouvernementales (OING) et des Organisations de la Société Civile (OSC) ; d'autre part, la publication, aux éditions Vêga, d'une somme sur *La Franc-maçonnerie et l'Europe : la trahison*. Dans ce livre, il dressait le bilan, à partir d'une proposition du siècle des Lumières portée par la franc-maçonnerie, d'une Europe unie et fraternelle, fondée par des valeurs issues de la Révolution française. Il y faisait aussi le constat que, selon lui, cet idéal avait été trahi. Loin d'en désespérer, notre Très Illustre Frère Paul restait dans la poursuite de ce projet, confiant en une franc-maçonnerie adogmatique, dynamique, « accrocheuse » pour dominer les défis à venir du XXI^e siècle.

Universitaire et Maçon, Maçon et Universitaire, notre Très Illustre Frère Paul a connu un parcours plein sur l'un et l'autre plan. Une thèse de « géographie économique » l'avait conduit à mettre en place, à l'Université, une direction de recherche et une collection de publications sur plusieurs thèmes : le développement local, l'artisanat, la formation professionnelle, les pratiques de l'alternance et la validation des acquis de l'expérience au plan du savoir... Cette compétence scientifique l'avait rapproché des Instituts Universitaires de Technologie dont il fut l'un des directeurs. Dans le même temps, l'Université de Tours prenait de plus en plus d'importance et le Professeur Paul Bachelard devait participer activement à son essor ; il en devint le Président. Remarqué, il fut ensuite appelé aux fonctions de Recteur de l'Académie de Rouen.

À la fin de cette responsabilité académique, notre Frère Paul qui voulait porter plus loin l'enseignement, la formation et l'éducation de l'homme et du citoyen,

s'impliqua au niveau international dans des recherches sur les systèmes éducatifs, des expertises et des évaluations sur la formation professionnelle des pays émergents, surtout en Afrique sub-saharienne et au Maghreb. Il s'y imposa comme un expert reconnu.

Universitaire certes mais aussi et essentiellement Maçon, il fut initié le 24 avril 1965 à la Respectable Loge *Étienne Dolet* à l'Orient d'Orléans. Il devait dans son parcours maçonnique s'affilier plus tard à la Respectable Loge *Les Démophiles* à l'Orient de Tours. Il y connut la Maçonnerie des Hauts Grades dans la région Centre et fut coopté au Grand Collège des Rites du Grand Orient de France où il fut élevé au 33^e grade du Rite Écossais Ancien Accepté. Il en devint membre en 1988 et en son sein, il continua à affirmer sans trêve les idéaux pour lesquels il avait constamment lutté avec un caractère ferme et une profonde conviction. Son œuvre est là, elle demeure.



Très Illustre Frère
GEORGES BENCHIMOL
1931-2010

Notre Très Illustre Frère Georges Benchimol n'est plus. Il est passé à l'Orient Éternel le 11 avril 2010. Né à Casablanca le 7 avril 1931, il venait d'avoir 79 ans. Médecin cardiologue diplômé de la Faculté de médecine de Bordeaux, il était venu se fixer à Saintes en Charente Maritime où il a été très actif tant sur le plan professionnel que comme franc-maçon.

Premier cardiologue établi dans la capitale de la Saintonge, il y développa sa discipline dans les secteurs public et privé et acquit une renommée régionale toujours présente. Il s'investit en même temps dans des activités municipales. C'est ainsi qu'on le retrouve comme Président fondateur du « Conseil des Sages », Conseil consultatif de trente-cinq membres dont la fonction était d'œuvrer sur des sujets en rapport avec la vie de la cité. On imagine facilement ce que furent l'engagement et les responsabilités de notre Très Illustre Frère Georges dans cette entreprise.

Médecin cardiologue apprécié, notre Frère Georges a été aussi un franc-maçon exemplaire. Initié dans les années 70 dans la Respectable Loge *Émile Combes* à l'Orient de Pons en Charente Maritime, il a connu un parcours initiatique qui l'a conduit au seuil des Ateliers des Hauts Grades. À partir des années 90, il fréquente assidument la Loge de Perfection *Aunis et Saintonge* et les autres ateliers de la Juridiction jusqu'à son élévation au 33^e degré. Dans les années qui ont suivi, il fut coopté Président du 14^e Secteur et reçu en 2004 Membre Actif du Suprême Conseil. Notre Très Illustre Frère Georges a toujours été apprécié pour ses qualités humaines et pour le sérieux de ses travaux dont la valeur a toujours été unanimement reconnue. Il nous rejoignait et nous retrouvait toujours avec joie et avec beaucoup de fraternité tout en restant très attaché à son Secteur dont il n'avait de cesse de promouvoir les intérêts. C'est ainsi qu'il contribua à la création et à l'allumage des feux de la Respectable Loge de Perfection *L'Intimité* à l'Orient de Niort.

Il laisse derrière lui un terrain maçonnique riche de promesses. Ce n'est qu'un au revoir mon frère Georges !

COLONNE FUNÈBRE
DES FRÈRES PASSÉS À L'ORIENT ÉTERNEL
DU 5 SEPTEMBRE 2009 AU 30 AOÛT 2010

MAÎTRE SECRET (4°)

30/01/2010 CABOURO Michel - 68752
31/07/2010 LATOUR Daniel - 53199

GRAND ÉCOSSAIS DE LA VOÛTE SACRÉE (14°)

05/09/2009 CROMARIAS Pierre-Gilles - 37589
21/09/2009 LE FOL Bernard - 48288
28/10/2009 KELBERG Roland - 21608
18/11/2009 N'KOUKA Jean - 4481
18/02/2010 PATIN Michel - 29690
26/02/2010 YARDIN Michel - 19020
13/04/2010 GALLO Germain - 35985
05/06/2010 PRADEAU Christian - 55912
29/06/2010 HERAULT Jean-Louis - 36123
29/06/2010 HAMANE Omar - 54396
01/07/2010 L'HERITIER Michel - 79847
05/08/2010 VASSEUR Régis - 37223
29/08/2010 BEROD Louis-Pierre - 37075
30/08/2010 MICHELON Pierre - 22589

CHEVALIER ROSE-CROIX (18°)

16/10/2009 YERAMIAN Robert - 12134
20/10/2009 EDOUARD Bertrand - 30056
25/11/2009 JOUVE Louis-Pierre - 11116
02/12/2009 VOIRIN Michel - 42502

10/12/2009 TAJAN Léonce - 28199
 18/12/2009 SALVAGNI Joseph - 27735
 10/01/2010 BUKA Jacques - 15891
 08/02/2010 SAUTIER Bernard - 19664
 19/02/2010 DUBOIS Patrice - 56721
 22/02/2010 MAACHOU-BREUILLOT Lucien - 36766
 24/02/2010 LERIDER Georges - 33142
 18/03/2010 LAGARRIGUE Albert - 16313
 18/03/2010 PREVOST Georges - 16683
 30/03/2010 FRANÇOIS Christian - 9783
 03/04/2010 BESPEA Jean - 13074
 04/04/2010 PAIN Jacques - 18599
 15/04/2010 MONTEL Jean-Pierre - 43333
 17/04/2010 AUBERTOT Jean - 14024
 17/05/2010 GALBE Jean-Louis - 46226
 20/06/2010 RAMOIGNINO Pierre - 17222
 12/07/2010 LOUIS Georges - 22135
 29/04/2010 LAFON René - 24428

CHEVALIER KADOSH (30°)

09/09/2009 FREMINE Robert - 16132
 27/09/2009 FOURNIER Jacques - 610
 09/10/2009 DOUCET Michel - 28688
 31/10/2009 PAREAU Edmond - 10837
 15/11/2009 JOYEROT Max - 40050
 17/11/2009 POUGET Jean-Pierre - 48577
 16/12/2009 GROSSE Marcel - 8368
 17/12/2009 CHAINTREAU Jean - 2663
 24/12/2009 RAYMONDAUD Louis - 25059
 04/01/2010 NUNZI Jean-Luc - 84442
 28/01/2010 COZ Yves - 39730
 22/02/2010 TOMETY Messan Adodo Théophile - 27111
 17/03/2010 CREZEGUT Franck - 36303
 20/03/2010 VALETTE Jean-Claude - 17362
 21/03/2010 FLOQUET Pierre - 18269
 24/03/2010 ESCOFFET Jacques - 33155
 26/03/2010 BAVIERE Michel - 15465
 04/05/2010 SAMA Issa David - 27089

06/06/2010 LOUSSOUARN Georges - 17675
12/06/2010 MSELLATI Robert - 4546
27/06/2010 LETENNEUR Marcel - 28929
30/08/2010 RILLE Jacques - 21971
30/04/2010 FALLAY Pierre - 12073

GRAND INSPECTEUR INQUISITEUR COMMANDEUR (31°)

16/09/2009 LECLERE Marc - 34448
20/09/2009 QUESTEL Pierre - 2007
01/10/2009 MURAT-DAVID Georges - 20500
06/10/2009 VAN VLIERBERGHE René - 5596
17/10/2009 BIOU Gaston - 9775
03/01/2010 DESCHLER François - 17380
13/02/2010 BOULARAND Jean-Benoit - 23576
16/02/2010 SCHEFFER François - 38553
20/02/2010 GARNIER-EUZIOL Claude - 28195
27/02/2010 DAVREUX Pierre - 7925
22/03/2010 HOICHE Jean-Marie - 25735
06/04/2010 ZANIN Yvan - 20286
13/04/2010 PERNIN Jean-Paul - 46442
01/05/2010 CRUVEILLER Georges - 24916
22/06/2010 CAILLERE Félicien - 9481
24/06/2010 PAGAY Roger - 25458
10/07/2010 GROS-DESIRS Alain - 27263
31/07/2010 VALANCE André - 25361
01/08/2010 SAMATEY Lamine - 26585
03/08/2010 TISSOT Jacques - 438
11/08/2010 PIE Jean - 20532

SUBLIME PRINCE DU ROYAL SECRET (32°)

30/09/2009 FEISSEL Régis - 15098
08/10/2009 VOLONDAT Raymond - 22094
30/10/2009 BOSIO Georges - 7625
29/01/2010 BENKADER Ali - 18241
15/02/2010 MARGAT Pierre - 9123
30/03/2010 BOUCAULT Gilbert - 18617
26/08/2010 COCHINAIRE Fernand - 14890

GRAND INSPECTEUR GÉNÉRAL (33°)

| | |
|------------|----------------------------|
| 08/09/2009 | MALACHOWSKI Michel - 2815 |
| 15/09/2009 | MOLHO René - 3195 |
| 04/10/2009 | MAILLOCHON Gilbert - 15162 |
| 02/11/2009 | LEBLANC Jacques - 12170 |
| 20/12/2009 | GIRAUD Roger - 20933 |
| 13/01/2010 | COMPAN Claude - 6747 |
| 16/01/2010 | JAMMET Jean - 12410 |
| 24/01/2010 | MARCHAL Jean - 18986 |
| 19/02/2010 | ABRARD Louis - 21757 |
| 23/02/2010 | PONARD Gérard - 24667 |
| 27/03/2010 | NAUCHE Jean-Louis - 25543 |
| 31/03/2010 | EMEURY Jean-Marie - 10021 |
| 11/04/2010 | BENCHIMOL Georges - 19285 |
| 18/04/2010 | HAUDOT Charles - 24090 |
| 20/04/2010 | SCHULTES Josef - 15183 |
| 30/04/2010 | BELLISCIA Edouard - 12852 |
| 05/05/2010 | BASSAN Pierre - 3575 |
| 09/05/2010 | ADOSSAMA Adam - 26973 |
| 18/05/2010 | DUMAS Marc - 20921 |
| 28/05/2010 | KANOUI Jean-Claude - 692 |
| 10/06/2010 | ROUZAUD Louis - 8722 |
| 12/08/2010 | LOUNA Henry - 23701 |
| 13/08/2010 | MAIZOUE André - 83286 |
| 27/08/2010 | CROUZET Jean - 10143 |
| 30/08/2010 | SALOMON Georges - 27355 |



LISTE DES PUBLICATIONS
DU GRAND COLLÈGE DU R.:E.:A.:A.: -G.:O.:D.:F.:

Les commandes, accompagnées de leur paiement,
sont à adresser à l'ordre de A.M.H.G.

à l'adresse suivante :
A.M.H.G. Secrétariat – 16, rue Cadet – 75009 PARIS

Toutes les commandes sont franco de port.

REVUES

Perspective Écossaise¹

À partir du n° 147 – Format 15 x 21 – 128 pages et plus 5,00 €

L'Écossais

Périodique – Format 15 x 21 – 68 pages : diffusé par abonnement
à raison d'un numéro par an. La série comprend 5 numéros.

(Deux séries parues, la troisième est en cours.)

Abonnement à la série 35,00 €

Anciens numéros – le numéro 10,00 €

Les Cahiers de Perspective Écossaise

Cahier n° 2 – La Laïcité 5,00 €

Cahier n° 3 – La Morale 5,00 €

Cahier n° 4 – La Spiritualité maçonnique
(édition du n° 1 revue et augmentée) 5,00 €

Cahier n° 5 – La Vérité 5,00 €

Cahier n° 6 – La Raison 5,00 €

OUVRAGES A.M.H.G.

Le Rite Écossais Ancien Accepté des Hauts Grades

Jean-Pierre Donzac, Pierre Piovesan, 2007 10,00 €

La Fayette

Alain de Keghel, 2007 10,00 €

1. Distribué gratuitement aux membres des ateliers du Grand Collège du R.:É.:A.:A.: lors de chaque parution.

La Franc-Maçonnerie en Afrique
Georges Odo, 2010..... 10,00 €

ÉDITIONS MAÇONNIQUES DE FRANCE
COLLECTION « ENCYCLOPÉDIE MAÇONNIQUE »

La Franc-Maçonnerie en Amérique du Nord
Alain de Keghel..... 10,00 €

Les Francs-Maçons au Maroc sous la III^e République
Georges Odo..... 10,00 €

La Franc-Maçonnerie dans les colonies 1738-1960
Georges Odo..... 10,00 €

Mourgues (Jean) – *Lettres Fraternelles*
• Du 4^e au 14^e..... 5,00 €
• Du 15^e au 33^e..... 5,00 €

Mourgues (Jean) – *Questions aux Francs-Maçons*
• Plaquelette 1..... 5,00 €
• Plaquelette 2 5,00 €
• Plaquelette 3..... 5,00 €

Catalogue des rituels de la Bibliothèque André Doré
Édition papier 11,00 €
Édition CD 8,00 €
Édition papier et CD..... 15,00 €

« SOURCES »

Bicentenaire du Rite Écossais Ancien et Accepté, 1804-2004
Colloque Provinces – Antilles AMHG, 2006 25,00 €

**Rite Écossais Ancien Accepté : mise en perspective
historique deux siècles après**
Colloque International, Paris 31 août 2004 10,00 €

**Mots de passe, mots sacrés, Sigles, formules et lettres
du discours maçonnique**
Charles et Malâley Kieffer..... 18,00 €

Gestuelle, le geste dans l'activité humaine

Aréopage « SOURCES », 2010 20,00 €

Revue de « SOURCES »

- Numéro 1 (1977-1980) épuisé
- Numéro 2 (1981-1986) 10,00 €
- Numéro 3 (1987-1991) 10,00 €
- Numéro 4 (Avril 1988, nouvelle édition) 20,00 €
- Numéro 5 (Décembre 1999) 10,00 €
(144 pages + 1 cahier d'illustrations en couleurs)
- Numéro 6 (numéro spécial 30^e anniversaire) 10,00 €

Cette plaquette a été composée
en Bembo de 10 par la sté (sic).
Achévé d'imprimer en octobre 2011
sur les presses de Typorex à Marseille
pour le compte de A.M.H.G.



S O M M A I R E

GRAND CHAPITRE DE PRINTEMPS 2010 E.:V.:

- Discours d'ouverture du T.:P.:S.:G.:C.: Jean-Robert Ragache, 33°
Synthèse des rapports de la question posée à l'étude des Chapitres
par le Rapporteur le T.:Ill.:F.: Pierre Auréjac, 33°
Discours du Grand Orateur le T.:Ill.:F.: Yves Hivert-Messeca, 33°

GRAND CHAPITRE D'AUTOMNE 2010 E.:V.:

- Discours d'ouverture du T.:P.:S.:G.:C.: Jean-Robert Ragache, 33°
Synthèse des rapports de la question posée à l'étude des Chapitres
par le Rapporteur le T.:Ill.:F.: Jean-Henry Passini, 33°
Discours du Grand Orateur le T.:Ill.:F.: Jean-Pierre Martin, 33°

GRAND CONSEIL D'AUTOMNE 2010 E.:V.:

- Discours d'ouverture du T.:P.:S.:G.:C.: Jean-Robert Ragache, 33°
Synthèse des rapports de la question posée à l'étude des Chapitres
par le Rapporteur le T.:Ill.:F.: Jacques Brémond
Discours du Grand Orateur le T.:Ill.:F.: Yves Le Bonniec, 33°

GRANDE LOGE DE PRINTEMPS 2011 E.:V.:

- Discours d'ouverture du T.:P.:S.:G.:C.: Jean-Robert Ragache, 33°
Synthèse des rapports de la question posée à l'étude des Chapitres
par le Rapporteur le T.:Ill.:F.: Gérard Bouquignaud
Discours du Grand Orateur le T.:Ill.:F.: Yves Hivert-Messeca, 33°

DIALOGUES

L'enseignement initiatique de Stanislas de Guaita par le F.: Roland Clément

LA VIE DU S.:C.:G.:C.: R.:É.:A.:A.:G.:O.:D.:F.:

- Médailles du S.:C.:
Rapport d'activité de l'année 6009-6010
par le T.:Ill.:F.: Grand Chancelier Christian Daniou, 33°
Rapport financier de l'année 6009-6010 par le T.:Ill.:F.: Grand Trésorier Gérard Filippi, 33°
Rapport financier de l'année 6010-6011 par le T.:Ill.:F.: Grand Trésorier Gérard Filippi, 33°
Commissions pour l'année 6011-6012
Calendrier 6011-6012
Tenues et réunions du S.:C.: 6011-6012

NÉCROLOGIE

LISTE DES PUBLICATIONS

